JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME VII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVI

JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER-MARS 1866.

ESSAI
D'UNE HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES,
D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR LES HISTORIENS ARMÉNIENS,

PAR M. K. PATKANIAN;

TRADUIT DU RUSSE

PAR M. ÉVARISTE PRUD'HOMME.

AVANT-PROPOS.

Le but du présent travail est de réunir, dans un cadre aussi complet que possible, tous les renseignements relatifs à l'histoire des Sassanides que les écrivains arméniens ont conservés à la postérité dans leurs annales. Dans ce but, nous avons lu d'un bout à l'autre, analysé, avec la plus grande attention, tous les historiens de l'Arménie, et extrait de leurs écrits tout ce qui, plus ou moins, correspondait à notre sujet. En terminant le brouillon de ce travail, nous arrivâmes à la conviction qu'avec le seul secours des renseignements fragmentaires conservés chez les Arméniens, il serait possible de composer un précis suffisamment complet de l'histoire externe de la Perse (la littérature, en Orient, touche très-rarement à la vie interne proprement dite d'un peuple), sup-

posé que les ouvrages des écrivains byzantins et orientaux fussent perdus pour la postérité.

Nous ne voulons pas dire par tout ceci que les renseignements transmis par les écrivains grecs et orientaux seraient absolument sans importance et deviendraient superflus en face des connaissances fournies par les monuments littéraires arméniens. Au contraire, nous pûmes, même assez tôt, nous convaincre de l'importance, pour l'histoire des Sassanides, des renseignements qui nous ont été conservés par les historiens grecs. Les relations fréquentes entre les deux monarchies, la contemporanéité de beaucoup d'historiens grecs et romains des événements qu'ils racontent, la part prise par plusieurs d'entre eux aux guerres contre les Perses (Ammien Marcellin, Procope), et enfin le degré de civilisation des Grecs, sont pour nous une garantie suffisante de l'importance et de l'exactitude des renseignements transmis par les Grecs. Ceci, dans notre pensée, s'applique aux meilleurs d'entre eux, tels que Agathias, Théophylacte Simocatta, Procope et autres.

D'un autre côté, nous ne pouvons pas dédaigner les renseignements fournis sur cette époque par les écrivains orientaux. Par tout ce qui nous en est parvenu, soit en traductions, soit en extraits, en langues européennes, nous avons pu remarquer facilement que les écrivains orientaux, quoique ayant écrit plusieurs siècles après que l'empire des Sassanides avait cessé d'exister, se sont servis de sources contemporaines qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Dans les notes dont nous avons accompagné nos traductions de trois écrivains arméniens[1], nous avons eu plusieurs fois l'occasion de noter tels passages où les historiens arméniens ont raconté certain fait de la même façon exactement que des écrivains orientaux qui vécurent plusieurs siècles après eux. La

[1] *Histoire des Aghouans*, par Moyse de Kaghankatouts. Saint-Pétersbourg, 1861.
Histoire des khalifes, par Ghévont vardapet. Saint-Pétersbourg, 1862.
Histoire d'Héraclius, par Sépéos, évêque. Saint-Pétersbourg, 1863.

distance relative des lieux pour les premiers (les Grecs), la distance des temps pour les autres (les écrivains orientaux), ont fait que, dans l'histoire des Sassanides, il se rencontre des lacunes qu'il est difficile de combler avec les sources existant actuellement. Malgré les progrès considérables accomplis par la numismatique perse dans ces derniers temps, il n'a pas été possible de fixer d'une manière digne de foi la chronologie de beaucoup de faits, et nous sommes réduits, à cet égard, à nous en tenir purement aux données et aux documents de l'histoire.

Tel étant l'état des connaissances sur le terrain de l'histoire perse, à l'époque des Sassanides, l'apparition d'un travail dans lequel se trouve réunie en un corps une masse de renseignements sur cette matière puisés à des sources peu accessibles jusqu'à ce jour aux Européens, ou qui ont peu attiré leur attention, vient tout à fait à point. Ces sources, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont les historiens arméniens[1].

Appartenant, par la conformation de leur langue et par la race, à la grande famille iranienne, les Arméniens, quoique ayant perdu depuis longtemps déjà tout souvenir de parenté avec les Perses, ont cependant conservé dans leur propre langue nombre d'éléments qui, étudiés à fond et avec intelligence, peuvent conduire à de curieuses découvertes dans le domaine de la vie de l'ancienne Perse. Par suite de

[1] Nous croyons à propos de citer ici les paroles de l'un des hommes qui connaissent le mieux la numismatique perse, M. Dorn : «In der Pehlewy-Münzkunde bleibt noch viel, sehr viel zu thun übrig. Das Feld derselben bietet theilweise aus Mangel an den nöthigen Hülfsmitteln nur wenig Aussicht zu einer durchgängig erfolgreichen Bearbeitung und noch manches Unkraut muss entfernt werden, ehe es als gänzlich urbares bezeichnet werden kann. Ich zweifle sogar, dass solches eher geschehen könne, als bis wir auch eine vollständige aus den morgenländischen (persischen, arabischen, *armenischen*, u. s. w.) und griechischen, namentlich byzantinischen und römischen Schriftstellern zusammengestellte ausführliche Geschichte und Geographie des ehemaligen Sassaniden-Reichs besitzen. Richter's Arbeit war in ihrer Zeit eine sehr verdienstliche, jetzt genügt sie nicht mehr.» (*Mélanges asiatiques*, t. III, p. 458.)

la position géographique de leur pays, les Arméniens vivaient dans le voisinage le plus étroit avec les Perses, et, dans le cours de leur histoire, aux temps des premiers Achéménides, ils lièrent, bon gré mal gré, leur destinée à la fortune des Perses. Leurs relations constantes, on peut dire journalières, avec les Perses, à l'époque de leur indépendance, le séjour ininterrompu en Perse de troupes arméniennes et leur mélange avec celles du pays, la résidence de dignitaires et le cantonnement d'armées perses dans l'intérieur de l'Arménie, à l'époque de sa soumission à la Perse, en un mot, la présence continue de la vie et de la civilisation perses, tout cela donnait aux Arméniens la possibilité de connaître les Perses sous les rapports politique et moral, beaucoup mieux que ne pouvaient le faire d'autres peuples.

Les Arméniens nous ont conservé peu de renseignements sur les époques reculées de l'histoire de Perse, pour cette raison bien simple qu'il n'apparut de littérature écrite nationale proprement dite chez les Arméniens qu'assez tard, c'est-à-dire au commencement du IVe siècle, et que, sur tout ce qui a précédé, les notices sont très-pauvres. Quant à l'existence de certains monuments littéraires antérieurs à cette époque, il n'est pas possible d'en douter. Sans parler de l'assertion formelle des écrivains arméniens anciens relative à l'existence d'une littérature en Arménie avant Jésus-Christ, ce fait est démontré par les inscriptions cunéiformes trouvées en divers lieux de l'Arménie. Il n'y a pas longtemps encore que M. Kaestner a découvert des inscriptions de ce genre sur l'Arpa-tchaï. Malheureusement on n'a point encore trouvé la clef pour les lire.

Du jour où les Arméniens, en embrassant la foi chrétienne, introduisirent chez eux l'art général d'écrire et de lire; quand, par la découverte simultanée de l'alphabet, la langue arménienne se fut enrichie en peu de temps de productions nombreuses et de haute valeur, de ce jour-là les Arméniens dirigèrent leur esprit sur l'étude de leur passé, et, à partir de ce moment, les historiens arméniens n'ont

pas cessé de se succéder jusqu'à la fin du siècle dernier. L'objet constant de leur activité est leur infortunée patrie, et, comme depuis le IVe siècle jusqu'à l'invasion des Arabes, l'Arménie demeura courbée sous le joug pesant des Perses, on comprend qu'en même temps qu'ils décrivaient les destinées de leur patrie ils touchaient continuellement à ce qui s'accomplissait simultanément en Perse. De cette façon, si l'on excepte les quatre-vingt-trois premières années écoulées avant que les Arméniens adoptassent la religion chrétienne, toute la portion restante de l'histoire des Sassanides a été conservée en entier dans les fragments divers des historiens arméniens.

Outre les faits relatifs à l'histoire extérieure de la Perse proprement dite, les historiens arméniens ont conservé une multitude de renseignements touchant la religion de Zoroastre, et ces renseignements sont à tel point complets et fidèles que nous ne rencontrons rien de semblable dans les autres écrivains sur la doctrine des mages, à l'époque des Sassanides. Ce chapitre a attiré, il y a longtemps déjà, l'attention de savants européens, et fait le sujet de plusieurs articles de journaux et de monographies.

Au milieu du Ve siècle, quand l'Arménie, après avoir perdu son indépendance, tomba sous le joug des Perses, Yzdigerd, par suite de combinaisons politiques accompagnées peut-être d'autres motifs, publia un édit par lequel les Arméniens étaient contraints d'abandonner la religion chrétienne et d'embrasser la doctrine de Zoroastre. Cet édit renferme en traits courts, mais complets, toute la doctrine de Zoroastre. Élisée, qui écrivait à cette époque, l'a conservé dans son histoire. Saint-Martin a donné une traduction de ce fragment dans les notes et éclaircissements du tome II de ses *Mémoires sur l'Arménie*, p. 472-478.

Un autre contemporain de cette époque, Eznik, à la suite d'une exposition complète de la doctrine de Zoroastre, a écrit une réfutation de tous les points de cette religion. L'œuvre d'Eznik a obtenu plusieurs éditions et a été traduite

en français. Elle a fait l'objet de travaux de quelques savants, tels que : Le Vaillant de Florival, *Réfutation des différentes sectes*, par le docteur Eznig; Paris, 1853; Armand de Wickering, *Eznig de Gogh'phe, évêque de Pakrévant, auteur arménien du ve siècle, et son traducteur français*, dans la *Revue de l'Orient*, t. V, p. 253-262. Tout ce qui se rapporte à la doctrine de Manès et des Perses a été traduit par M. Neumann dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, et par Windischmann dans les *Bayerische Annalen*, V, 23 janvier 1834. Voir également *Hermes*, t. XXXIII, p. 201; M. Ezoff, *De la doctrine des anciens mages*. Saint-Pétersbourg, 1858.

Dans notre mémoire, nous ne nous sommes point arrêté à la religion des Perses, par la raison que ce sujet est déjà suffisamment connu des savants européens par un bon nombre d'extraits et de traductions.

Passant à ceux des historiens arméniens avec les récits desquels nous avons composé le présent Essai, malgré les altérations considérables qu'ils ont subies postérieurement de la part des copistes, nous voyons qu'en général ils sont plus véridiques que la plupart des écrivains orientaux, sans en excepter les Grecs. L'élément fabuleux n'a point accès chez eux, à l'exception des miracles opérés par la foi ou les saints. Quelque vif que soit leur attachement à leur patrie, à leur nationalité, à leurs usages, les écrivains arméniens n'hésitent pas à accuser leurs nationaux et à rendre justice aux autres, quand ceux-ci, dans leur opinion, la méritent; ils ne taisent pas les défaites ni les malheurs de leurs compatriotes, et, en même temps, ils n'amoindrissent pas la gloire d'autrui, pourvu toutefois que les sources auxquelles ils ont puisé n'aient pas été altérées avant eux. En général, il faut remarquer qu'ils ont procédé à la composition de leurs annales avec une certaine circonspection religieuse; ils ne se permettaient pas d'expliquer un fait transmis à eux-mêmes d'une façon laconique, et, à la fin de leur travail, ils adressaient à leurs lecteurs l'humble prière de ne point altérer leur œuvre, de n'y rien changer: quant aux copistes qui, volontairement

ou par manque d'attention, y introduiraient leurs propres interprétations et des interpolations, ils les chargeaient de malédictions. Nous donnerons ici une notice sommaire de tous les historiens arméniens chez lesquels se rencontrent des allusions quelconques relatives à des événements et à des personnages de l'histoire des Sassanides.

1. Le premier, par ordre de date, des historiens arméniens, est Agathange, lequel a écrit, au commencement du IVe siècle, une *Histoire de Trdat et de la conversion de l'Arménie à la foi chrétienne.* Son ouvrage embrasse la période écoulée de 226 à 330 après Jésus-Christ. Le texte arménien d'Agathange a été publié à Constantinople dans les années 1709 et 1824; à Venise, en 1835 et 1862. Le texte grec, accompagné d'une traduction latine, a été imprimé par les Bollandistes dans les *Acta sanctorum*, septembre 30, t. VIII. Une traduction italienne par Tommaseo a été publiée à Venise, en 1843, in-8°.

2. Faustus de Byzance, dans son *Histoire d'Arménie*, décrit les temps écoulés entre 315 et 390 de Jésus-Christ. Il est probable qu'il exista anciennement une traduction grecque de cette histoire, ainsi que l'apprend Procope. Cette histoire a été publiée à Venise, en 1832.

3. Zénob, supérieur du monastère de Glak, auteur du IVe siècle également, a écrit une *Histoire de la propagation du christianisme en Arménie sous saint Grégoire*. Le texte en a été imprimé à Constantinople, en 1719; à Calcutta, en 1814; à Venise, en 1832[1].

4. Moyse de Khoren (Ve siècle) a écrit une Histoire d'Arménie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 441 de l'ère chrétienne. Imprimée à Amsterdam en 1695, à Venise en 1752, 1827, 1842... cette histoire a été traduite en plusieurs langues européennes. Une traduction latine par les frères Whiston a paru à Londres, en 1736; une en russe par Hohannéssiants, à Pétersbourg, en 1804; une autre en

[1] J'en ai donné une traduction dans le *Journal asiatique*, cahier de novembre-décembre 1863. (*Note du traducteur.*)

italien par Tommaseo, à Venise, en 1841[1]. Dans la même année, il en a été publié une en français par Lè Vaillant de Florival, à Paris. La meilleure de toutes, celle en russe, due à la plume de M. Emin, a été publiée à Moscou, en 1858. Voir aussi un article de M. Langlois, *Études sur les sources de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khoren.* Bulletin de l'Académie impériale des sciences, t. III, p. 531-583.

5. Korioun (ve siècle), auteur d'une *Biographie de saint Mesrop, l'inventeur de l'alphabet arménien*, imprimée à Venise, en 1833. L'œuvre de Korioun a été traduite en allemand par le docteur Welte, et imprimée à Tübingen, en 1841.

6. Élisée (v[e] siècle), *Histoire de la guerre religieuse des Arméniens contre les Perses*, lorsque ces derniers voulurent les convertir au culte du feu. Élisée était contemporain des événements qu'il raconte. Son livre a été publié plus de quinze fois. La plus ancienne édition est celle de Constantinople, en 1764. L'Histoire d'Élisée a été traduite en plusieurs langues européennes : en italien, par M. Cappelletti, Venise, 1841; en français, par Cabaradji, Paris, 1844; en russe, par M. Schanschéïeff, Tiflis, 1853; en anglais, par M. Neumann, Londres, 1830; en arménien vulgaire, Moscou, 1863.

7. Lazare de Pharp (v[e] siècle), auteur d'une *Histoire d'Arménie de 388-485 de Jésus-Christ.* Le but que s'est proposé Lazare a été de composer une description à fond des guerres des Arméniens contre les Perses, depuis le règne d'Yzdi-

[1] La traduction italienne de Moyse de Khoren n'appartient point à Tommaseo, comme l'avance M. Patkanian, sur la foi d'un de ses devanciers, pas plus que la traduction d'Agathange : elles sont l'une et l'autre de la main même des Mkhitharistes. Tommaseo était complétement étranger à la langue arménienne, mais, en revanche, il possédait une connaissance profonde de sa langue maternelle et l'écrivait avec une élégance et une pureté rares. C'est à ce titre que les Mkhitharistes s'adressèrent à lui, pour corriger ce qu'il pouvait y avoir à désirer dans leur traduction au point de vue de la grammaire italienne, de la propriété des termes et du choix des expressions. (*Note du traducteur.*)

gerd II jusqu'à l'avénement de Palasch. Publiée à Venise, en 1793 et en 1807. Des extraits considérables ont été insérés par Saint-Martin dans la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire*, de Lebeau, t. VI.

8. Jean de Mamikon (VIIe siècle). *Histoire du district de Tarôn*, faisant suite à celle de Zénob. Publiée à Saint-Pétersbourg, en 1719; à Venise, en 1832.

9. Sépêos (VIIe siècle). *Histoire des campagnes d'Héraclius en Perse*. On trouve dans ce livre, en particulier, beaucoup de détails relatifs à l'histoire de Perse, depuis Ormizd IV jusqu'à la conquête de la Perse par les Arabes. Publiée d'après un manuscrit unique à Constantinople, en 1853. La traduction russe de cet ouvrage a été publiée par les soins de l'Académie impériale des sciences, à Saint-Pétersbourg, 1863.

10. Ghévont (VIIIe siècle). *Histoire des khalifes*, éditée à Paris, en 1857. Dans la même année, il a paru une traduction française de cette histoire, due à Schahnazarian. La traduction russe a été imprimée par les soins de l'Académie des sciences, Saint-Pétersbourg, 1862.

11. Jean Catholicos (Xe siècle). *Histoire d'Arménie depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 925 de J. C.* Imprimée à Jérusalem, en 1843; à Moscou, en 1853. Une traduction française de cette histoire par Saint-Martin (œuvre posthume), a été publiée à Paris, en 1841.

12. Thomas Ardzrouni (Xe siècle). *Histoire d'Arménie*, en cinq livres, publiée à Constantinople, en 1852. Voir un article de M. Brosset intitulé, *Notice sur l'historien arménien Thoma Ardzrouni*, dans le *Bulletin de l'Académie des sciences*, t. V, p. 538-554, et t. VI, p. 69-102.

13. Étienne Açoghik (Xe siècle). *Histoire d'Arménie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1004*. Le texte arménien a été imprimé à Paris. Il se prépare à Moscou une publication d'une traduction russe de cette histoire [1].

[1] Cette traduction, due à la plume de M. Emin, a été publiée par son auteur, en 1864. (*Note du traducteur.*)

14. Moyse de Kaghankatouts (xᵉ siècle). *Histoire des Aghouans.* Le texte arménien de cet ouvrage a été publié à Paris, en 1860; à Moscou, dans la même année. La traduction russe a été publiée par les soins de l'Académie des sciences. Saint-Pétersbourg, 1861. Voir aussi l'article de M. Boré intitulé : *Histoire de M. Galkantouni, extraite et traduite du manuscrit arménien*, dans les *Nouvelles annales des voyages*, 1848. Paris, t. II, p. 5-59.

15. Samuel d'Ani (xiiᵉ siècle). *Chronologie historique générale jusqu'à l'année 1179.* Il a été publié une traduction latine de cette Chronologie par Zohrab, à Milan, en 1818. Le texte est encore inédit.

16. Michel le Syrien (xiiᵉ siècle). *Histoire universelle du patriarche syrien Michel, depuis le commencement du monde jusqu'à son époque.* Le texte syriaque de cette histoire est perdu. Il n'en existe qu'une traduction arménienne faite par un contemporain. Cette histoire renferme une multitude de données curieuses touchant l'histoire de Perse. Le texte arménien est encore inédit. Des fragments assez considérables de cette chronique (de 573 à 717) ont été traduits par M. Dulaurier et insérés dans le *Journal asiatique*, t. XII et XIII, 1848.

17. Mkhithar d'Aïrivank (xiiiᵉ siècle). *Chronologie historique depuis la création du monde jusqu'à l'année 1285*, publiée à Moscou, en 1860. Il en existe un manuscrit au Musée asiatique, qui est de beaucoup préférable au texte édité. La section orientale de la Société impériale d'archéologie a confié à l'un de ses membres le soin de faire une nouvelle édition de cet historien, avec une traduction en langue russe, d'après le manuscrit du Musée asiatique.

18. Vardan de Bartzrbert (xiiiᵉ siècle). *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267.* Le texte arménien a été publié à Moscou. Dans la même année, il a été publié, dans la même ville, une traduction russe de l'histoire de Vardan, avec un grand nombre de notes et d'éclaircissements par M. Emin.

19. Kirakos de Gantzak (XIIIe siècle), auteur d'une *Histoire d'Arménie de 300 à 1254*. Le récit de l'invasion et des premières conquêtes des Mongols en Asie forme la partie principale de cette histoire. Publiée à Moscou, en 1858 [1].

20. *Biographies de saint Schmavon, évêque perse, et de saint Nersès le Grand, patriarche d'Arménie au IVe siècle*, imprimées à Venise, 1853-1854.

21. Étienne de Siounik (XIIIe siècle). *Histoire de la province de Siounik dans la Grande Arménie*, imprimée à Paris, en 1859 ; à Moscou, en 1861. M. l'académicien Brosset prépare l'impression d'une traduction française de cette histoire [2].

Après cette courte esquisse des historiens des travaux desquels nous nous sommes servi pour composer notre mémoire, nous voulons diriger l'attention des lecteurs sur certains détails fournis par eux, qui ne se rencontrent pas dans les sources connues jusqu'à ce jour, ou n'y sont point exposés avec un tel degré de précision. A ces points de l'histoire des Sassanides appartient, en premier lieu, le récit des guerres et des rapports que les Perses entretinrent avec l'Arménie pendant toute la durée de la dynastie des Sassanides, presque sans interruption. L'étendue et le caractère de cet article ne nous ont pas permis de réunir tout ce qui touche à la participation des Perses dans les affaires d'Arménie. Plusieurs historiens (Faustus, Élisée, Lazare de Pharp, Jean de Mamikon, Sépêos) se sont exercés sur ce sujet exclusivement, et ont décrit dans les moindres détails toutes les phases de certaines guerres. Ainsi Élisée et Lazare de Pharp, dans leurs ouvrages, n'ont raconté qu'une seule et même guerre de religion, qui se prolongea depuis la onzième année

[1] Les P. Mkhitharistes de Venise ont publié, l'année dernière, à leur imprimerie, d'après plusieurs manuscrits, dont un postérieur seulement de quelques années à la mort de l'auteur, une édition de Kirakos qui est de beaucoup supérieure à celle de Moscou. (*Note du traducteur.*)

[2] La première livraison de cette traduction a paru en 1864, à Saint-Pétersbourg, en un volume in-4° ; la seconde doit, je crois, paraître prochainement. (*Note du traducteur.*)

du règne d'Yzdigerd II jusqu'à l'avénement au trône de Palasch, c'est-à-dire pendant une durée de trente-six ans. Des extraits considérables de ces écrivains ont été insérés par Saint-Martin dans la dernière édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, t. I-VIII.

Secondement, l'histoire des derniers Sassanides, depuis Ormizd IV, et, en particulier, l'histoire de Khosrov II, abonde en détails de ce genre qui ne se rencontrent dans aucun des écrivains de l'Orient ni de l'Occident.

Troisièmement, les historiens arméniens fournissent une quantité de données à l'aide desquelles on peut modifier notablement tant la chronologie que la généalogie des Sassanides. On s'en convaincra facilement en jetant un coup d'œil sur les tableaux A et B ajoutés à la fin de ce travail.

Quatrièmement, d'une étude et d'un examen attentifs des monuments laissés par les historiens arméniens, on peut retirer quelques détails inconnus touchant la religion, les mœurs, les institutions et les usages des Perses, à l'époque des Sassanides.

Citons quelques exemples isolés à l'appui de ce que nous avançons :

1. Nul, excepté le commandant en chef (Sparapet. — Voir plus bas), n'avait le droit d'entrer dans un camp d'Ariens au son des trompettes [1].

2. Quand la cavalerie arménienne (le contingent), sous le commandement des nakharars, faisait son entrée dans Ctésiphon, le roi de Perse, suivant une ancienne coutume, envoyait un des seigneurs de marque s'informer du bon état de l'Arménie. Ceci se répétait jusqu'à trois fois. Le jour suivant, le roi en personne passait en revue les troupes nouvellement arrivées [2].

3. Quand on délibérait sur des affaires graves de l'État, quand on jugeait quelqu'un des seigneurs, soit perses, soit arméniens, la délibération avait lieu en public, sur la place

[1] Lazare de Pharp, p. 207.
[2] Élisée, p. 33.

ou à la Porte, en présence du roi, des mages, des seigneurs et des corps de troupes attachés à la Porte. Le peuple se tenait en dehors de l'enceinte [1]. Les gouverneurs agissaient de même dans les pays soumis.

4. De même que les seigneurs perses, les princes arméniens avaient à la Porte de Perse leur place et leur coussin distincts [2].

5. Le sceau de Perse consistait en un anneau portant gravée l'effigie d'un sanglier « varaz [3]. »

6. Lorsqu'un nouveau roi de Perse montait sur le trône, on fondait toute la monnaie existant dans le trésor royal et on la refrappait à son effigie. Dans les archives, on recopiait tous les papiers dans son nom, avec un léger changement qui ne détruisait pas ce qui existait auparavant [4].

7. Outre les somptueux pyrées construits dans les villes, il existait encore des pyrées ambulants pour lesquels on disposait une tente spéciale, et le roi n'entrait jamais en campagne autrement qu'accompagné de mages et de pyrées [5].

8. Lorsqu'ils concluaient des traités ou délivraient des promesses, les rois de Perse adressaient, en même temps qu'une lettre scellée, un sachet de sel, en signe de l'immutabilité du serment [6]. Procope parle aussi de cette coutume (l. I, c. IV).

Beaucoup d'indications de ce genre se rencontrent chez les écrivains arméniens.

Nous ne pensons pas qu'il soit superflu de citer ici les noms de quelques charges et titres de la Porte de Perse conservés par les auteurs arméniens. Le plus grand nombre de ces dénominations se présente sous forme de traduction arménienne, et c'est par là seulement qu'il devient possible

[1] Élisée, p. 102, 107; Lazare de Pharp, p. 80, 140.
[2] Moyse de Khoren, l. III, c. LI, LXV; Moyse de Kaghankatouts, l. II, c. I; Agathange, p. 593, édit. de Venise, 1835.
[3] Moyse de Kaghank. l. II, c. I; Faustus de Byz. c. LIII.
[4] Moyse de Khor. l. III, c. LI, p. 207 de la trad. de M. Emin.
[5] Sépéos, p. 50.
[6] Faustus de Byz. c. LIII; Sépéos, l. III, c. III.

de connaître les fonctions attachées à ces titres et à ces charges.

1. *Marzpan* (de *marz*, frontière, limite, et *pan*, gardien) correspondait à la dénomination de *markgrave*, sous Charlemagne; et de *woywode*, sous les tsars. Lorsque l'Arménie tomba sous la domination de la Perse, des marzpans furent envoyés de ce pays pour la gouverner. Il existait aussi un marzpan de l'Iran. Ce titre était connu non-seulement des écrivains arméniens, mais encore des auteurs grecs et orientaux, مرزبان.

2. *Sparapet* ou *Spahapet* (de *spah*, armée, et *pet*, perse, بد, commandant), commandant en chef de l'armée, سپهبد.

3. *Vzourk-Hrumanatar*[1] (dans la langue actuelle de la Perse serait : بزرک فرمانذار, *Bouzourk Farmandar*, grand gardien des ordres du roi de Perse) correspond à la dénomination de *grand vizir*. Tel était Mihr-Nerseh sous Bahram V et Yezdigerd II.

4. *Hazarapet dran Ariats* (mot à mot : *Chiliarque de la Porte de l'Iran*). Les écrivains grecs et latins traduisent ce mot par Χιλίαρχός, *Chiliarchus*[2]. Cependant il ne suit pas de là qu'il faille conclure que cette charge avait un caractère militaire. Au contraire, nous avons l'indication certaine[3] que c'était la plus haute charge civile à la Porte de Perse. Hesychius (lib. VI, 33) dit qu'à la Porte de Perse il existait une charge nommée ἀζαραπατεῖς. Le nom de cette fonction se trouve aussi chez Ctésias, sous la forme ἀζαβαρίτης. Selon nous, cette dénomination correspondait à celle de *ministre de la Porte*.

5. *Zendkapet*[4] (commandant des *zends* (?), appelés par les Arméniens *zendik*). Saint-Martin pense que le *zendkapet*

[1] Il faut prononcer *hramanatar*. Cf. Élisée, p. 20, édit. de Venise.

[2] Cornelius Nepos, in Conon, c. III : «Chiliarchum, qui secundum imperii gradum tenebat.»

[3] Élisée, p. 22, 68, 100; Laz. de Pharp, p. 42, 65, 109, 185, 206.

[4] Faustus de Byz. c. XLIII.

était le directeur en chef des éléphants de guerre. Leb. III, 285.

6. *Sagastan andertzapet*[1] (chef de la garde-robe (arsenal ?) dans le Sagastan (Sedjestan). *Andertzapet* signifie en arménien *chef des vêtements.*

7. *Takarhapet*[2], le grand échanson, de *takarh*, tonneau.

8. *Mogats andertzapet*[3], chef de la garde-robe des mages.

9. *Hambarakapet* ou *Hambarapet*[4], chef des magasins; charge correspondant, en allemand, à celle de *Proviant-Meister.*

10. *Sénékapan* ou *Sénékapet*[5] (mot à mot : *chef des chambres* (royales), titre correspondant à celui de *camérier* ou de *chambellan.*

11. *Dprapet Ariats*[6] (chef des scribes), chef de la chancellerie royale de l'Iran.

12. *Hamarakar*[7] (caissier chef), fonction répondant à celle de comptable ou de caissier chef.

13. *Tenpet* (*ten* دين, foi, et *pet*, chef), chef de la religion, de la doctrine.

14. *Mogpet* (de *mog*, mage, et *pet*), en perse موبد, chef des mages.

15. *Movpetan movpet*[8], موبدان موبد, le grand mage, l'archimage.

16. *Maypet*[9] (de *mey* مى, vin, et *pet*), chef des vins.

17. *Schahpan*[10], charge de commandant en chef des chasses au faucon (?).

18. խորհրդեան դպիր, *khorhrdean dpir*[11], secrétaire du conseil.

[1] Faust. de Byz. c. XLV; Laz. de Pharp, p. 151, 167.
[2] Faust. de Byz. c. XLVI.
[3] Le même, c. XLVII.
[4] Faust. de Byz. c. XLVIII; Laz. de Pharp, p. 151, 154, 167.
[5] Laz. de Pharp, p. 109; Élisée, p. 106.
[6] Les mêmes, *ibid.*
[7] Sépéos, l. III, c. VI.
[8] Laz. de Pharp, p. 151.
[9] Le même, p. 167.
[10] Le même, p. 186.
[11] Le même, p. 279, 282.

19. *Phouschtipank*[1], corps de troupes attaché à la Porte, پشتیبان, gardes du corps, de پشتی.

20. *Phouschtipanats Salar*, commandant du corps des Pouschtipans, پشتیبانان سالار.

21. *Hamharzank*[2], sorte de garde de la Porte. C'est un mot perse; il nous a été complétement impossible de nous en expliquer l'étymologie.

22. Les rois de Perse, dans leur correspondance avec les Arméniens, prenaient les titres de : *Masdiezants khadj iev bardsakits aregakan, arkaïts arka*, ou de : *dutsazandts khadj, etc.* c'est-à-dire « le plus glorieux (ou le plus brave) des adorateurs d'Ormuzd, élevé aussi haut que le soleil, roi des rois, » ou « le plus glorieux des héros (plus probablement : *ex deorum genere oriundus*), roi des rois de l'Iran et de l'Aniran. » Au lieu des termes *Arik* et *Anarik*, on trouve aussi la forme *Eran* et *Taneran*[3].

23. *Arzbêd* (de عارض, armée), général. C'est le titre donné à Goschthazd, eunuque et précepteur du roi Schapouh II.

24. *Krhogpet*, dit l'auteur anonyme de la Biographie de saint Schmavon, était le nom donné au chef des ouvriers (արուեստապետ).

25. *Akhorapet* (de آخر), commandant en chef des écuries du roi.

Voilà tout ce que, dans une première fois, il nous a été possible de recueillir en étudiant les historiens arméniens.

Notre travail se compose de deux parties, d'une courte introduction et d'une concordance des faits qui rentrent dans notre sujet. Nous avons groupé toutes les données historiques par règne. A la fin de chaque règne, nous avons ajouté une conclusion chronologique et généalogique d'après les données extraites des sources arméniennes.

[1] Faust. de Byz. c. LIII.

[2] Sépéos, *Hist. d'Hérakl.* trad. russe, note 93.

[3] Moyse de Khor. l. III, c. XXVI, XLII, LI; Élisée, p. 20. Le mot *Masdiezn*, « adorateur d'Ormuzd, » revient fréquemment dans Élisée, p. 63, et dans Faustus de Byz. p. 177-179.

Il n'est pas possible d'appeler notre mémoire un travail scientifique dans l'acception pleine du mot, nous en convenons; mais nous ne pouvons pas ne pas ajouter qu'avec les matériaux existants il eût été difficile de suivre une autre méthode plus scientifique pour fouiller l'histoire de Perse, à l'époque des Sassanides.

Nous avons mis à profit, pour composer notre mémoire, tous les ouvrages connus sur des parties de l'histoire des Sassanides. Citons les principaux :

1. D'Herbelot, *Biblioth. orientale*; Maëstricht, MDCCLXXVI.

2. Silvestre de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides, suivis de l'histoire de cette dynastie, traduite du persan de Mirkhond.* Paris, MDCCXCIII.

3. C. F. Richter, *Historisch-Kritischer Versuch über die Arsaciden- und Sassaniden-Dynastie, nach den Berichten der Perser, Griechen und Römer bearbeitet.* Leipzig, 1804.

4. Malcolm, *History of Persia, in two volumes.* London, MDCCCXXVI.

5. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire, nouvelle édition, revue, entièrement, corrigée et augmentée d'après les historiens orientaux,* par M. de Saint-Martin. Paris, MDCCCXXIX, t. I-XI.

6. E. de Murålt, *Essai de chronographie byzantine.* Saint-Pétersbourg, 1855.

7. Saint-Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides,* œuvre posthume. Paris, MDCCCL, 2 vol.

8. Mordtmann, *Erklärung der Münzen mit Pehlvi-Legenden,* dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* VIII, p. 1-194; XII.

9. Ed. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique.* Paris, MDCCCLIX.

10. Max-Dunker, *Geschichte des Alterthums,* vol. II. Berlin, 1855. *Die arischen Völker und das persische Reich.*

11. Extraits de lettres de M. Bartholomæi à M. Dorn, datées de Tiflis, 5, 9, 12, 16 et 26 mai 1858, contenant des observations sur la numismatique des Sassanides, avec

des remarques de M. Dorn. — Extraits d'une lettre à M. Dorn, datée de Lenkoran, 12 mai, contenant des observations numismatiques concernant les règnes de Kavad et de Khosrou I[er].

12. Dorn, *Ueber einige bisher unbekannte Münzen des dritten Sassaniden-Königs Hormisdas I.*

Dorn, *Des monnaies pehlvi du Musée asiatique de l'Académie des sciences.*

Dorn, *Noch einige Worte über ein auf Pehlvi-Münzen vorkommendes Münz-Zeichen oder Monogramm* ꙮ 11 et 12 dans le *Bulletin de la classe historico-philologique de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XI-XV.

INTRODUCTION.

Vers l'époque de la naissance du Christ, la famille des Arsacides qui régnait en Perse se divisait en quatre branches, de la manière suivante. Arschavir (Phraate IV)[1] avait laissé trois fils : Artaschès, Karên, Sourên, et une fille du nom de Koschm, mariée à Aspahapet, général en chef des armées de l'Iran. Artaschès (Artaban III)[2] monta sur le trône, mais ses frères et sa sœur ne le reconnurent point et se révoltèrent. L'arrivée en Perse d'Abgare d'Édesse apaisa, pour un temps, la discorde dans la maison royale. Il fut décidé en conseil général qu'Artaschès régnerait à titre héréditaire; que ses frères et la postérité de sa sœur prendraient le nom de *Pahlav*[3], qu'ils occuperaient le premier rang entre

[1] Moyse de Khor., l. II, c. XXVIII; Richter, *Hist. Krit. Versuch*, p. 78; Saint-Martin, *Fragm. d'une Hist. des Arsac.* t. II, p. 370.

[2] Richter, *Hist. Krit. Versuch*, p. 106.

[3] Nom générique des Arsacides de Perse. Les Arsacides d'Arménie, pour se distinguer, s'appelaient *Arschakouni*, «d'Arsace.» Le

tous les seigneurs perses, et qu'en cas d'extinction de la famille d'Artaschès ils régneraient dans l'ordre suivant : d'abord la famille de Karên-Pahlav, et, si celle-ci venait à s'éteindre, les familles Sourên-Pahlav et Aspahapet-Pahlav. Cet arrangement calma pour quelque temps les partis hostiles; toutefois les divisions intestines ne s'éteignirent qu'à la chute même de la dynastie parthe. Les membres de la branche Karên-Pahlav, comme héritiers les plus proches de la maison régnante, soutenaient quelque peu le gouvernement; mais les deux autres branches, auxquelles il ne restait guère d'espérance d'arriver à la possession du trône, créaient constamment des embarras à la branche aînée et se rangeaient du côté de ses ennemis. Ces rapports hostiles ne contribuèrent pas peu à l'affaiblissement du gouvernement des Parthes dans les derniers temps, et les Romains en profitèrent plus d'une fois pour soumettre leurs ennemis[1].

A cela il faut joindre les rapports hostiles entre les dominants et les dominés, c'est-à-dire entre les Parthes-Arsacides maîtres et les indigènes assujettis, et, en particulier, les Perses, qui ne supportaient pas facilement l'insignifiance du rôle qu'on leur laissait et n'oubliaient pas qu'ils avaient été autrefois le

nom *Pahlav* est beaucoup plus vieux et appartenait à cette famille même avant la conquête des Arsacides. Il vient de la province de Pahlav ou Bahl (Balkh), possession de famille des Arsacides. Telle est l'opinion des historiens arméniens.

[1] Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsac.* t. II, p. 180 et suiv.

peuple dominant dans leur pays natal. Quant aux Arsacides, ils faisaient tout, d'un côté, pour asseoir leur prépondérance universelle, de l'autre, pour affaiblir les éléments contraires, et, de cette façon, mettre à couvert une domination appuyée non sur la sympathie de la masse entière de la population, mais sur la force des troupes parthes. Dans ce but, ils élevèrent peu à peu leurs princes sur les trônes des peuples voisins, et réduisirent par là ces chefs, vis-à-vis d'eux, à la condition de vassaux. A l'intérieur de l'empire, ils conférèrent tous les emplois, toutes les charges à des hommes attachés à eux par une proche parenté et des intérêts communs. De cette façon, les vrais Perses furent exclus de toute participation aux affaires de l'État. Mais la cause principale d'antagonisme entre les Parthes et les Perses était que les premiers refusaient d'embrasser la religion de Zoroastre, et qu'ils suivaient une autre religion, mélange de pratiques scythes et de culte grec. Nous n'avons point d'idée nette de la religion des Arsacides; mais nous savons d'une façon certaine que des statues de divinités grecques jouissaient chez les Parthes d'un respect religieux. Les Arsacides eux-mêmes s'éloignaient de la nationalité perse, et faisaient tout ce qui était possible pour l'affaiblir. Sous les Séleucides, la religion nationale de l'Iran subit l'influence fréquente de l'hellénisme, le choc répété des idées sémitiques des contrées où était situé le centre de la puissance des Séleucides. Les Parthes, eux aussi, se prêtèrent à

cette éducation gréco-araméenne. Au lieu de s'efforcer de se fondre avec les Perses, ils se qualifiaient d'*amis des Grecs*[1], et sur leurs monnaies on ne rencontre que des légendes grecques. Avec la religion, les mages, classe nombreuse et puissante qui joua constamment un rôle important dans la vie politique et privée des Perses, perdirent leur influence. Bannie des hautes sphères, la religion de Zoroastre perdit peu à peu sa pureté et devint le domaine de la masse nombreuse, mais moins éclairée, du peuple. Les mages continuèrent d'exercer une haute influence sur le peuple, semèrent la haine contre le gouvernement et entretinrent dans la nation l'espoir de l'affranchissement du joug étranger. Cet antagonisme de deux nationalités hostiles explique ce fait, que le premier acte des Sassanides, à leur avénement au trône, fut, d'un côté, de détruire tout ce qui pouvait seulement rappeler le souvenir de la domination des Arsacides, leurs institutions, leurs lois, leur religion, et, d'un autre, de ressusciter la nationalité et la religion perses. Suivant le témoignage d'Ammien Marcellin (XVII, 5), sous le premier Sassanide, il fut réuni plusieurs milliers de mages pour se concerter sur l'œuvre du rétablissement de la religion de Zoroastre, et il fut élu un grand mage (movpetan-movpet). C'est probablement dans cette assemblée que furent recueillis en un corps tous les restes des livres sacrés, tels seulement qu'ils s'étaient conservés jusque-là.

[1] S. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 45.

Comme la langue de ces livres n'était déjà plus comprise par le peuple et par le plus grand nombre des mages eux-mêmes, force fut de les traduire dans la langue de l'Iran occidental que parlait alors le peuple, le pehlvi. A partir de cette époque, le peuple et le gouvernement commencèrent à observer rigoureusement la foi paternelle rendue, et les mages reprirent dans l'État leur influence perdue. Sur toutes les monnaies des Sassanides se montrent des autels du feu (pyrées, atrouschans). La tolérance diminue par suite de la puissante influence des mages, ce qui ressort visiblement des persécutions auxquelles furent soumis les chrétiens dans les possessions perses jusqu'au commencement du VIIe siècle. Quand Kavat se mit à partager les opinions du chef de secte Mazdak, il perdit le trône; et Mani, ayant tenté de fondre la doctrine du Christ avec la religion de Zoroastre, termina sa vie dans un cruel supplice.

A tout cela il faut ajouter que les Parthes, en se séparant des Perses, tant par la langue que par les usages, les considéraient comme un peuple soumis par les armes. Les historiens orientaux, venus plus tard, peignent mieux que quoi que ce soit l'antipathie du peuple pour ses maîtres, en ne comprenant pas au nombre des souverains légitimes les Arsacides qui ont régné en Perse avec un grand éclat pendant une période de cinq cents ans environ. Ils les désignent par le nom de *Moulouk-al-téwaïf* (ملوك الطوايف), rois des tribus, et marquent

par là leur place dans l'opinion du peuple. Ils s'étendent en de longs détails sur les rois des anciennes dynasties, de même que sur les Sassanides; mais, quand ils arrivent aux Arsacides, ils deviennent excessivement avares de paroles; c'est à peine s'ils les appellent par leur nom, et encore n'est-ce que sous la dénomination altérée de *Aschkans;* ils ne parlent que d'un très-petit nombre de rois de cette dynastie, et peu s'en faut qu'ils ne réduisent de moitié la durée de leur empire[1]. Les connaissances que nous possédons sur l'histoire intérieure de la Perse, à l'époque des Arsacides, sont tellement pauvres que nous ne savons pas si les Perses firent des tentatives sérieuses pour s'affranchir d'un joug détesté. Sous les premiers Arsacides, puissants par leur force guerrière et leurs talents administratifs, il y avait peu d'espoir que des tentatives de ce genre pussent être suivies de succès, et vraisemblablement ils n'en avaient pas, parce que la maison d'Arsace réussit bientôt à étendre ses conquêtes au delà des bornes de l'ancien empire perse, et plaça des princes de race arsacide sur le trône dans plusieurs contrées limitrophes de Perse. Ainsi nous savons que, cent cinquante ans avant J.C., la branche cadette des Arsacides monta sur le trône d'Arménie

[1] Mühlau, *Zur Geschichte der Arsaciden.* Von Gutschmid, *Ueber Quellen und Glaubwürdigkeit von Mirkhond's Geschichte der Aschkanischen Könige; Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellschaft,* t. XV, p. 664-689.

dans la personne de Valarsace [1]. Le roi d'Arménie était le premier après le *roi des rois*, c'est-à-dire après l'Arsacide de Perse, et avait le titre de *second* dans la monarchie perse. Une *troisième* branche des Arsacides régnait dans le pays des Kouschans et des Thétals (ancienne Bactriane et Caboul) [2], une *quatrième* en Aghouanie [3], une *cinquième* en Géorgie [4], une *sixième* sur les Massagètes et les Lphins [5] (Lepones de Tacite), au nord du Caucase. De cette façon, presque toute l'Asie antérieure se trouvait, dans la personne de ses représentants, être liée de parenté avec le roi de Perse et dépendre de lui dans une proportion plus ou moins grande. Malgré les chocs en sens contraire entre ces rois issus de même sang, dans toutes les affaires qui touchaient à leurs intérêts communs, ils agissaient avec un accord unanime. Indépendamment de ces relations de famille, la position de leur pays était telle qu'une agression contre l'un d'eux était un danger menaçant pour les autres. Voilà pourquoi, dans la guerre des Romains contre les Parthes, les Arméniens, les Aghouans, les Géorgiens et autres peuples du Caucase prirent part tour à tour. Outre

[1] Moyse de Khor. l. II, c. III. Sépêos, *Hist. de l'emp. Héracl.* trad. russe, 1re partie, p. 10 et notes 26 et 29, p. 175-176.

[2] Sépêos, p. 11.

[3] Moyse de Kaghank. *Hist. des Aghouans*, l. I, c. XV, et Addit. à la même histoire.

[4] *Dictionnaire encyclopédique*, 1862, art. *Arsacides de Géorgie*.

[5] Bollandist. *Acta SS.* septemb. 30, t. VIII, p. 320; Agathange, p. 25-37; Faust. de Byz. p. 15-20.

cela, toutes les charges importantes et les emplois de l'État étaient donnés à des branches collatérales de la famille régnante, et cela se pratiqua avec une continuité telle qu'en peu de temps il ne resta plus de place dans la vie politique pour les indigènes, ou, plus exactement, pour les Perses, et la masse de la population fut réduite à la condition de peuple soumis par les armes et privé de droits politiques.

En présence d'un tel état de choses, il était difficile aux Perses de compter sur le succès d'une insurrection. Mais bientôt les circonstances changèrent. Les dissensions existant dans la famille régnante, la division des Arsacides de Perse en quatre branches hostiles les unes aux autres, dont nous avons parlé au commencement de notre Mémoire, les intrigues sanglantes de cour, racontées avec tant de détails par les écrivains latins, les guerres avec les Romains; toutes ces circonstances affaiblirent considérablement la puissance des Arsacides et leur influence sur le peuple. Sur ces entrefaites, les Arsacides eux-mêmes, dont plusieurs furent élevés, dans les derniers temps, à Rome, perdirent, par le dérèglement de leurs mœurs et leur mollesse, le reste de considération dont leurs ancêtres jouissaient dans le peuple. Les choses en étaient là, quand, au commencement du III[e] siècle après J. C., l'un des seigneurs perses leva l'étendard de la révolte, et réussit à renverser la dynastie régnante.

L'étendue de notre Mémoire, pas plus que le but

que nous nous sommes proposé, ne nous permettent de nous étendre ici sur l'importance de l'histoire des Sassanides et la place qu'elle occupe dans l'histoire générale.

Si les Sassanides réussirent à renverser les Arsacides, ils en furent redevables à leurs tendances nationales vivement accentuées, et à la réaction contre la direction étrangère pour la Perse suivie sous les Arsacides. Dans l'apparition de la dynastie des Sassanides, on doit voir, d'un côté, le rétablissement de la religion et des institutions de l'ancienne Perse[1], et, de l'autre, l'affermissement de l'antique importance des Perses en Orient. De cette sorte, de la place même qu'occupaient les Sassanides dans l'opinion du peuple découlait la direction qu'ils étaient tenus de suivre dans la politique tant intérieure qu'extérieure; c'est-à-dire, à l'intérieur de l'empire, s'efforcer de maintenir la religion et les anciennes institutions de l'Iran dans toute leur pureté; à l'extérieur, s'appliquer à subjuguer celles des provinces qui autrefois faisaient partie intégrante de la monarchie perse, c'est-à-dire, à reconquérir le Caucase, l'Arménie, la Syrie, la Mésopotamie, et à occuper constamment les Romains par des guerres en Asie Mineure, au centre de leurs propres possessions.

Si nous examinons avec attention tout ce qui nous est connu de l'histoire des Sassanides, nous verrons que tous leurs efforts tendirent à la solution

[1] S. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 45.

de trois points : la question intérieure, la question arsacide, et la question extérieure. Nous appelons question *intérieure* tout ce qui se rapportait à la résurrection de la nationalité, de la religion et des anciennes institutions de la Perse. Immédiatement après s'être affranchi du joug des Parthes, Artaschir[1] détruisit en Perse tout vestige du culte des Arsacides, rétablit partout, dans toute la pureté possible pour l'époque, la doctrine de Zoroastre, éleva des pyrées en nombre de lieux et rendit aux mages leur ancienne position. Avec l'aide des savants mages *Arda-Viraf* et *Aderbad-Maraspand*[2], il réunit quelques milliers de mages et leur ordonna de recueillir les anciens livres, d'en combler les lacunes et d'en composer de nouveaux pour remplacer ceux qui manquaient. En même temps, le pehlvi devint la langue en usage à la Porte ; sur les monnaies, parurent des représentations de pyrées et des légendes pehlvies à la place des légendes grecques qu'on y voyait sous les Arsacides. Les rois recommencèrent à prendre des noms portés par des personnages illustres du Zend-Avesta : Artaschir (Artahschethr), Khosrov (Huçrava), Kavat, Varahran (Werethragna), et même Ormizd (Ahura-mazda).

Le corps des dix mille *Immortels*[3], dont s'entouraient autrefois les Achéménides, fut rétabli. On se

[1] S. de Sacy, *Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, p. 42-48.
[2] Max-Dunker, *Geschichte des Altherthums*, t. II, p. 305-310.
[3] Faust. de Byz. p. 19. *Մատեան գնդի*.

mit à entretenir à la Porte des fils de princes étrangers, de seigneurs et d'autres otages de haute extraction, comme cela se pratiquait sous les Achéménides, dans le but de leur donner une éducation perse basée sur la religion de Zoroastre. L'étendard du forgeron des Kaws (*darufsch-kavani*)[1], qui servait d'étendard politique à la Perse, fut retrouvé. En un mot, tout ce qui, seulement par tradition, se conservait de l'époque des Achéménides, tout cela fut rétabli et renouvelé. Artaschir lui-même prétendait descendre en ligne directe de Sassan[2], fils de Bahman, ou d'Artaxercès Longue-main.

La question arsacide consistait, d'un côté, à gagner à son parti les puissants seigneurs de la dynastie déchue; de l'autre, à affaiblir la force des Arsacides des pays voisins, prétendants légitimes au trône de Perse. Il va de soi que cette question n'occupa que les premiers Sassanides jusqu'à Schapour II inclusivement, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où la nouvelle dynastie réussit non-seulement à se consolider sur le trône, mais encore à faire de son intérêt l'intérêt de ses sujets. Sous ce rapport, les Sassanides travaillèrent avec une grande persévérance. Au commencement de notre Mémoire, nous avons parlé des quatre branches entre lesquelles se partageait la dynastie régnante des Arsacides de Perse : 1° la branche régnante *dans la famille d'Artaschès;* 2° la branche *Karên-Pahlav;* 3° la branche *Sourên-*

[1] Malcolm, *History of Persia*, t. I. Dhohac and Afridoon.

[2] Dubeux, *la Perse*, Paris, 1841, p. 271-279.

Pahlav; 4° la branche *Aspahapet-Pahlav.* Des récits de Moyse de Khoren et de son prédécesseur Agathange il appert visiblement que les deux dernières familles, n'ayant aucune perspective d'arriver jamais à la possession du trône de Perse, furent en hostilité permanente avec la famille régnante. A l'époque de la révolte d'Artaschir, elles se rallièrent à lui dans le but, ou de se rendre indépendantes, ou d'agrandir leurs domaines aux dépens de familles privilégiées qui leur étaient odieuses. La famille Karên-Pahlav, ainsi que nous l'avons vu plus haut, fut exterminée complétement, à l'exception d'un jeune garçon, qui devint, dans la suite, en Arménie, la souche de la famille nakhararale *Kamsarakan.* Les familles Sourên et Aspahapet unirent leurs intérêts à ceux de la dynastie d'Artaschir et jouèrent, jusqu'à sa chute, un rôle important dans l'histoire de Perse.

Pendant tout le cours de la durée de la dynastie des Sassanides, nous remarquons que trois familles princières jouent un rôle particulièrement important à la Porte des rois de Perse et occupent constamment les charges les plus élevées de l'État. Ces trois familles sont : la famille *Sourên*, la famille *Aspahapet* et la famille *Mihr* ou *Mihran.*

Suivant les historiens arméniens, grecs et orientaux, ces trois familles descendaient des Arsacides, et, d'après quelques allusions indirectes des auteurs arméniens, les deux dernières étaient deux branches d'une même famille, celle d'Aspahapet.

Le nom de *Sourên* revenant fréquemment dans

les postes importants de l'administration publique de la Perse, les écrivains occidentaux l'ont pris pour le nom d'un titre particulier. Voici comment s'exprime Zosime, l. III, c. xv : *ὁ γὰρ Σουρῆνας ἀρχῆς δὲ τοῦτο παρὰ Πέρσαις ὄνομα*. Ammien Marcellin, l. XXIV, c. II, dit : Surena post regem apud Persas promeritæ dignitatis; dans un autre endroit : advenit Surena potestatis secundæ post regem. Les historiens arméniens, qui connaissaient l'origine véritable de cette famille, emploient le nom de *Sourên* comme dénomination patronymique de la famille, et, dans leurs annales, ce nom est donné à plus de quinze personnages différents. Dans les guerres de Sapor II contre Arsace II, nous trouvons un général perse du nom d'*Alanahozan*, de la famille de Sourên. Chez Faustus de Byzance, se présentent les noms de deux généraux d'armée de la race de Sourên. Sous Vararan V, le grand vizir était *Sourên-Pahlav*. Dans l'Arménie même, le nom de Sourên était employé constamment comme nom propre.

Les *Aspahapets*, dont la charge, sous les Arsacides, tant en Perse qu'en Arménie (Aspet de la famille des Bagratides), consistait à placer la couronne sur la tête du roi nouvellement élu, sont mentionnés, non-seulement par les écrivains arméniens, mais encore par les auteurs grecs et occidentaux. Les possessions de famille des Aspahapets, Espebeds, étaient situées dans les anciennes provinces de Parthie, particulièrement dans le Tabaristan. Il est probable que les descendants de ces

Aspahapets, à la chute de la dynastie des Sassanides, se déclarèrent indépendants dans ces contrées, et régnèrent pendant une durée de cent quarante ans, jusqu'en 792, ainsi qu'il résulte visiblement de monnaies connues dans la numismatique sous le nom de monnaies des Ispéhébeds. (Consulter *Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellschaft :* Spiegel, *Nachrichten über Taberistan*, IV, 62-69; Mordtmann, *Münzen von Taberistan*, VIII, 173-180; XII, 54-56.) A l'époque des Sassanides, les Aspahapets contractèrent des alliances avec les rois de Perse. Ainsi la femme de Kavat, de laquelle naquit Khosrov Nouschirvan, était sœur d'un Aspébed (Procope, *De bello persico*, l. I, c. XI). La femme d'Ormizd IV, mère de Khosrov II Parviz, était fille d'un Aspahapet. Les frères Bendouïeh et Bostam étaient fils de ce même Aspahapet et oncles de Khosrov.

La famille *Mihr* ou *Mihran* est mentionnée si fréquemment par les écrivains contemporains et orientaux, qu'il est possible de citer la plupart des personnages de cette famille célèbres dans l'histoire de Perse. Le premier marzpan d'Arménie s'appelait Veh-*Mihr*-Schapouh[1]. Le grand vizir (Vzourk-hramanatar), sous Vararan V et Yzdigerd II, se nommait *Mihr-Nersès* (Mihr-Narsi). Mirkhond et Tabari (Lebeau, IV, 264) affirment également qu'il était

[1] Veh (վեհ, pur, glorieux) s'ajoutait au nom de tout Perse de race illustre et ancienne; en pehlvi, *veh*, plur. *vehan*; en zend, *vengh*; en perse, به.

d'origine arsacide. Le précepteur de Péroz et le premier entre tous les seigneurs à la Porte de Perse, après la mort d'Yzdigerd II, se nommait *Rhaham*, de la famille *Mihran* (Élisée et Moyse de Kaghank.). Sous Péroz, il est fait mention d'*Izat-Vschnasp*, fils d'*Aschtat*, de là maison Mihran (Laz. de Ph. p. 197). Khosrov I avait un général du nom de *Mihran*. *Vahram-Tchoubīn*[1], qui, suivant les écrivains occidentaux, tirait son origine des Arsacides, appartenait, selon les écrivains arméniens, à la famille *Mihran* (Sépêos, 31-34). En outre, dans la guerre de Sapor contre Julien, nous rencontrons un général du nom de *Meren* (Ammien Marcellin, l. XXV, c. 1). Sous Péroz, l'Arménie passa successivement sous les ordres de deux gouverneurs du nom de *Mihran* et de *Schapouh-Mihran* (Laz. de Ph. p. 61, 255, 297). De la fin du v[e] siècle jusqu'au VIII[e], des princes de la famille Mihranian régnèrent en Aghouanie (*Hist. des Agh.* l. II, c. XV).

De cette manière, les Sassanides domptèrent les Arsacides intérieurs, partie en exterminant les familles hostiles, partie en gagnant les autres à leur cause, par l'agrandissement de leurs possessions héréditaires aux dépens des familles détruites, et l'octroi de divers autres avantages.

Avec les Arsacides extérieurs, il fallut suivre une

[1] D'après Théophylacte Simocatta, l. III, c. XVIII, Vahram appartenait à la famille *Mirram*, branche des Arsacides : *Τὸν δὲ Βαρὰμ τῆς τοῦ Μιρράμου οἰκαρχίας γενόμενον, δήμου δ'Ἀρσακίδου καταλεγῆναι φασίν.*

marche un peu différente. Le plus puissant d'entre eux, à l'avénement des Sassanides, autant par l'étendue de ses possessions que par ses qualités personnelles, était Khosrov I, roi d'Arménie, surnommé *le Grand* (204-239).

A peine eut-il appris la nouvelle du malheur qui venait de frapper son parent, Artavan, qu'il rassembla toutes ses troupes, demanda des secours aux Romains et entreprit une campagne en Perse, pour châtier l'ennemi de sa dynastie. En même temps, il expédiait des courriers dans diverses contrées, au nord du Caucase, en Perse et dans le pays des *Kouschans*[1], partout où l'autorité des Arsacides se maintenait encore, et les invitait à se joindre à lui pour une action commune. Les Arsacides de Perse, comme nous l'avons vu, montrèrent peu de sympathie pour les malheurs de leur famille. Seuls, les princes scythes du nord du Caucase, qui étaient issus de la race des Arsacides, envoyèrent à son aide une armée composée de Géorgiens, d'Aghouans, de Djighbs, de Lphins (Lepones), de Caspiens et d'autres.

Khosrov donna l'ordre d'ouvrir le passage des Alains et de Derbend ou de Djor[2], par lequel pas-

[1] Contrée située au nord-ouest de la Perse, mentionnée fréquemment par les écrivains arméniens. Les historiens chinois l'appellent *Koueï-chouang*. (Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. III, p. 386.)

[2] Le même que le *pylæ albanicæ* des anciens, le Τζούρ de Procope, *De bell. goth.* l. IV, c. III; *demir-kapou*, porte de fer, des écrivains orientaux. Les historiens arméniens le nomment *Djor*, *Tschogh* et *Tschol*, et, plus souvent encore, *pahac Djora*, défense de Djor.

sèrent les tribus hunniques pour venir à son secours. En même temps, il apprenait par ses courriers que le souverain du Kouschan, *Vehsajan*, s'unissait à la famille Karên-Pahlav et s'avançait contre l'ennemi commun. En apparence, Khosrov réussit à rétablir contre Artaschir toutes les forces des Arsacides tombés; mais, dans le fait, il en fut tout autrement. Après quelques campagnes heureuses en Perse, où il livra à feu et à sang villes et villages, Khosrov fut contraint de revenir sur ses pas, après avoir chassé Artaschir jusqu'au fond de la Perse. Il n'y avait pas d'union entre ses alliés. Les princes scythes l'abandonnèrent bientôt. Vehsadjan, à la suite de quelques revers, rentra dans ses domaines. Profitant de l'absence des forces arméniennes et de celles des Kouschans, Artaschir se tourna contre la famille Karên-Pahlav et l'extermina complétement, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Privé de secours étranger, Khosrov continua la guerre avec ses seules ressources et sut mettre Artaschir dans une position tellement difficile que celui-ci fut contraint de recourir à la trahison. Dans ce but, il s'adressa à ceux des Arsacides qui lui avaient fait leur soumission et qui, à raison de leur parenté avec Khosrov,

Ce nom, comme on le voit, était connu des Grecs. Dans *Prisc. exc. leg.* p. 43, on rencontre le mot *Ἰουροειπαὰχ*. Saint-Martin, dans ses notes à l'*Histoire* de Lebeau, s'efforce de démontrer que ce mot doit être lu *Viropaak*, porte de Géorgie (t. VII, p. 270). Il nous paraît à nous que *Ἰουροειπαὰχ* répond parfaitement à la localité connue chez les Arméniens sous le nom de *Pakac-Djora*, d'autant plus qu'il n'a jamais existé de Viropaak nulle part.

pouvaient facilement obtenir accès auprès de lui. A celui d'entre eux qui se chargerait d'exécuter son projet, il promettait de rendre la ville royale de Bahl, toutes les possessions de famille des Arsacides, et de lui accorder le premier rang parmi les seigneurs perses[1]. Anak, de la famille Sourên-Pahlav, prit l'engagement d'accomplir son désir. Il feignit de se soustraire aux poursuites d'Artaschir, parvint en Arménie, où il reçut de Khosrov un accueil gracieux, et, au bout de quelque temps, il le tua à la chasse. Anak fut atteint dans sa fuite et exterminé avec toute sa famille. On réussit seulement à sauver un de ses fils, le plus jeune, qui fut élevé à Césarée et devint, dans la suite, sous le nom de *Grégoire*, l'illuminateur et le premier patriarche des Arméniens. Ses descendants occupèrent le trône patriarcal jusqu'au milieu du v[e] siècle, et, fidèles à la mémoire de leur origine arsacide, luttèrent constamment contre l'influence des Sassanides.

Délivré de son puissant rival, Artaschir envahit promptement l'Arménie. Les princes arméniens, n'ayant point de chef à leur tête pour les conduire, se disséminèrent dans leurs forteresses et donnèrent à Artaschir la possibilité de se rendre maître de l'Arménie.

Après vingt-sept ans d'attente, l'Arménie s'affranchit du joug des Perses avec le secours des Romains; mais bientôt la question arsacide perdit sa

[1] Sépéos, liv. III, ch. I.

signification exclusive et céda la place à une autre question beaucoup plus vaste, la question *intérieure*. Le christianisme, à cette époque, se propageait vivement dans le Caucase, dans les contrées à l'ouest de la Perse et jusque dans la Perse même. A la fin du III[e] siècle et au commencement du IV[e], les Arméniens embrassèrent en corps de nation la foi chrétienne. Leur exemple fut suivi par les Géorgiens, les Aghouans et autres peuples. En Syrie et en Mésopotamie, elle avait commencé plus tôt encore à s'affermir. Si, auparavant, les Perses n'avaient eu contre eux, dans ces contrées, que les gouverneurs, à présent le christianisme animait de plus contre eux la masse même de la population. En outre, ces peuples étaient devenus, depuis cette époque, des alliés réciproques naturels et avaient un appui dans un puissant État chrétien, l'Empire de Byzance, qui, fidèle aux traditions à lui léguées par l'Empire romain d'Occident, affichait des prétentions à la possession de tous les pays situés à l'ouest de l'Euphrate. De cette façon, si, autrefois, l'affaiblissement de l'Arménie était une des questions capitales de la politique extérieure des Perses, maintenant elle devenait pour eux, par une nécessité politique absolue, un acte de conservation personnelle. Avoir dans son voisinage un grand pays hostile à la Perse sous les rapports politique et religieux, possédant les entrées de la Perse, professant la même religion que l'Empire grec, c'était s'exposer soi-même à un danger constant du côté de l'occi-

dent, où la Perse n'avait point de frontières naturelles ni fortifiées.

Par toutes les guerres dirigées par les Perses contre l'Empire, nous voyons que, toutes les fois que l'Arménie était alliée aux Grecs, les Perses étaient obligés de porter la guerre en Arménie et en Mésopotamie, pour couvrir de cette manière leurs frontières occidentales. Aussitôt que l'Arménie entrait dans les mêmes rapports avec la Perse, ou se soumettait à elle, les frontières nord-ouest de la Perse étant garanties, la guerre se centralisait en Mésopotamie et se bornait, de ce côté, à la fortification et à la destruction de puissants boulevards, tels que les villes d'Amid, d'Édesse, de Nisibe, de Karres (Harran) et autres.

A partir du IVe siècle, la politique extérieure des Sassanides prit le caractère suivant : étendre les possessions de la Perse au delà de l'Euphrate, affaiblir constamment l'Arménie, et, à l'occasion, la soumettre, s'opposer à la propagation du christianisme[1], tant à l'intérieur de l'Empire que chez les peuples voisins, et répandre, par tous les moyens en leur pouvoir, la religion de Zoroastre. Quand toutes leurs tentatives pour anéantir le christianisme en Arménie, dans le Caucase et la Mésopotamie, furent devenues manifestement impuissantes, alors les maîtres de la Perse recoururent à un autre moyen, l'affaiblissement de la solidarité des forces du christianisme.

[1] S. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 44.

L'Église grecque, pendant le cours de son développement, depuis son origine jusqu'au VIIe siècle, donna naissance à des sectes diverses, ce qui affaiblit considérablement la force de la doctrine dominante. Les controverses, l'animosité religieuse, le fanatisme avec lequel ces sectes se persécutaient les unes les autres pour des subtilités dogmatiques, divisaient constamment les peuples chrétiens. Les empereurs eux-mêmes prenaient une part active à cette lutte religieuse et partageaient souvent les opinions de la minorité hérétique. Les conciles œcuméniques ne réussirent ni toujours ni très-vite à rétablir l'accord dans les esprits des peuples chrétiens, principalement à cause de la grandeur des distances et des difficultés de communication. Forts de l'unité religieuse de la majorité de la masse à l'intérieur de leur Empire, les rois de Perse profitèrent de ces dissensions. Ils se mirent à protéger ces sectes chrétiennes qui se séparaient, par leurs opinions, de l'église dominante. Les Nestoriens se distinguaient, sous ce rapport, par une puissance particulière et le nombre [1]. Lebeau a rassemblé dans son Histoire des détails assez curieux sur ce sujet. Citons un passage de cet historien [2] : « Il y avait à Édesse une école célèbre, fondée pour les Perses, qui y venaient apprendre les sciences et les lettres. Les maîtres de cette école, infectés des erreurs de Nestorius, ayant été bannis de la ville avec leurs disciples, se reti-

[1] Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, nouv. édit. t. VI, p. 264-265.
[2] *Id. ibid.* p. 443-444.

rèrent en Perse. Ils trouvèrent Perosès disposé à les favoriser, et se rendirent maîtres du siége épiscopal de Ctésiphon, dont l'évêque était primat d'Assyrie et de Perse. Ils placèrent des Nestoriens sur tous les autres siéges de ce grand royaume, et bientôt tous les chrétiens devinrent Nestoriens. »

Les Sassanides laissaient à chaque secte le droit de professer librement sa foi dans les limites de la monarchie perse. Dans la suite, lorsque, après la rupture survenue entre l'Église grecque et l'Église arménienne, les Perses furent suffisamment convaincus de l'attachement des Arméniens à leur foi, ce droit leur fut accordé comme aux autres.

De cette manière, pendant toute la durée de la dynastie des Sassanides, les intérêts qui dirigèrent leur politique furent les suivants : 1° au commencement, rétablissement de la religion de Zoroastre et des anciennes institutions de la Perse; 2° affaiblissement des Arsacides intérieurs et extérieurs. Les Arsacides de *Bactriane*, qui inquiétaient sans cesse les frontières nord-ouest de la Perse, furent soumis, à la fin du IVe siècle, par les Thétals (Haïathèleth, Hephtalites, Huns Blancs, Huns Cidarites?), peuple touranien qui, jusqu'à l'extinction de la dynastie des Sassanides, ne cessa de faire des incursions dévastatrices en Perse, et attira continuellement les forces des Sassanides loin des frontières grecques. Les Arsacides du *Caucase*, avec leur dernier et puissant chef, Sanésan, furent exterminés par les Arméniens avec le secours des Perses, sous Khos-

rov II, roi d'Arménie, au milieu du IVe siècle. Les Arsacides d'*Arménie*, les plus puissants de tous, se maintinrent jusqu'au milieu du Ve siècle. Du reste, leur pouvoir et leurs forces furent considérablement affaiblis pendant le long règne de Sapor II, qui laissa à ses héritiers la gloire d'achever la soumission de l'Arménie. 3° Après la soumission de l'Arménie, les Perses, d'un côté, envahirent les possessions grecques en Mésopotamie et en Syrie; de l'autre, ils firent une guerre sanglante aux Grecs pour la possession entière de la Grande Arménie et des pays en dépendant. Voilà tout ce par quoi peuvent être expliquées les tendances variées de la politique perse, pendant les quatre cent vingt ans que dura le régime des Sassanides.

Les renseignements fournis par les écrivains arméniens sur les huit premiers Sassanides (Artaschir-Babécan, Schapouh I, Ormizd I, Vararan I, Vararan II, Vararan III, Narsès, Ormizd II) sont inexacts et défectueux. Dans la période de temps écoulé depuis la fondation de la dynastie, en 226, jusqu'à l'avénement au trône de Schapouh II, en 309, c'est-à-dire pendant une durée de quatre-vingt-trois ans, les meilleurs historiens arméniens comptent seulement quatre rois, en répartissant entre eux le nombre des années de la manière suivante : *Artaschir* régna quarante-cinq ans; *Schapouh I*, vingt-six ans; *Nerseh*, neuf ans; *Ormizd II*, trois ans, sans faire aucune mention d'Ormizd I et des trois Vararan. Ainsi, d'après eux, Artaschir régna de 226 à

271 (c'est-à-dire autant que régnèrent en réalité Artaschir et Sapor I réunis); Schapouh I, de 271 jusqu'à 297 (autant qu'Ormizd I, Vararan I, Vararan II et Vararan III, plus les quatre premières années de Narsès); Nerseh, de 297 jusqu'à 306; Ormizd, jusqu'à 309. Du reste, cette répartition des années est l'œuvre de chronographes postérieurs; elle ne se rencontre pas chez les anciens. Agathange et Faustus se contentent de mentionner les noms et les actes des premiers Sassanides, sans indiquer le nombre des années que chacun d'eux régna. Un seul, Michel le Syrien, écrivain du XII[e] siècle, parle de tous les Sassanides, à l'exception de Vararan III, qui, d'après la plupart des écrivains, régna moins de six mois.

I.

ARTASCHIR I, اردشیر بابکان, ARTASCHETR, Ἀρταξέρξης, ARTASIRES; EN HÉBREU, ORSCHIR (226-240).

L'Empire parthe penchait vers sa décadence; *Artaschir*, fils de *Sassan*, prince du district de Stahr (Istakhr), tua *Artavan*, fils de *Vagharsch* (Vologèse), et se fit lui-même roi [1]. Quand le bruit de cet événement arriva en Arménie, *Khosrov*, roi d'Arménie, parent le plus proche d'Artavan, jura de venger la mort de son parent. La dynastie des Arsacides régnait non-seulement en Perse et en Arménie,

[1] Agathange, p. 26-43; *Acta SS.* septembre 30, t. VIII.

mais encore dans le nord de la Perse, dans le Turkestan et dans les montagnes du Caucase. Le roi d'Arménie occupait le *second* rang parmi les Arsacides. Cet état de choses existait depuis longtemps. C'était, par conséquent, à lui qu'incombait principalement l'obligation de venger le détrônement de sa dynastie. De son côté, Artaschir ne pouvait pas posséder tranquillement le trône tant que, dans un pays voisin, vivait et régnait un puissant représentant de la dynastie déchue[1].

Khosrov employa une année entière à rassembler et à organiser ses troupes et à appeler à son secours les armées des Géorgiens, des Aghouans et des Huns. Au commencement de l'année suivante, 227 (?), il envahit l'Assyrie et dévasta tout le pays jusqu'à *Tisbon*[2] (Ctésiphon). Là arrivèrent à son secours des hordes sauvages d'Aghouans, de Lphins, de Djighps et de Caspiens, pour l'aider à venger le meurtre d'Artavan. En même temps, Khosrov envoyait en Perse des agents secrets pour exciter le parti vaincu à un soulèvement. Cette tentative, toutefois, ne lui réussit pas. Les familles princières parthes et leurs seigneurs aimèrent mieux se soumettre à Artaschir qu'obéir à un roi de leur race. Seuls, les *Karêns-Pahlavs* et le roi des Kouschans, *Vehsadjan*, lequel était aussi Arsacide (par conséquent parent d'Artavan et de Khosrov), s'oppo-

[1] Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsac.* 1850. Paris, t. I, p. 31-38, 52; t. II, p. 285-305.

[2] *Id. ibid.* t. I, p. 30; t. II, p. 197-198.

sèrent à Artaschir, les armes à la main; mais ils furent, eux aussi, bientôt contraints de céder. Tous les membres de la famille Karên-Pahlav furent exterminés, à l'exception de Pérozamat, le plus jeune, qui s'enfuit en Arménie et devint la souche de l'illustre famille *Kamsarakan* (Moyse de Khor. l. II, c. LXXIII).

Artaschir, voulant arrêter Khosrov, s'avança contre lui avec des forces considérables; mais il fut défait complétement et contraint de lâcher pied. Alors Khosrov rentra dans sa patrie avec un butin magnifique et célébra sa victoire de la manière la plus brillante. Il distribua la cinquième partie du butin aux prêtres et fit de riches offrandes aux dieux, suivant les usages des Arsacides.

Dix ans durant, 227-237 (?), Khosrov continua ses incursions dévastatrices en Perse, incursions d'autant plus destructrices qu'il fut aidé dans cette entreprise par une puissante armée de *Tadjiks* [1], très-enclins au pillage. Artaschir chercha tous les moyens de se défaire d'un adversaire redoutable. Enfin, il atteignit son but à l'aide d'une perfidie. Il promit à *Anak*, un des seigneurs parthes, de la famille *Sourén-Pahlav*, de rendre, à lui et à sa famille *Pahlav*, leur patrie parthe et toutes leurs possessions de famille, s'il tuait Khosrov. Anak, fei-

[1] Par l'expression *Tadjiks*, les écrivains arméniens désignent les tribus arabes. Dans la suite, ils donnèrent ce nom à tous les peuples musulmans. (Cf. Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsac.* t. I, p. 24-25; t. II, p. 271-276.)

gnant d'avoir été chassé par Artaschir, arriva en Arménie, et, après un séjour de deux ans, 239 (?), tua traîtreusement Khosrov à la chasse. A la suite de cet exploit, Artaschir envahit l'Arménie et s'en rendit maître.

Artaschir, fils de Sassan, de Stahr, ayant tué le dernier roi parthe, Artavan, prit sa place[1]. Quoique les Arsacides arméniens reconnussent volontiers la supériorité de la Perse sur eux, néanmoins Khosrov, roi d'Arménie, Arsacide puissant, se vengea rudement d'Artaschir, jusqu'au moment où il fut tué traîtreusement par Anak-Pahlav, à l'instigation d'Artaschir, lequel, à la suite de ce fait, se rendit maître de l'Arménie. Lui et son fils Schapouh administrèrent l'Arménie pendant une durée de vingt-sept ans, par des lieutenants perses. Artaschir détruisit et brisa en Arménie toutes les statues des dieux parthes, avec les images du soleil et de la lune, augmenta le service dans les temples et prescrivit d'entretenir le *feu d'Ormizd* constamment allumé à Bagavan[2]. Le plus jeune fils de Khosrov, *Trdat*, fut transporté en Grèce.

Khosrov, roi d'Arménie, pendant le cours de son règne, vengea sur le roi de Perse (Artaschir) la mort de son frère Artavan[3]. Le roi des *Djens*

[1] Moyse de Khor. l. II, c. LXXII-LXXX.

[2] C'est ce même feu qu'adorent les Guèbres dans les environs de Bakou. *Bagavan*, ancien nom de Bakou, vient de la racine *bag*, *bog*.

[3] Zénob-Glak, trad. franç. dans le *Journal asiatique*, cahier de novembre-décembre 1863, p. 425-427.

(Chinois?) offrit à plusieurs reprises sa médiation pour amener un accommodement entre les rois ennemis; mais Khosrov ne l'accepta pas et continua ses dévastations. Enfin, Artaschir corrompit un Arsacide, Anak, qui tua traîtreusement Khosrov au moment où celui-ci faisait des préparatifs pour une nouvelle expédition en Perse. En reconnaissance de ce service, Artaschir rendit à la famille d'Anak *Partav* [1] (Partev, la Parthie), patrie des Arsacides.

Le Sassanide Artaschir, de Stahr, tua Artavan et mit fin à l'existence de l'empire des Parthes, lequel avait commencé en 252 avant J. C. [2].

Les plus anciens historiens arméniens gardent le silence sur la durée du règne d'Artaschir I. Les écrivains postérieurs, comprenant plusieurs règnes sous une seule personne, ne sont point d'accord entre eux et expriment des opinions différentes.

Selon Sépêos, p. 14, Artaschir régna..	50 ans.
Açoghik, p. 57, 114..........	40
Mkhithar d'Aïrivank, p. 21.....	45
Samuel d'Ani, p. 38..........	46

Michel le Syrien dit dans un endroit : Artaschir, fils de Papak, régna jusqu'à la première année de l'empereur Philippe, c'est-à-dire jusqu'à l'an 224, par conséquent, dix-huit ans environ; dans un autre : Artaschir commença à régner en l'année 542 de

[1] *Parthava* dans les inscriptions cunéiformes. (Cf. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*. Leipzig, 1862, p. 208.)

[2] Moyse de Kaghank. l. I, c. III; Vardan, traduction russe, p. 46.

l'ère des Syriens, c'est-à-dire de 230 jusqu'à 244, par conséquent, quatorze ans seulement.

Conclusion. — Nous avons déjà dit à la page 140 que les renseignements des écrivains arméniens relatifs aux huit premiers Sassanides manquent, sous le rapport chronologique, de fondement historique. Nous sommes donc obligé de nous en tenir à des conclusions basées sur d'autres sources.

Suivant Richter, page 165, Artaschir régna de 226 à 240.

D'après Mordtmann, *Erklärung*, etc. p. 29, le règne d'Artaschir dura de 226 à 238 de J.C.

Les écrivains arméniens qualifient Artaschir de fils de Sassan, de prince ou gouverneur du district de Stahr (Istahr, Persépolis). Seul, Michel le Syrien l'appelle fils de Papak (Babek).

II.

SCHAPOUH I, شاپور, SCHACHPUCHRI, Σαπώρης (240-271).

Moyse de Khoren fait de *Schapouh I* le contemporain de Constantin, et montre par cela même qu'il embrouille aussi bien les actes que les dates des premiers Sassanides [1]. Il fait une seule observation exacte, c'est que le successeur d'Artaschir fut Schapouh, son fils, et que Schapouh signifie *fils de roi* [2].

[1] Moyse de Khor. l. II, c. LXXVII, LXXXIV.

[2] S. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 85-86.

Dans la première année de l'empereur Philippe, Schapouh, fils d'Artaschir, monta sur le trône et régna trente et un ans [1]. Il saccagea la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce [2].

Suivant Sépêos, p. 16, Schapouh régna soixante et treize ans, dont il faut retrancher vingt-sept ans pour le temps qu'il fut associé de son père au gouvernement. Il régna par conséquent..... 46 ans.

Selon Açoghik, p. 114............. 23
Mkhithar d'Aïrivank, p. 21...... 26
Samuel d'Ani, p. 40, de 290 à 336, c'est-à-dire........... 46

Conclusion. — Michel le Syrien, seul, donne le chiffre historique, 31; mais il commet une erreur en faisant régner Schapouh de 224 à 275.

D'après Richter, p. 170, Sapor I régna de............. 240 à 271
Mordtmann, p. 34, de..... 238 à 269

III.

ORMIZD I, هرمز (271-272).

De tous les écrivains arméniens, Michel le Syrien est le seul qui fasse mention d'*Ormizd I*, mais sans rien dire de la durée de son règne.

Conclusion. — Ormizd I, fils de Schapouh, d'après l'opinion de la majorité des écrivains, ne régna pas plus d'un an.

[1] Michel le Syrien.

[2] Aboulpharage, *Chron. syr.* vers. lat. p. 61, dit exactement la même chose.

Suivant Richter, de............. 271 à 272
Mordtmann, p. 37, de.... 268 à 271

IV.

VAHRANAN, بهرام, VARAHRAN, VARANES I (272-275).

Michel le Syrien, d'accord avec les autres historiens cités par Richter, affirme que *Vahranan* régna trois ans.

Conclusion. — Vararan I, conformément au récit de la plupart des écrivains, régna trois ans.

Suivant Richter, p. 175, de....... 272 à 275
Mordtmann, p. 39, de.......... 271 à 274

V.

VAHRA, بهرام بن بهرام, VARANES II (275-292).

Michel le Syrien, d'accord avec le témoignage des écrivains occidentaux, dit qu'à Vahranan succéda *Vahra*, lequel régna dix-sept ans.

Conclusion. — Tous les écrivains s'accordent sur ce fait que Vararan II régna dix-sept ans.

Suivant Richter, de............. 275 à 292
Mordtmann. de.......... 274 à 291

VI.

VARARAN, بهرام بن بهرام سيستان شاه, VARANES III (292).

Suivant la majorité des écrivains, *Vararan III*

régna environ quatre mois. Il n'est pas fait la moindre mention de Vararan dans les écrivains arméniens.

Conclusion. — Selon Richter, p. 179, Vararan mourut dans la même année qu'il monta sur le trône;

Suivant Mordtmann, p. 42, en 291.

VII.

NERSEH, Ներսեհ, نرسی نخچیرکان, NERSECHI, NARSÈS (292-301).

Suivant Moyse de Khoren, l. II, c. LXXXIX, il régna neuf ans. Sépêos, p. 17 : « *Nerseh*, fils de Schapouh, contemporain du roi d'Arménie Tiran, régna neuf ans. »

Suivant Açoghik, p. 114, Nerseh régna 14 ans.
Mkhithar d'Aïrivank', p. 42... 9

Michel le Syrien : « Nerseh monta sur le trône dans la onzième année de Dioclétien et régna sept ans[1], » conséquemment, de 295 à 302.

Conclusion. — La majorité des écrivains arméniens donne à Nerseh neuf ans de règne. Les autres écrivains sont d'accord avec eux sur ce point.

Selon Richter, Nerseh régna de... 292 à 302.
Mordtmann, de........ 291 à 300.

[1] Aboulpharage, *Chron. syr.* vers. lat. p. 63.

VIII.

ORMIZD II, ORAMAZD, هرمز, OCHRAMAZDI, Ὁρμίσδας.
(301-309).

Selon Moyse de Khoren, l. II, c. LXXXIX, *Ormizd* régna . . . . 3 ans.
Sépêos, p. 18 3
Açoghik, p. 114 3
Mkhithar d'Aïrivank, p. 21 3
Samuel d'Ani, p. 42 3

Conclusion. — Il est remarquable que les écrivains arméniens affirment, à l'unanimité, qu'Ormizd II régna trois ans, tandis que le plus grand nombre des auteurs, tant orientaux que grecs, lui donnent sept ans et quelques mois. Pour éclaircir un peu la chronologie de cette époque, il faut nous reporter au récit d'Açoghik, lequel donne à Nersès quatorze ans de règne au lieu de neuf. Les cinq années en trop doivent être imputées au règne d'Ormizd. Alors nous obtenons ceci, qu'Ormizd régna de 301 à 309, et Nerseh de 292 à 301.

Consulter Richter, p. 184; Mordtmann, p. 44-45.

IX.

SCHAPOUH II, شاپور ذو الاكتاف, SAPORES II.
(309-380).

A la mort de Khosrov II, roi d'Arménie, *Scha-*

pouh, fils d'Ormizd, envoie une armée en Arménie avec son frère *Nerseh*, dans le but de le faire roi d'Arménie [1]. Les troupes arméniennes, sous le commandement d'Arschavir Kamsarakan, lui opposent une résistance vigoureuse, et Nerseh s'en retourne sans avoir réussi à rien. A la suite de cet événement, Schapouh conclut la paix avec le nouveau roi d'Arménie, Tiran, que protégeaient les Grecs, et le délivre d'une invasion des peuples du nord, qui, s'étant joints ensemble, avaient traversé le défilé de Djor, et s'étaient établis dans l'Aghouanie. En sûreté du côté de l'Arménie, Shapouh envahit, avec une quantité innombrable de troupes, les contrées méditerranéennes et la Palestine. Constance leva une armée contre lui et lui livra une bataille, qui, malgré le sang qui y fut répandu, resta indécise. Une trêve fut conclue pour quelques années. Constance mourut peu de temps après à Mopsueste, au bout de vingt-sept ans de règne. A l'époque de la campagne de Julien, 361, *Tiran* commença par l'aider activement contre les Perses; mais, plus tard, par suite de mécontentement, les nakharars arméniens s'en retournèrent spontanément avec les troupes arméniennes. Dans cette campagne, Julien, ayant reçu une blessure au ventre, meurt, 363; alors Schapouh mande traîtreusement Tiran auprès de lui, le fait mourir et élève sur le trône à sa place son fils Arsace III [2].

[1] Moyse de Khor. l. III, c. x-xiv, xxx, xxxv.

[2] Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* nouv. édit. l. XXIV et XXV.

A la suite de ces événements, Schapouh fond sur la Bithynie; mais, pendant ce temps-là, les peuples du nord envahissent ses possessions. Profitant de ces circonstances, Valentinien I, 364-375, envoya contre lui une armée et chassa les Perses des contrées méditerranéennes [1].

Schapouh, ayant conclu la paix avec les peuples du nord et pris quelque repos, déclara de nouveau la guerre aux Grecs et envahit leurs domaines. Il s'avança jusque dans le voisinage de Tigranocerte (Amid) et ne put s'en emparer la première fois. A son retour, il poussa de nouveau jusqu'à la ville, dont, avec l'aide des Grecs faits prisonniers pendant la guerre, il parvint à se rendre maître, la livra aux flammes et emmena en servitude ceux des habitants qui avaient survécu au carnage.

Les peuples du nord se soulevèrent de nouveau contre Schapouh, et la paix fut rétablie en Grèce. Sur ces entrefaites, Valentinien mourut, et Valens monta sur le trône, 375.

Après cela, Schapouh, mécontent d'Arsace, envoie le pahlavouni (c'est-à-dire l'arsacide) *Alanahozan*, avec ordre de s'emparer de sa personne par ruse et de l'enfermer dans la forteresse d'*Anhousch* ou *Andemesch* [2] (de l'Oubli), où il mit fin à son existence par un suicide. En même temps il donne l'ordre

[1] Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. III, p. 329-483.

[2] Vardan, traduction russe, p. 61; Faust. de Byz. p. 168, 205; Procope, *De bello persico*, I, v, *forteresse de l'Oubli* dans le Khouzistan.

de transporter tous les Hébreux d'Arménie à Aspahan[1].

Schapouh, fils d'Ormizd, régna soixante et dix ans. Les Khazars, en nombre considérable, pénétrèrent en Arménie à travers le passage de *Djor* (près de Derbend)[2]. Schapouh fit une grande levée dans l'Assyrie, le Khoraçan, le Khorazm, l'Atrpatakan, l'Aghouanie et la Géorgie, et marcha contre les brigands, 350[3]. Dans le même temps, le prince de Siounik, *Andok* (Antiochus), qui avait été molesté par lui, fondit, en son absence, sur Ctésiphon avec 1,700 cavaliers, s'empara de la ville par artifice et la pilla. A la fin de la guerre, Schapouh donna l'ordre de dévaster le pays de Siounik, possession d'Andok. Vingt-cinq ou vingt-huit ans après, 375-378, les Huns s'avancèrent contre Schapouh. Babik, fils d'Andok, se distingua particulièrement dans cette guerre et vainquit, dans un combat singulier, le *Honakour*, chef des Huns. En récompense de ce service, il reçut son pardon et retourna en Siounik.

Une sœur de Schapouh était mariée à *Ourhnaïr*, roi d'Aghouanie,

La première reine, femme de Schapouh II, se nommait *Sithil-Horhak* (*Biographie de saint Nersès*, p. 69).

[1] Ce que Moyse de Khoren raconte plus loin de Schapouh se rapporte plutôt au règne de son successeur.

[2] Moyse de Kaghank. l. II, c. I et IX; Étienne de Siounik, c. VIII et IX.

[3] Avdall's *History of Armenia*, t. I, p. 170-171; Tchamitch, *Hist. d'Arm.* t. I, p. 429.

Schapouh II était contemporain de l'empereur Valens. Il emmena en esclavage quatre millions d'Hébreux. Il envoie en Arménie son fils *Artaschir*[1].

Schapouh régna soixante ans[2]. Il fut battu par Julien, qui s'empara de Tisbon et ravagea la Perse. Il demanda la paix à Julien; mais celui-ci n'y ayant pas consenti, il rassembla une armée considérable et campa sur les bords du Tigre, en face des Romains. Pendant que les négociations suivaient leur cours, Julien, atteint d'une flèche, tomba mort. Jovien, son successeur, conclut la paix avec les Perses et leur céda Mdzbin (Nisibe), après qu'il en eut fait sortir les chrétiens.

Dans l'année cent dix-sept de l'empire perse[3] et la trente-unième du règne du roi des rois Schapouh, on chargea d'impôts les chrétiens et on les soumit à toutes les vexations et à tous les supplices imaginables. Dans ce temps-là, mourut dans la foi le saint martyr Schmavon, évêque de la ville de Slak (Séleucie) et de Tisbon. En l'année trente-deux du règne de Schapouh, 340-343, il sortit une nouvelle persécution contre les chrétiens.

Selon Moyse de Khoren, cité plus haut, Schapouh régna............ 70 ans.
Sépêos, p. 18, Schapouh, fils d'Oramazd............. 70
Mkhithar d'Aïrivank, p. 21.

[1] Thomas Ardzrouni, p. 66, 69, 75.
[2] Michel le Syrien.
[3] *Biographie de saint Schmavon*, évêque de Perse, p. 16, 49.

Suivant Étienne de Siounik, c. XII. .	72	ans.
Samuel d'Ani, p. 43.	72	.
Açoghik, p. 114.	58	

Faustus de Byzance le nomme souvent *Nersès*.

Conclusion. — En adoptant l'opinion de Samuel et de Mkhithar, nous obtenons pour résultat que Schapouh II, fils d'Ormizd II, régna de 309-380. Suivant Richter, il régna de 309-380; d'après Mordtmann, de 308-380.

X.

ARTASCHIR II, اردشير جميل (380-384).

Artaschir, fils de Schapouh, enferma en prison Khosrov III, roi d'Arménie, et éleva sur le trône, en sa place, *Vrham Schapouh*[1].

Selon Moyse de Khoren, l. III, c. LI, LII, Artaschir régna un peu plus de quatre ans.

Suivant Sépêos, p. 19, et Étienne de Siounik, ch. XII, Artaschir, fils de Schapouh, régna.	4 ans.
Açoghik, p. 114.	3
Mkhithar d'Aïrivank, page 21.	3 ou 4
Samuel d'Ani, p. 46. . .	3

Conclusion. — D'après l'opinion unanime de tous les écrivains orientaux et grecs[2], *Artaschir* était frère,

[1] Jean Cath. p. 32; Thomas Ardzrouni, p. 75; Vardan, trad. russe, p. 63.

[2] S. de Sacy. Mirkhond, p. 317-319; D'Herbelot, *Biblioth. orient.*

et, par conséquent, frère aîné de Sapor II. On sait que Sapor II naquit après la mort d'Ormizd, son père; si donc Artaschir était réellement frère de Sapor II, il aurait eu plus de soixante et douze ans quand il monta sur le trône [1]. Les choses étant ainsi, on ne comprend pas pourquoi il ne fut pas élu roi à la mort d'Ormizd II, et pourquoi toute la Cour attendait avec impatience la délivrance de la reine. Cette assertion des écrivains n'aurait pu être prise pour une erreur que dans le cas seulement où ils

art. *Sassanian;* Richter, *Versuch, etc.* p. 192-194; Hamzæ Ispahanensis *Annalium libri X*, edidit J. M. Gottwaldt, p. 10, 14, 19.

[1] S. de Sacy, *Mém. sur diverses antiq. de la Perse, Inscript. de Kirmanschah*, s'en rapportant au récit de Mirkhond, de Tabari, de l'auteur du Lubb-altarikh, d'un côté; au témoignage d'Agathias, d'Aboulpharage et de Beïdhavi, de l'autre, suit l'opinion qu'Ardeschir II était fils d'Ormizd et frère de Sapor II. Il ajoute de lui-même : On peut donc regarder comme certain qu'Ardeschir, surnommé *le Vertueux*, frère de Sapor II, occupa le trône après lui, *à cause de la grande jeunesse* de Sapor III, son neveu, p. 260-261. Il est étrange qu'un savant aussi illustre n'ait pas considéré qu'à soixante et douze ans Sapor pouvait laisser quelques fils virils (ce qui a eu lieu en effet), que Sapor III devint roi quatre ans après (par conséquent, il n'était déjà pas si jeune), et que son frère cadet, *Bahram Krmanschah*, qui monta sur le trône trois ans après, était depuis longtemps, déjà même sous Sapor II, gouverneur du Krman. Le récit de Mirkhond est tout aussi dépourvu de vraisemblance. Supposons qu'Ormizd II eût dépouillé son fils Artaschir de ses droits au trône, parce qu'il ne l'aurait pas aimé; par conséquent, Artaschir n'aurait pas eu moins de dix ans à l'époque de la mort de son père, autrement il lui eût été difficile de s'attirer son inimitié. Ajoutons à cela les soixante et douze années du règne de son frère Sapor II, et nous obtiendrons pour résultat qu'Artaschir avait quatre-vingt-deux ans quand il monta sur le trône, et quatre-vingt-six quand il le laissa à Sapor III, son neveu, encore en bas âge! Il est impossible de ne pas remarquer le caractère forcé de l'interprétation.

n'affirmeraient pas tous, avec une telle unanimité, qu'Artaschir était frère de Sapor. Mais ici se présente encore une autre question. De quelle façon, après la mort de Sapor II, lequel laissait plusieurs fils virils qui ont régné dans la suite, son frère pouvait-il régner lui-même? Ces contradictions ne peuvent être expliquées qu'à l'aide d'une supposition, à savoir que les écrivains ont confondu deux Sapor, le père et le fils. Artaschir était en effet frère de Sapor, mais de Sapor III et non de Sapor II[1].

Selon les écrivains arméniens, Artaschir II, fils de Schapouh II, régna de trois à quatre ans, conséquemment, de.................. 380–384.

Suivant Richter, p. 194, de...... 381–384.
Mordtmann, p. 51, de.... 380–383.
Lebeau, IV, 263, de mai 380-383 ou 384.

XI.

SCHAPOUH III, شاپور (384-386).

Michel le Syrien et Lazare de Pharp, p. 33, sont les seuls qui mentionnent *Schapouh III* comme successeur d'Artaschir II.

Conclusion. — Artaschir II étant mort en 384, et Vararan IV étant monté sur le trône en 386, il faut admettre que Schapouh III régna deux ans, de 384-386.

[1] Hamzæ Ispahan. *Annal. libri X*, præfatio, p. x.

Selon Richter, Schapouh gouverna de 385–389
Mordtmann................ 383–388
Lebeau, IV, 264............ 383–388

Les écrivains orientaux l'appellent tous Sapor III, fils de Sapor II[1].

XII.

VRHAM-KRMAN, بهرام كرمانشاه, VARARANES IV (386-397).

Vrham, surnommé *Krman* (gouverneur du Krman), succède à Artaschir et règne dix ans[2]. Il était contemporain d'Arcadius, 395-408, et de *Vrham-Schapouh*[3], et vécut en paix avec eux.

Après Artaschir, Vrham monta sur le trône et régna onze ans[4].

A la mort de Schapouh III, son fils Vrham, connu sous le nom de *roi de Krman* (Krman-Schah), ceignit la couronne[5].

Ourharon-Krmanschah, fils de Schapouh et frère d'Artaschir, régna onze ans[6].

Suivant Açoghik, p. 114, Vrham régna onze ans.

[1] Richter, *Versuch, etc.* p. 195-197.
[2] Moyse de Khor. l. III, c. LI.
[3] *History of Armenia by father Michael Chamich*, translat. by Joh. Avdall. Calcutta, 1827; t. I, c. XXIV, p. 232. *The reign of Viram-Shapuh.*
[4] Sépéos, p. 19; Jean Cath. p. 32.
[5] Laz. de Pharp, p. 33.
[6] Michel le Syrien; Bar-Hebræi *Chron. syr.* vers. lat. p. 69.

Selon Samuel d'Ani, p. 47, et Étienne de Siounik, c. XII . . . . 11 ans.

Conclusion. — Selon les auteurs arméniens, *Vrham-Krman* était fils de Schapouh, mais ils ne disent pas duquel. Il est probable que c'est de Schapouh II, puisque Michel le Syrien le qualifie de frère d'Artaschir II [1]. La durée de son règne est estimée de dix à onze ans. Par conséquent, il régna de 386-396 ou 397.

Suivant Muralt, p. 3, Vararan IV termina ses jours en 396.

Selon Richter, p. 200, il régna de. . 389–399
Mordtmann, p. 57. 389–399

Les écrivains arméniens, n'ayant aucune connaissance de l'existence des trois premiers Vararan, qualifient celui-ci de Vrham I.

XIII.

YAZKERT I, Յազկերտ, يزدكرد بزهكار الاثيم, YEZDIKERTI, AZTADJAT (397-517).

Yazkert conclut la paix avec Théodose le Jeune. Il nomma roi d'Arménie son fils *Schapouh*. Yazkert mourut dans la onzième année de son règne [2]. Le même jour, des hommes de la Porte massacrèrent

[1] Dans l'inscription B de Kirmanschah, de Sacy lit que Vararan IV était fils de Sapor et petit-fils d'Ormizd; par conséquent, de Sapor II. (*Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 250-260.)

[2] Moyse de Khor. l. III, c. LII-LIV; Thom. Ardzr. p. 76.

Schapouh, qui était venu à Tisbon à l'occasion d'une maladie de son père.

Après Vrham, la couronne passa à Yazkert, son fils. Il régna vingt et un ans. Sous son règne arriva l'extinction de la monarchie arménienne [1].

A la mort de Vrham, Yazkert, frère de Vrham et fils du roi Schapouh, monta sur le trône [2]. Il nomma son fils Schapouh roi d'Arménie. Le jour même que mourut Yazkert, des hommes de la Porte massacrèrent l'ex-roi d'Arménie (Schapouh) qui se trouvait à Tisbon.

Le patriarche Sahac le Grand (en l'année 415) supplia le roi de Perse, Yazkert, de placer sur le trône d'Arménie Khosrov III, qui avait été enfermé en prison par Artaschir II [3].

Suivant Açoghik, p. 114,	Yazkert régna	20 ans.
	Samuel d'Ani, p. 46........	10
	Étienne de Siounik, c. XII.....	11

Avant de mourir, Arcadius confia par testament son fils Théodose à *Aztadjat* [4]. Celui-ci envoya au jeune Théodose un précepteur intelligent et menaça de sa colère tous ceux qui s'aviseraient de refuser obéissance à son pupille [5]. La paix régna entre les Grecs et les Perses. Le christianisme se propagea

[1] Sépéos, p. 20.
[2] Laz. de Pharp, p. 33-35.
[3] Jean Cath. p. 32.
[4] Mich. le Syr.
[5] Procope, *De bello pers.* l. I, c. II.

vigoureusement en Perse par les travaux de l'évêque *Maroutha*.

Conclusion. — Suivant les uns, Yazkert I était fils, suivant les autres, frère de Vrham I ou Bahram-Krmanschah. Mirkhond (trad. de S. de Sacy, p. 321-331) fait la même observation. Nous adoptons la première opinion comme étant celle d'un contemporain.

Les écrivains orientaux, grecs et arméniens s'accordent sur ce fait qu'Yzdigerd I régna vingt ou vingt et un ans, conséquemment, de 396 ou 397 à 417.

Selon Muralt, p. 29, Yzdigerd I, frère de Vararan IV, régna de......... 396 ou 397–417.
Selon Richter, p. 202..... 400–420.
Mordtmann, p. 64... 400–420.

XIV.

VRHAM II, بهرام كور, VARARANES V (417-438).

A la mort de Yazkert, *Vrham II* régna en Perse et conclut la paix avec les Grecs[1]. Sous son règne eut lieu la chute de la monarchie arménienne. Il gouverna vingt et un ans. Ayant dépouillé du trône *Artaschès*, dernier roi d'Arménie, Vrham commença à gouverner l'Arménie par des marzpans. Le premier de ces marzpans fut *Veh-Mihr-Schapouh*.

A la mort de Yazkert, son fils Vrham II régna

[1] Moyse de Khor. l. III, c. LXVII.

en Perse[1]. Les seigneurs arméniens portèrent plainte devant lui contre *Artaschès IV*, leur roi. Vrham le dépouilla du trône, et avec lui se termina l'existence de la monarchie arménienne, 428. Le ministre de la Porte, sous son règne, était l'arsacide Sourên-Pahlav.

Dans la vingt-deuxième année de l'empereur Honorius, Vrham II, fils de Yazkert, monta sur le trône et régna vingt-deux ans[2].

A la mort de Yazkert, la couronne passa à Vrham II. Il fit beaucoup de mal à l'Arménie. Sous son règne arriva l'extinction de la monarchie arménienne[3].

Selon Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, et Samuel d'Ani, p. 47, Vrham II régna vingt et un ans; suivant Açoghik, p. 114, vingt-deux ans.

Vrham vécut en paix avec les Grecs. Il nomma *Artaschir* roi d'Arménie, mais il le déposa bientôt par suite des plaintes des nakharars arméniens[4].

Aharon (Vahram), fils d'Aztadjat, régna vingt-deux ans. Il fit la guerre à Théodose, mais il fut battu[5].

Conclusion. — Vrham II[6] était fils de Yazkert I. Il régna, selon les écrivains arméniens, vingt et un ou vingt-deux ans, conséquemment, vingt et un ans pleins et quelques mois. De cette façon, il monta sur le trône en 417 et mourut en 438.

[1] Laz. de Pharp, p. 35.
[2] Sépêos, p. 20.
[3] Jean Cath. p. 33; Kirakos, p. 19; Vard. trad. russ. p. 65.
[4] Thom. Ardzr. p. 78.
[5] Mich. le Syr.
[6] Étienne Orbélian, c. XVI, le nomme *Vrham-Schapouh*.

Suivant Sépéos, Vrham monta sur le trône dans l'année vingt-deux d'Honorius, 395-424, c'est-à-dire en 417, et régna, par conséquent, de 417 à 438.

Selon Muralt, p. 51, Vararan V régna de 417–442
Richter, p. 207............ 421–441
Mordtmann............... 420–440

XV.

YAZKERT II, یزدکرد سپاه دوست, YEZDIGERD II (438-457).

Après un règne de vingt et un ans [1], Vrham II transmet le pouvoir à son fils *Yazkert*, qui, oubliant la trêve qui existait avec les Grecs, leur déclara la guerre et donna l'ordre à l'armée d'Atrpatakan d'entrer en Arménie [2].

Yazkert II, fils de Vrham II [3], au bout de deux ans de règne, 440-441, envahit les possessions des Grecs et ravagea tout leur territoire jusqu'à Mdzbin. Théodose II envoya à Yzdigerd II son général d'armée Anatolius avec des présents considérables et l'amena à faire la paix [4]. Après cela, il vécut en paix avec eux. Depuis la quatrième jusqu'à la onzième année de son règne, 443-450, il entreprit, chaque année, une campagne contre les Huns éta-

[1] Moyse de Khor. l. III, c. LXVII.
[2] Ici finit l'Histoire de Moyse de Khoren.
[3] Élisée, p. 8.
[4] Selon Saint-Martin, cette paix fut conclue en 441; Lebeau, t. VI, p. 133; Procope, *De bello pers.* l. I, c. II.

blis dans le pays des *Kouschans*[1]. Il fonda, dans le pays d'*Apar*, une ville où il résidait pendant la durée de ses expéditions. Tous les peuples chrétiens soumis à son autorité, Arméniens, Géorgiens, Aghouans et autres, prirent part à ses guerres contre les Kouschans. Son grand vizir était *Mihr-Nersès*. Dans le cours de sa première guerre contre les Kouschans, Yazkert mit en œuvre tous les moyens pacifiques pour convertir les chrétiens au culte du feu. Ces mesures ne produisirent pas beaucoup d'effet.

Au commencement de la douzième année de son règne, 451, Yazkert opéra une invasion dévastatrice dans le pays des *Italakans*. Le roi des Kouschans s'enfuit dans le désert. Alors Yazkert suscita une nouvelle persécution contre les chrétiens, et essaya de les convertir par la force des armes. Dans ce but, il envoya en Arménie une armée nombreuse sous le commandement de *Mouschkan-Niousalavourt*. Les Arméniens le rencontrèrent dans les champs d'*Avaraïr*, 454 [2]. Après une bataille sanglante dans laquelle tomba le général des Arméniens, le brave

[1] Peuple d'origine scythique établi dans l'ancienne Bactriane (Balkh). Le traducteur russe de l'Histoire d'Élisée, M. Schanschéieff, traduit ce mot par *Kouschoung*. Dans les annales chinoises, il est connu sous le nom de *Koueï-chouang*. (Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. III, p. 286, note 2.)

[2] Selon Vardan, cette bataille fut livrée dans la seizième année de Yazkert, le 30 du mois de hrotits, par conséquent en 454. (Cf. Vardan, *Histoire universelle*, trad. russe par M. Emin, p. 68.)

Vardan de Mamikon, les Perses eurent le dessus et mirent le pays à feu et à sang.

Dans le même temps, les Huns s'emparèrent de la *Porte des Huns*[1], où Yazkert avait élevé une forteresse à très-grands frais, et détruisirent le défilé. Ils fondirent sur la Perse, dont ils ravagèrent nombre de districts. Dans la seizième année de son règne, 454 ou 455, Yazkert pénétra avec une puissante armée sur le territoire des Kouschans, dans le but de se venger de leurs incursions. Mais les Kouschans dressèrent une embuscade, défirent complétement Yazkert et le contraignirent à battre en retraite.

Yazkert mourut dans la dix-neuvième année de son règne, 457.

Yazkert II, fils de Vrham II, guerroya contre les Kouschans depuis la cinquième jusqu'à la douzième année de son règne, 443-450[2]. Après cela, il se mit à vexer les *chrétiens arméniens* par toutes sortes de mesures et suscita en Arménie une guerre dévastatrice. (Suit le récit détaillé de cette guerre.) Le *Hazarapet* de la Porte de Perse était *Mihr-Nerseh;* les commandants des armées perses en Arménie, *Mouschkan-Niousalavourt* et *Atr-Ormizd-Arschakan.* A la tête des Arméniens était *Vardan de Mamikon.* Dans la seizième année de son règne, 454 ou 455, Yazkert entreprit une campagne contre les Kouschans.

[1] La même que le passage de Djor ou Djol, Τζοὺρ de Procope, *De bello goth.* l. IV, c. III.

[2] Laz. de Pharp, p. 63, 65.

En temps de guerre, il résidait habituellement dans le pays d'*Apar*[1], dans la ville et forteresse de *Niouschapouh.* Dans cette guerre, il fut défait complétement par les Kouschans. La manière de se battre des Kouschans était la suivante : ils s'avançaient au combat sans ordre ni règle; trouvaient-ils le moment favorable, ils fondaient, sans le moindre retard, sur une aile quelconque de l'armée ennemie, la réduisaient en poussière, et disparaissaient subitement sans éprouver la moindre perte[2].

Le règne de Yazkert II se prolongea au delà de dix-sept ans.

Selon Sépêos, p. 20, Jean Catholicos, p. 34, Yazkert II, fils de Vrham II, régna dix-neuf ans. C'est le chiffre donné également par Moyse de Kaghankatouts, l. I, c. x, Samuel d'Ani, p. 47, et Étienne Orbélian, c. xvi.

« Saint Léon souffrit le martyre avec ses disciples[3] dans la quinzième année de Yazkert (ce sont les propres paroles d'Açoghik), 453-454, laquelle, ainsi que nous nous en sommes assuré par un soigneux examen, répond juste à la troisième année de l'empereur Marcien, le Maudit, 453-454. »

Conclusion. — Yazkert II, suivant l'opinion unanime de tous les écrivains arméniens, était fils de son prédécesseur, Vrham II ou Bahram Gour. Il ré-

[1] *Apr-Schahr* de Sépêos, trad. russe, p. 23. (Voir D'Herbelot, aux mots *Aber* et *Nischabour.*)

[2] Élisée, édit. de Venise, 1859, p. 111.

[3] Açoghik, p. 84, 114.

gna dix-neuf ans, conséquemment de 438 à 457. Suivant Açoghik, la quinzième année de Yazkert correspondit à la troisième de Marcien. Marcien étant monté sur le trône au mois de juillet 450, 453 sera la troisième année de son règne; la quinzième année de Yazkert correspondra également à 453, si nous admettons l'année 438 pour date initiale de son règne. Les écrivains arméniens s'écartent notablement de l'opinion des autres auteurs en ce qui concerne les données chronologiques de ce règne, ainsi qu'on peut le voir par un simple rapprochement des opinions de ces derniers[1].

Selon Muralt, p. 73, Yzdigerd II, fils de Vararan II, régna de......... 442–459.
Richter, p. 209............. 442–459.
Mordtmann, p. 70......... 440–457.

Nous donnons la préférence aux écrivains arméniens, lesquels ont eu avec ce roi des relations trop étroites pour ne pas connaître exactement l'époque de son règne.

XVI.

(ORMIZD) ORMUZD III (457-459).

A la mort de Yazkert II, *ses deux fils*, en se disputant le trône l'un à l'autre, commencèrent en Perse une guerre civile au grand préjudice de l'empire[2]. Ces luttes intestines durèrent deux ans. Pen-

[1] Richter, *Versuch, etc.* p. 207-209.
[2] Élisée, p. 153.

dant que régnaient ces troubles, 457-459, *Vatché*, roi des Aghouans, se révolta contre les Perses. Le précepteur de *Péroz, fils cadet* de Yazkert II, *Rhaham*, de la famille *Méhran* (Mihran), quoique les troupes de l'Iran fussent divisées en deux partis, attaqua bravement, avec une portion, le *frère aîné* de son élève, défit et dispersa son armée, captura Ormizd en personne et donna l'ordre de le faire mourir. Après la mort d'Ormizd, Rhaham réconcilia toutes les troupes de l'Iran, et Péroz resta paisible possesseur de son empire.

A la mort de Yazkert, ses deux fils allumèrent une guerre civile dans laquelle *le plus jeune*, Péroz, ayant battu *l'aîné* (Ormizd), resta roi [1].

A la mort de Yazkert II, d'effroyables troubles bouleversèrent la Perse [2]. Un certain *Rhahat*, de la famille Mihra, précepteur du fils *cadet* de Yazkert, Péroz, fondit avec une armée considérable sur le fils *aîné* du roi (Ormizd), le défit et le tua. Péroz, son élève, fut fait roi. Pendant que ces troubles avaient lieu, *Vatché*, roi des Aghouans, fils d'une sœur de Péroz, se révolta contre les Perses et se rendit indépendant.

Conclusion. — Les historiens arméniens qualifient ce roi de fils *aîné* de Yazkert II ou de frère aîné de Péroz, mais sans le désigner une seule fois par son propre nom. Les écrivains orientaux, au contraire, le croient, à l'unanimité, frère cadet de Péroz et le

[1] Laz. de Pharp, p. 186.
[2] Moyse de Kaghank. l. I, c. x.

nomment *Ormizd*. Ils lui donnent le surnom de *Pherzan*. Nous adoptons l'opinion des contemporains et le tenons pour frère *aîné* de Péroz. Les opinions diffèrent sur le calcul de la durée de son règne. La majorité des écrivains orientaux lui donne une année, tandis que les historiens arméniens, d'accord avec l'auteur du Schah-Nameh, lui assignent deux ans. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il régna moins de deux ans, mais plus d'un an. On peut ainsi estimer que son règne dura un an et demi, c'est-à-dire, de 557-559.

Sur une monnaie attribuée à ce roi, M. Mordtmann lit *Chodar-Varda, Chodad-Varda, Chatar-Varda*[1]. M. Bartholomæi, qui possède dans sa collection une monnaie à la même effigie, mais mieux conservée, n'est pas d'accord avec M. Mordtmann et lit[2] *Walakas*, ce qui est exactement la même chose que *Valakasch* en pehlvi, c'est-à-dire Βολογέσης ou *Balasch*, et prouve de cette façon que cette monnaie appartient non au prédécesseur, mais bien au successeur de Péroz.

XVII.

PÉROZ, فیروز مردانه, KADI-PIRUDSCH, PEROSES (459-486).

Resté maître de la Perse, *Péroz* résolut de sou-

[1] *Erklär. der Münz. mit Pehlvi-Legend.* dans *Zeitsch. der deutsch. morgenländ. Gesellsch.* p. 71-72.

[2] Extraits de lettres de M. Bartholomæi à M. Dorn, etc. dans le *Bulletin de la classe historico-philolog.* t. XV, p. 298 et al.

mettre le roi des Aghouans, le rebelle *Vatché*[1]. Il y réussit après une guerre sanglante, pendant laquelle il dévasta complétement l'Aghouanie avec le secours des Alains et des Huns. Les cinq premières années de Péroz se passèrent en d'effroyables troubles[2].

Péroz, victorieux, se livra à toutes sortes de cruautés. Il ne consultait point le conseil et n'écoutait personne[3]. Par ses mesures tyranniques, il (*Izad-Vschnasp*, fils d'*Aschtat*) ruina l'Arménie de fond en comble et contraignit les Arméniens à s'insurger. Prêtant l'oreille aux suggestions de gens malintentionnés, et voulant se laver de la honte d'un engagement écrit, Péroz entreprit une campagne contre les Hephthalites (ou Huns blancs). Voici comment Lazare décrit l'issue de cette guerre :

«En Arménie s'étendait un soulèvement épouvantable contre les cruels administrateurs nommés par Péroz. Schapouh, commandant des Perses en Arménie, n'était pas en état de l'arrêter et se disposait à demander sa démission à la Porte. Sur ces entrefaites, un courrier arriva de Perse au galop à Schapouh, gouverneur d'Arménie, et raconta ce qui suit : Péroz se trouvait dans le Vrkan (Hyrcanie). Il réunit une armée considérable et déclara la guerre aux Hephthalites. Il avait résolu la guerre à lui seul, sans consulter personne pour savoir s'il y avait un motif et s'il fallait la faire. Chacun dans

[1] Élisée, p. 153-155.
[2] C'est par là que se termine la chronique d'Élisée.
[3] Laz. de Pharp, p. 267-272.

l'armée sut aussitôt que le roi voulait faire la guerre aux Hephthalites. Même en temps de paix, personne ne pouvait regarder un Hephthalite bravement et sans effroi, ni même en entendre parler, à combien plus forte raison ne pouvait-on marcher contre eux en hostilité ouverte, lorsque, dans tous les esprits, vivait le souvenir du désastre et de la défaite infligés au roi de l'Iran et aux Perses? Toutes les bouches s'écriaient à haute voix : « Il est probable que nous sommes tous condamnés à la mort « et que le roi des rois veut nous ôter la vie. Mieux « vaut que le roi ordonne de nous tuer plutôt que de « nous envoyer contre les Hephthalites qui nous ex« termineront, ce qui sera un déshonneur éternel « tant pour les Ariens mêmes que pour leur pays. » Les seigneurs de la Porte répétaient chaque jour la même chose dans leurs entretiens. Le commandant en chef des Perses en particulier, *Vahram*, porta hardiment, à plusieurs reprises, aux oreilles de Péroz, l'expression des plaintes et du mécontentement du peuple; mais celui-ci n'écouta rien, ne sentit rien, et ne se rappela point les défaites ni la honte que les Hephthalites avaient infligées à lui personnellement et à tous les Ariens. Ayant rassemblé tous les Ariens et les Anariens, Péroz entra en campagne; mais son armée marchait plutôt comme des criminels au supplice que comme des soldats à la guerre.

« Quelques-uns de ceux qui avaient échappé par la fuite racontèrent aussi : Lorsque nous appro-

châmes des frontières des Hephthalites, leur roi[1] expédia à Péroz un courrier avec le message que voici : « Tu as conclu avec moi la paix par écrit re« vêtu de ton sceau ; tu as promis de ne point guer« royer contre moi. Nous avons fixé des limites res« pectives que nous n'avons pas le droit de franchir « hostilement l'un contre l'autre. Ainsi, rappelle-toi « l'état misérable dans lequel tu étais, et le serment « que tu me fis, alors que, prenant pitié de toi, je te « rendis la liberté et ne t'ôtai point la vie. Retourne« t'en en paix et ne viens pas au-devant de la mort. « Si tu ne fais pas attention à mes paroles, sache « que je t'exterminerai toi et toute l'inutile armée « dans laquelle tu mets ta confiance, parce que, de « mon côté, nous combattons, moi, avec la fidélité « au serment et la justice, et de ton côté, toi, avec « le mensonge et le parjure. Conséquemment, pour« ras-tu me vaincre? » En entendant ce langage, les Ariens dirent à Péroz : « Il a raison ; nous faisons la « guerre sans avoir pour cela aucun motif. » Péroz s'emporta vivement contre les seigneurs ariens et répondit avec hauteur aux ambassadeurs des Hephthalites : « Avec la moitié de cette nombreuse armée « que vous voyez ici, je combattrai contre vous et « vous exterminerai ; à l'autre moitié j'ordonnerai « d'emporter la terre de votre pays, et j'en remplirai

[1] Les écrivains orientaux ont conservé le nom de ce roi : *Khouschnawaz* ou *Akhouschnawaz*. (Cf. Deguigne, *Histoire des Huns*, t. II, 1, 4, § 2.)

« en partie la mer et en partie le fossé [1] que vous « avez creusé. »

« L'orgueilleux ne soupçonnait pas qu'il allait remplir avec les cadavres de ses sujets le fossé creusé pour sa perte et celle de l'empire entier de l'Iran. La bataille s'engagea, ils se précipitèrent l'un contre l'autre, et Péroz périt avec tous ses fils et son armée. » Péroz régna plus de vingt-cinq ans.

Des troubles et des désordres agitèrent pendant toute sa durée le règne de Péroz [2]. Les lois perdirent leur force et il n'y eut plus de justice. Dans ce temps-là, *Vahan de Mamikon*, seigneur arménien, s'insurgea contre lui, défit ses troupes en plusieurs rencontres et l'obligea de le reconnaître pour gouverneur d'Arménie. A peine avait-il terminé cette affaire que se répandit le bruit d'une invasion des Kouschans en Perse. Péroz, en apprenant que le roi des Kouschans s'avançait en personne contre lui, rassembla une armée considérable et marcha à sa rencontre. Dans un combat terrible, les Perses essuyèrent une défaite complète. Péroz et ses *sept* fils restèrent sur le champ de bataille. Il régna quarante-huit ans.

Devenu roi, Péroz se signala par sa passion pour des cruautés de tous genres [3]. Il persécuta constamment les chrétiens et livra à des supplices de diffé-

[1] Conf. Procope, *De bello pers.* l. I, c. IV.

[2] Sépéos, p. 25-26.

[3] Moyse de Kaghank. l. I, c. XVI; Jean Cath. p. 36; Kyrakos, p. 22; Vardan, p. 72.

rentes sortes les Arméniens, les Géorgiens et les Aghouans. Il opprima durement son peuple même. Pendant toute la durée de son long règne, il fit des guerres sanglantes contre ses voisins. Enfin le Seigneur suscita contre lui la nation des Hephthalites. L'armée perse entière, les seigneurs, le roi lui-même avec tous ses enfants périrent dans la dernière bataille qu'il leur livra.

Une sœur de Péroz était mariée à *Vatché*, roi d'Aghouanie.

Selon Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, Samuel d'Ani, p. 48, et Étienne Orbélian, c. XVIII, Péroz régna vingt-deux ans; suivant Açoghik, p. 114, vingt-sept ans.

Péroz commença à régner dans la même année que Léon, en 769 de l'ère syrienne, c'est-à-dire en 457[1]. Il persécuta les chrétiens, guerroya contre les Grecs et périt enfin de mort cruelle.

Conclusion. — Suivant l'assertion de Michel le Syrien, Péroz monta sur le trône dans la même année que l'empereur Léon I, 457-474, en 769 de l'ère syrienne, c'est-à-dire en l'année 457. Cette année-là doit être prise pour l'année de la mort d'Yzdigerd II, époque à laquelle une guerre domestique commença entre ses deux fils. Si à 457 nous ajoutons les deux ans que dura cette lutte, nous obtiendrons 459, année où Péroz, vainqueur de son frère, s'affermit sur le trône. La durée du règne de Péroz est estimée diversement. Les uns lui donnent

[1] Mich. le Syr.

vingt-deux ans, d'autres cinq ans au plus. La majorité suit la première opinion, opinion qui est de beaucoup plus digne de foi, car son contemporain Lazare de Pharp affirme que Péroz régna plus de vingt-cinq ans. De cette manière, il régna de 457 à 486.

Selon Muralt, Péroz régna de...... 459–483
Lebeau, I, VII, p. 259, 306, de............. 458–484, 24 mai.
Richter, de................ 461–487
Mordtmann, de............ 458–485

XVIII.

VAGHARSCH, بلاش كراكيان, Βάλας, WALKASCH, BALOUSCH (486-490).

En apprenant la mort de Péroz, le général d'armée *Hazaravoukht* quitta la Géorgie pour se rendre à la Porte[1]. Les parents des seigneurs morts s'assemblèrent chez lui. Ils délibérèrent longuement qui choisir pour roi. A la fin, leur choix s'arrêta sur *Vagharsch, frère* de Péroz, comme sur un homme doux et ami du bien. Les seigneurs lui représentèrent tout le mal causé par l'administration insensée de Péroz, et lui demandèrent de maintenir dans l'obéissance, avec douceur et amour, les peuples soumis, et de tourner son attention vers l'édification et la prospérité de l'empire. *Zareh*[2], fils de Pé-

[1] Laz. de Pharp, p. 274-276, 298.
[2] De tous les historiens, un seul, Lazare de Pharp, mentionne ce

roz, resta mécontent du choix des seigneurs. Il se souleva contre Vagharsch avec un grand nombre d'adhérents. La cavalerie arménienne, dont on implora l'aide, décida l'affaire. Battu deux fois, Zareh se fortifia dans les défilés des montagnes. A la fin, il fut pris et périt d'une mort cruelle[1].

Vagharsch, fils de Yazkert, régna quatre ans[2].

Le pervers Péroz ayant été enlevé à la lumière par une mort cruelle, le *frère de son père*, *Vagharsch*, monta sur le trône[3]. Celui-ci, par une inspiration divine, publia un édit que chacun conservât sa religion et qu'on ne contraignît personne à apostasier.

Selon Jean Catholicos, p. 36, Açoghik, p. 114, et Vardan, p. 72, Vagharsch régna quatre ans, et ce fut lui qui nomma *Vahan de Mamikon* gouverneur d'Arménie.

Balousch régna quatre ans. Il suspendit la persécution contre les chrétiens[4].

Conclusion. — La forme arménienne *Vagharsch* est la transcription parfaitement régulière des noms Valasch ou Balasch. La lettre *v*, chez les Arméniens, se conservait dans les noms propres et dans une partie des mots, et ne se changeait point en *b* comme dans le néo-persan. Ainsi les Persans disent : بزرك قباد

fils de Péroz. Saint-Martin, dans ses extraits de l'Histoire de Lazare, fait par erreur de Zareh le frère de Balasch. (Cf. Lebeau, t. VII, p. 311.)

[1] C'est par le récit de ce fait que Lazare termine son Histoire.

[2] Sépéos, p. 20.

[3] Moyse de Kaghank. l. I, c. XVI; Étienne Orbélian, c. XVIII.

[4] Mich. le Syr.

بهرام باد, là où les Arméniens ont conservé : *Vahram* et *Vrham*, *Kavat*, *Vzourk* et *Vat*, etc. La lettre *gh*, dans le mot *Vagharch*, n'est point la troisième lettre de l'alphabet grec, laquelle a de la ressemblance avec غ. Dans les noms propres, elle remplace la lettre *l* (Addit. à l'*Histoire des Aghouans*, l. I, c. 1). La lettre *r* a été intercalée pour l'euphonie, comme dans le mot *Barsegh*, Basile. De cette manière, il ressort que *Vagharsch* est exactement la même chose que *Valasch*, Βάλας et بلاش.

Selon les écrivains arméniens, Vagharsch était frère de Péroz, et non son fils, comme l'affirment, à l'unanimité, tous les écrivains orientaux. L'opinion des premiers est partagée également par les auteurs grecs [1]. Richter donne la préférence aux auteurs orientaux. Nous adoptons, nous, l'opinion opposée, autant parce qu'elle est transmise par des contemporains que parce que, dans le cas contraire, nous serions forcé d'admettre que Péroz aurait laissé quatre fils, Balasch, Kavat, Djamasp et Zareh, ce qui serait en contradiction avec les assertions de tous les écrivains. Suivant l'opinion de la majorité des écrivains, Balasch régna environ quatre ans, c'est-à-dire, de . . . . 486 ou 487–490

Selon Muralt, de 485–488

Lebeau, t. VII, p. 305, du 24 mai 484 au 23 mai 488.

Richter, de 488–491

Mordtmann, de 485–491

[1] Richter, *Versuch, etc.* p. 216.

XIX.

KAVAD I, قباد نیکرای, KAVAD, Καβάδης, KOUT (490-531).

Après Péroz, *Djamasp* monta sur le trône et régna huit ans; après lui, *Kavad* gouverna pendant quarante et un ans[1]. Selon Vardan, Kavat était fils de Vagharsch[2].

Le roi Kavad confia le gouvernement de l'Arménie à des lieutenants perses[3].

Après Vagharsch, Kavad monta sur le trône. Au bout de onze ans, il fut chassé par Djamasp, qui, à son tour, après un règne de quatre ans, fut expulsé par Kavad. Après cela, celui-ci régna encore trente et un ans[4].

Après Vagharsch, Kavad régna sept ans. Il fut chassé par Djamasp. Au bout de deux ans, Djamasp fut renversé par Kavat, qui, après cela, régna encore dix-sept ans[5].

Après Balousch, la couronne échut à *Kout*[6]. Son frère, *Hamza*, se révolta contre lui et le poursuivit pendant l'espace de deux ans. A la fin, Kout le tua et régna trente ans. Sous son règne, les Grecs dé-

[1] Sépéos, p. 21, 26. Ici Sépéos commet la même faute que Procope, *De bello pers.* l. I, c. v.
[2] Vardan, p. 72.
[3] Jean Cath. p. 37.
[4] Açoghik, p. 114.
[5] Mkhith. d'Aïriv. p. 21; Samuel d'Ani, p. 49.
[6] Mich. le Syr.

vastèrent plusieurs provinces perses; les Perses leur rendirent la pareille en ravageant la Mésopotamie. Kout entreprit une campagne sur le territoire grec, s'empara de Théodosiopolis, mais il ne la détruisit pas, parce que les habitants ne l'avaient pas outragé en paroles pendant la durée du siége. A la suite de cela, il assiégea Amid, construisit à cet effet des tours en bois et s'approcha de la ville. Les habitants eurent beau incendier ces tours, les Perses ne s'en emparèrent pas moins de la ville, massacrèrent quatre-vingt mille âmes et firent un grand nombre de prisonniers. Ayant laissé dans la ville dépourvue d'habitants une garnison de deux mille hommes sous le commandement de deux chefs, Kout s'en alla assiéger *Ourhha* (Édesse). Les Romains, pendant ce temps-là, assiégèrent Amid. Les Perses, ayant massacré le reste des habitants, abandonnèrent la ville. Dans la vingt-deuxième année d'Anastase, 512-513, les Arméniens passèrent du côté des Grecs. Sous Justin, Kout demanda à l'empereur des Grecs 5,500 kendinars pour le gardien de la *Porte des Huns;* celui-ci ayant refusé de payer la somme, Kout, bouillant de colère, entra en Mésopotamie, atteignit Antioche, en mettant tout à feu et à sang, et immola à son idole *Kouzis* ou *Kovz* quatre cents jeunes filles qui se trouvaient au nombre des prisonniers. A la fin de son règne, Justin envoya contre les Perses son neveu Justinien. Dans ce temps-là, Kout donna son fils *Khosrov* à élever aux manichéens. Khosrov s'attacha à eux à tel point, qu'il s'engagea

par serment à embrasser leur doctrine lorsqu'il monterait sur le trône. Instruit de ce fait, Kout rassembla tous les manichéens, les livra aux flammes et donna leurs églises aux chrétiens. Baliciris (Bélisaire?), envoyé contre les Perses, fut battu par Kout, qui mourut peu de temps après cette victoire.

Conclusion. — Selon tous les historiens orientaux et occidentaux, *Kavad* était fils de Péroz. Vardan, au contraire, assure que c'était son frère. Il n'existe pas, chez les écrivains arméniens contemporains, d'indications précises à ce sujet. La majorité des écrivains orientaux affirme que Kavad était le seul fils de Péroz qui eût échappé à la mort, par suite de sa grande jeunesse. Cependant, il résulte de leurs récits que Péroz laissa trois fils qui lui survécurent et régnèrent l'un après l'autre : Balasch, Kavad et Djamasp. Dans notre tableau généalogique, nous suivons l'opinion de Vardan. Tous les historiens sont d'accord sur ce point, à savoir, que Kavad monta sur le trône à la mort de Balasch, et qu'après une administration de courte durée il fut supplanté par Djamasp, qui, à son tour, fut contraint, au bout de quelques années, de céder de nouveau le trône à Kavad. On sait que Kavad régna de quarante et un à quarante-deux ans; mais ce que l'on ne sait point avec certitude, c'est l'année dans laquelle il fut renversé du trône par Djamasp, et le temps que régna ce dernier. Les monnaies de Kavad connues jusqu'à ce jour commençant avec la

onzième année de son règne et finissant avec la quarante et unième, on doit croire que le second avénement de Kavad au trône eut lieu dans la onzième année de son règne. Djamasp, selon les uns, régna quatre ans; selon d'autres, deux ans. Avec les premiers s'accorde Açoghik, qui, comme cela est visible, comprend, dans le nombre des années de la première administration de Kavat, les quatre années du gouvernement de son frère Djamasp. En ce cas, Djamasp monta sur le trône dans la huitième année de Kavat, date confirmée par Samuel d'Ani et Mkhithar d'Aïrivank. De cette façon, le premier avénement de Kavat au trône arriva dans l'année 490-491. En 497 il abandonna la couronne à Djamasp, lequel régna jusqu'en 501, ou, si l'on admet deux ans pour la durée du gouvernement de ce dernier, jusqu'en 499. Après cela, Kavat continua de régner et gouverna trente et un ans, c'est-à-dire jusqu'en 530-531.

Selon Muralt, p. 103, 114,
Kavat régna de... 483–531, 12 sept.
Richter, p. 221, de. 491–531
Mordtmann, p. 75, de 491–531

M. Bartholomæi tire de ses recherches la conclusion que voici :

Premier avénement de Kavad........	491
Règne de neuf ans.................	500
Usurpation de Djamasp, trois ans.....	503
Règne de vingt-huit ans.............	531

mon calcul, ajoute-t-il, étant basé uniquement sur les données numismatiques [1].

XX.

KHOSROV I, ANOUSCH-IRVAN, خسرو نوشیروان انوشیروان, CHUSRUI. CHOSROES I (530-531-578).

Dans la troisième année de Justinien [2], *Khosrov*, fils de Kavad, monta sur le trône de Perse, qu'il occupa quarante-sept ans, 530-31 à 577-578. Il fut battu en Arménie par Vardan. Khosrov se signala, pendant toute la durée de son règne, par sa sagesse et sa bonne administration. Il ferma le passage de *Djor* [3] et fit prisonnier le roi d'Éger. Il s'empara également d'Antioche de Pisidie, en transporta les habitants en Perse, et fonda la ville de *Veh-Andschatok-Khosrov* [4], appelée aussi *Onki*. Il s'empara de Dara, de Kaghnik, et ravagea toute la Cilicie. Il régna quarante-huit ans. Avant de mourir, il crut au Christ et reçut le baptême des mains du catholicos de l'endroit.

[1] Extrait d'une lettre, etc. (*Bulletin de l'Acad. des sciences*, t. XIV, p. 371.)

[2] Sépéos, p. 29-30; Vardan, p. 75.

[3] *Derbend-Nameh*, translat. by Mirza Kazem-Beg, p. 5-9; Agathange, p. 26-27; Élisée, p. 11, 73, 154, édit. de Venise; Ghévont, p. 27-28, 111, trad. russe; Moyse de Kaghank. l. II, c. XI, et Addit. à la traduct. russe, p. 332; Sépéos, traduct. russe, note 78; D'Ohsson, *Les Peuples du Caucase*, p. 5-10, et note VII, p. 160-164.

[4] Sur cette ville, consulter Procope, *De bello pers.* l. II, c. XIV; Muralt, *Chronog. byzant.* p. 688; Mirkhond, trad. par De Sacy, p. 366;

Suivant Açoghik, p. 114, Vardan, p. 72, Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, et Samuel d'Ani, p. 52, Khosrov, fils de Kavat, régna quarante-huit ans.

Dans la dixième année du gouvernement de Mjej, la quatorzième[1] de Justinien, la vingt-deuxième de Khosrov, fils de Kavat, roi d'Arménie, les Arméniens organisèrent leur ère, en 553 de J. C[2].

Vardan II de Mamikon tua le marzpan Sourên[3], qui avait été envoyé par Khosrov I en Arménie. Cet événement arriva dans l'année 41 du règne de Khosrov, 7 de Justin II (c'est-à-dire en 571-572), le 22 du mois d'arek, c'est-à-dire en février, un mardi.

Du temps du catholicos Léon, Khosrov ceignit la couronne de Perse, en remplacement de Kavad, son père[4]. Il envoya une puissante armée contre Vardan, meurtrier de Sourên. Une bataille fut livrée dans les plaines de Khaghamakh. L'armée perse essuya une défaite complète.

Dans l'année 31 (lisez 21) de Khosrov, fils de Kavat, prit fin l'année 552 depuis la naissance du

Hamza Ispah. *Annal. libri X*, vers. lat. p. 42; Sépêos, *Hist. d'Héracl.* trad. russe, note 79, p. 188.

[1] Ce doit être une altération de copiste.

[2] Açoghik, p. 83-84, 86, 95.

[3] Dans les extraits de l'Hist. de Théoph. de Byz. p. 3, il est aussi parlé du meurtre de Sourên par Vardan (*Hist. byz.* trad. par Spir. Destounis; Saint-Pétersbourg, 1860). Ménandre de Byz. dans la continuation de l'Histoire d'Agathias (*Ibid.* p. 402), a conservé, sous l'année 571, le récit du meurtre de Sourên. (Voir Vardan, p. 115, et Tchamitch, t. II, p. 214.)

[4] Jean Cath. p. 37-39.

Christ, laquelle est la première de l'ère arménienne.

Sous le patriarcat de saint Moyse, Khosrov, parvenu à une profonde vieillesse, ayant soumis nombre de peuples et rendu l'empire florissant, avant de mourir, fit profession de foi au Christ, reçut le baptême et mourut. Les chrétiens le déposèrent dans le tombeau des rois [1].

Dans un calendrier manuscrit, il est dit : L'ère arménienne commença en l'année 22 du règne de Khosrov le Grand, 552 [2].

Après Kout, *Khosrov*, son fils, monta sur le trône. Sa mère était rudement tourmentée par les démons. Les mages et les devins n'ayant pu la soulager, elle reçut le saint baptême et fut guérie. De son temps, les Perses entrèrent en Mésopotamie, dévastèrent toute la contrée jusqu'à Alep et à Antioche, et emportèrent les colonnes de marbre. Les Romains, à leur tour, ravagèrent le territoire perse. Khosrov marcha contre eux en personne, détruisit *Antioche* et *Sroudj*, et, n'ayant pu se rendre maître d'*Ourhha*, s'en retourna.

Dans la quinzième année de Justinien, 541-542, les Perses s'emparèrent de *Dimiton*, de *Kalanik*, de *Pélas*, enlevèrent les reliques de saint Bak, arrachèrent l'or du tombeau de saint Serge et emportèrent tous les ornements dans leur pays.

Dans la vingt-troisième année de Justinien, 549-550, les Perses s'emparèrent de Sparte (?) et la

[1] Sépêos, trad. russe, p. 30.

[2] Traité du calend. n° 114. Bibl. imp. de Paris.

fortifièrent. Les Romains la reprirent après un siége de sept ans.

Sous Justin II, les Arméniens cessèrent de payer tribut à Khosrov et passèrent du côté des Grecs. Khosrov demanda à Justin de lui payer lui-même le tribut pour les Arméniens, s'il les prenait sous sa protection. Justin répondit par un refus. Dans ce temps-là, Khosrov, excité par les mages, se mit à persécuter les chrétiens et les contraignit d'apostasier. Les Arméniens ne le laissèrent point construire des pyrées chez eux et battirent ses troupes venues dans ce but.

Dans la huitième année de son règne, 573-574, Justin II créa son frère germain (cousin germain), *Marcien*, césar, et l'envoya contre Mdzbin. De Tara, Marcien envoya sur le territoire un corps de troupes qui revint avec un butin considérable. Le gouverneur perse de Mdzbin réussit habilement à retenir Marcien dans Tara, puis, pendant ce temps-là, il ravitaillait lui-même Mdzbin et en éloignait les chrétiens. A Pâques, Marcien s'approcha de Mdzbin et la bloqua. La ville était sur le point de se rendre, quand *Acace* arriva en remplacement de Marcien et prit le commandement, 573. L'armée, pensant que l'empereur était mort, abandonna la ville et partit. Sur ces entrefaites, l'allié des Romains, Mondar, ayant eu connaissance du plan artificieux imaginé par l'empereur pour le faire mourir, passa du côté des Perses, qui fondirent sur les troupes romaines, les battirent, ravagèrent tout le pays jus-

qu'à Antioche, toutes les possessions des Romains, et assiégèrent Tara, dont ils s'emparèrent après un siége de courte durée[1]. Ayant pillé la forteresse, les Perses retournèrent dans leur pays. Khosrov envoya aux Turcs Thétals sept mille jeunes filles captives en présent, et leur demanda des secours pour faire la guerre aux Romains, aux Arméniens et aux Tadjiks (Arabes).

Conclusion. — *Khosrov I Anouschirvan* était fils de Kavat, selon tous les écrivains arméniens. Il régna de quarante-sept à quarante-huit ans, c'est-à-dire plus de quarante-sept ans. Tous les autres écrivains disent la même chose. (Richter, p. 222-228.)

Comme il monta sur le trône dans la troisième année de Justinien, la première année de son règne doit être comptée à partir de 530.

Les autres faits que nous avons cités plus haut confirment cette date. La septième (lisez 5ᵉ, Ե au lieu de Է) année de Justin II est parallèle à la quarante et unième de Khosrov, c'est-à-dire à l'an 571; l'année 553 était la vingt-deuxième du règne de Khosrov, par conséquent, Khosrov I monta sur le trône en 530 ou 531. Comme il régna de quarante-sept à quarante-huit ans, la dernière année de son règne sera 578.

Selon Muralt, p. 155,239, Khosrov I régna de
septembre 531 jusqu'au printemps de............... 579

[1] A la fin de 573. (Cf. Muralt, *Essai de chronog. byz.* p. 232.)

Suivant Richter, p. 228, de......... 532-579
Lebeau, t. X, p. 161, du 12 juin 531 au printemps de..... 579
Mordtmann, p. 84, de...... 531-579

XXI.

ORMIZD IV, هرمز ترکزاده, OCHRAMAZD (578-589-590).

Dans la douzième année de Justin II[1], *Ormizd*, fils du roi Khosrov, monta sur le trône de Perse qu'il occupa douze ans, 578-589-590. Un des gouverneurs des contrées orientales de Perse, *Vahram Mérhévandak*[2], dirigea contre les Thétals une guerre victorieuse, s'empara de Balkh et de tout le pays des *Kouschans*, et poussa au delà du grand fleuve *Veh-Rhot*[3], jusqu'au lieu appelé *Kazbion*. A la suite d'une victoire éclatante remportée sur le roi des *Mazkouths*, il le tua et fit sur ses terres un butin immense. La guerre terminée, il envoya à la Porte une

[1] Sépéos, p. 21, 31-38.

[2] Il s'agit ici de Bahram-Tchoubin, personnage connu chez les Arméniens sous le nom de *Vahram*. Les Arméniens traduisent la forme perse بهرام par *Vrham* quand elle s'applique à un roi, et par *Vahram* quand c'est à un général d'armée. Seul, Moyse de Kaghankatouts, l. II, c. XVII, le nomme *Vahram-Tchobin*. Il était originaire de la famille *Mihran*, qui descendait des Arsacides. (Cf. Théophylacte Simocatta, l. III, c. XVIII.)

[3] Dénomination du fleuve Oxus signifiant *fleuve glorieux*, به رود. Il s'appelle aujourd'hui *Amou-dareïa*; chez les Mongols, *Amou-Moran*; dans la Géographie de Vardan, *Amou-sou*, ce qui correspond complétement aux dénominations perses de ce fleuve : آب امویه امو نهر, c'est-à-dire *fleuve d'Amou*.

petite portion des trésors provenant du pillage, avec un rapport sur la victoire. Blessé de la mesquinerie du présent, le roi donna l'ordre à ses *pouschtipans* et à ses *hamharzans*[1] de se rendre à l'armée et d'exiger le butin entier[2]. A cette nouvelle, l'armée se révolta contre Ormizd, proclama roi Vahram et prit le chemin de l'Assyrie, avec le dessein de tuer Ormizd et de mettre ainsi fin à la dynastie des Sassanides[3]. Quand le bruit de ce qui se passait parvint à la Porte de Perse, la terreur et l'effroi s'emparèrent d'Ormizd. Il réunit son entourage avec ses gardes du corps et leur demanda conseil. A la fin, ils résolurent de partir avec le trésor royal et toute la cour, et de les transporter au delà du fleuve *Dglath* en bac, à *Veh-Kavat*[4], de couper les cordes du bac et de demander aux Turcs de puissants secours. Mais les

[1] Voir Avant-propos, titres et charges, p. 146.

[2] Comparer avec le récit de Mirkhond, traduct. de S. de Sacy, p. 394-395.

[3] Il faut se rappeler que Vahram était d'origine arsacide. Simocatta et autres historiens grecs prétendent que c'est la colère d'Ormizd, et, comme conséquence, la révolte de Vahram, qui fut cause de la défaite infligée à celui-ci sur les bords de l'Araxe par les Grecs. Mirkhond (*Hist. des Sassan.* trad. de S. de Sacy, p. 395) et autres écrivains orientaux, d'accord avec Sépêos, assurent que des mécontentements s'étaient élevés entre Ormizd et son illustre général d'armée, dans le temps que Vahram était occupé à faire la guerre aux Turcs, à l'orient de la mer Caspienne.

[4] Beaucoup de villes de Perse portaient le nom de leur fondateur ou de leur restaurateur précédé du mot *veh*, glorieux; par exemple, Veh-Artaschir, Veh-Schapour, Veh-Kavat, qui paraît être la même ville que Séleucie, restaurée par Kavat, et située sur la rive droite du Tigre, en face de Ctésiphon.

choses ne se passèrent point ainsi. Les gens de l'entourage et les gardes du corps du roi, dans un conseil secret, prirent la résolution de tuer Ormizd et d'élever au trône son fils, *Khosrov*. En conséquence, ils se rendirent à la forteresse *Grvandakan*[1], et mirent en liberté *Kkosrov*, *Vndo*[2], avec tous leurs compagnons de captivité. — Ils expédièrent des courriers fidèles à l'oncle de Khosrov, *Vstam*[3], pour qu'il hâtât son arrivée.

S'étant réunis tous ensemble, ils pénétrèrent dans l'appartement d'Ormizd, s'emparèrent de lui et l'aveuglèrent. Quelque temps après ils le tuèrent. Il avait régné douze ans. La mère d'Ormizd, *Kaïén*, était fille du roi des Thétals (Turcs)[4].

Il avait été marié à une fille du grand *Asparapet*, sœur de Vndo et de Vstam. Cet Asparapet, seigneur d'origine parthe, fut mis à mort par lui dans la suite. Appréhendant sans cesse une vengeance de la part des fils d'Asparapet, Ormizd les enferma en prison[5].

Suivant Açoghik, p. 114, Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, et Samuel d'Ani, p. 52, Ormizd régna douze ans.

[1] Prison située dans Ctésiphon, où l'on enfermait les criminels politiques. Cette dénomination vient probablement du mot كرفتن «saisir, détenir.» Il ne faut pas confondre cette forteresse avec la *forteresse de l'Oubli*. Comparer l'arménien գրաւել et l'allemand *greifen*.

[2] *Bendouïeh* des écrivains orientaux.

[3] *Bostam* et *Kestehem* des écrivains orientaux.

[4] De là aussi son nom de *Tourk-Zadé*, fils de femme turque. (Cf. Mirkhond, *Hist. des Sass.* p. 389.)

[5] Mirkhond, *ibid.*

Ormizd tua Nikhordjès[1].

Ormizd entreprit trois campagnes en Arménie[2]. Les Arméniens, aidés de quelques secours des Grecs, les repoussèrent à chaque fois. Alors Ormizd entreprit une campagne en Cappadoce, battit les Grecs, s'empara de Sébaste et la livra aux flammes. Les Grecs revinrent avec de nouvelles forces, battirent les Perses, et leur prirent du butin et le pyrée. Les Persans se jetèrent sur Mélitène, mais là encore ils furent battus par les Grecs. Sur ces entrefaites mourut Justin. Tibère nomma *Maurice* au commandement de la campagne contre les Perses.

Dans la huitième année de Maurice, 589-590, les Perses se soulevèrent contre leur roi Ormizd, lui crevèrent les yeux et élevèrent au trône son fils, Khosrov.

Conclusion. — *Ormizd*, Hormisdas IV, suivant Mirkhond, p. 387-400, Khondemir (Herb. p. 424), Tabari et autres, était fils de Khosrov Nouschirvan et d'une princesse turque.

Douze ans de Justin donnent l'année 578 (Muralt, *Essai de chronog. byz.* p. 236). Conséquemment Ormizd IV monta sur le trône en l'année 578, et comme il régna douze ans, suivant l'opinion de presque tous les écrivains (Richter, *Hist. krit. Versuch*, p. 228-232), il s'ensuit que son règne se prolongea jusqu'en 589-590. C'est ce qui résulte éga-

[1] Jean de Mamikon, p. 13. Nous ne pouvons pas expliquer ce nouveau nom du titre de Vahram-Tchoubin.

[2] Mich. le Syr.

lement du tableau synchronique de Sépêos, p. 21, où la deuxième année d'Ormizd correspond à la première année de l'empereur Tibère, c'est-à-dire à 579[1]. L'opinion de Michel le Syrien qu'Ormizd fut tué dans la huitième année de Maurice est également d'accord avec notre conclusion. La huitième de Maurice[2] coïncide avec l'année 589-590. Par conséquent, Ormizd IV, fils de Khosrov Nouschirvan, régna environ douze ans, de la fin de 578 ou du commencement de 579 à l'année 589-590.

Dans son Mémoire intitulé : *Erklärung, etc.*[3], M. Mordtmann cite une monnaie portant pour date la treizième année du règne d'Ormizd IV, mais il suppose lui-même sur-le-champ que cette monnaie dut être frappée dans quelque province éloignée de l'empire où la nouvelle du renversement et de la mort d'Ormizd n'était pas encore parvenue.

Selon Muralt, Ormizd IV régna du commencement de 579-591 (*Essai de chronog. byz.* p. 239 et 252.)

Suivant Lebeau, t. X, p. 161 et 299, il régna de 578-590
Mordtmann, p. 100, de. . . . 579-591
Richter, p. 228 et 234, de. . 579-590

[1] Muralt, *Essai de chronogr. byz.* p. 238.
[2] *Idem, ibid.* p. 248.
[3] *Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, t. VIII.

XXII.

KHOSROV-ABROUÈZ, خسرو پرويز ابرويز, CHOSROES II
(590-627-28).

Dans la septième année de Maurice [1], Khosrov, fils d'Ormizd, fut couronné roi de Perse et régna trente-sept ans, 590-627-28. A la mort d'Ormizd, les seigneurs élevèrent sur le trône son fils Khosrov, et commencèrent leurs préparatifs pour se réfugier de l'autre côté du fleuve *Dglath* (le Tigre). Quelques jours après, *Vahram* atteignit la capitale (Ctésiphon) avec son armée.

Le jeune Khosrov, avec ses oncles *Vndo* et *Vstam*, traversa le fleuve Dglath sur le pont et, après qu'il fut passé, coupa les cordes du pont. Vahram, pendant ce temps-là, faisait main basse sur toute sa maison, trésors, femmes, trône, et construisait des radeaux pour poursuivre Khosrov. Celui-ci, n'étant pas en état de résister, prit la fuite sans savoir à qui adresser une demande de secours, au khakan des Turcs ou à l'empereur grec. A la fin, il pensa que le mieux était de s'adresser à l'empereur, et il lui écrivit une lettre dans laquelle il le priait d'être son *père*, se disait lui-même son *fils*, et promettait de lui céder l'Arménie jusqu'aux villes de Mdzbin (Nisibe), de Van et de Tiflis, s'il l'aidait, lui Khosrov, à monter sur le trône de ses pères. Vahram adressa à l'empereur une lettre exactement semblable.

[1] Sépéos, p. 21, 34-106.

Maurice soumit la question à l'examen des sénateurs. Ceux-ci répondirent : « Les Perses sont un peuple faux et injuste. Dans le danger, ils promettent beaucoup. Délivrés du péril, ils nient la parole donnée. Nous avons essuyé bien du mal de leur part. Qu'ils s'exterminent les uns les autres, nous nous reposerons. » Nonobstant ces représentations, Maurice embrassa le parti de Khosrov et envoya à son aide son neveu *Philippique*, et, en outre, *Jean Patrik*, d'Arménie, et *Nersès Stratelat* (Narsès), de Syrie. Les princes et les seigneurs arméniens prirent également le parti de Khosrov, et, malgré deux lettres flatteuses adressées successivement par Vahram aux Arméniens [1], Mouschegh, commandant des milices arméniennes, resta fidèle à la parole donnée.

Alors, des deux côtés, les armées se préparèrent à une attaque. La bataille s'engagea dans le district de Vararat (Balarath). Mouschegh, avec les troupes arméniennes auxquelles se joignirent 8,000 Perses sous la conduite de Vndo et de Vstam, battit complétement Vahram. Tous les trésors de Vahram restèrent aux mains des vainqueurs. Lui-même ne réussit qu'avec peine à se réfugier dans *Bahl-Schahastan* [2] (Balkh), où il fut tué, peu de temps après,

[1] Sépêos, trad. russe, note 118.

[2] Sur *Bahl-Schahastan*, consulter *Hist. des Aghouans*, traduction russe, Addit. p. 291-294 ; critique de la traduction de l'*Hist. des Agh.* par M. Lerch, livraison n° 6, t. III du Bulletin de la Société archéologique. Sur l'étymologie du mot *schahastan*, voir Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsacides*, t. II, p. 256-257.

grâce aux intrigues de Khosrov. Après la victoire, Khosrov ordonna de détacher une portion des trésors provenant du butin pour l'empereur et de jeter les prisonniers sous les pieds des éléphants[1].

Celle de ses femmes que Khosrov chérissait le plus était Schirin[2], chrétienne du Khoujastan (Susiane). Elle construisit quantité de monastères et d'églises dans le voisinage de la Porte royale.

L'Arménie étant partagée entre la Perse et l'Empire, et servant constamment de pomme de discorde entre ces deux puissances, Maurice, afin de se tranquilliser lui-même une fois pour toutes sur le compte des rebelles habitants de cette contrée, imagina un moyen hautement perfide et insidieux. Il proposa à Khosrov d'envoyer les troupes arméniennes en Orient contre les Hephthalites (sur les rives de l'Oxus) et de les y maintenir; de son côté, il se chargeait d'appeler les Arméniens de la portion du pays appartenant à l'Empire dans la Thrace (contre les peuples slaves et turcs). Le but qu'il se proposait par cette mesure était de dépouiller le pays de toute puissance politique. La proposition fut acceptée et mise à exécution[3].

[1] Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. X, p. 329-330.

[2] Théophylacte Simocatta prétend que *Sira* (Σιρῆ), femme de Khosrov, était grecque (l. V, c. XIII). Les écrivains orientaux et plusieurs auteurs arméniens assurent que Maurice donna sa fille *Mariam* ou *Marie* en mariage à Khosrov. (Voir aussi Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. X, p. 334, note 3).

[3] A partir de cette époque, les chefs des milices arméniennes, en Thrace, commencèrent à jouer un rôle important dans l'armée

Dans ce temps-là, Khosrov, voulant venger la mort de son père, ordonna de tuer Vndo, mais Vstam réussit à s'enfuir dans la Parthie et se souleva contre son neveu. Il devint en peu de temps tellement puissant qu'il réussit à soumettre à son autorité les deux rois kouschans, *Schôg* et *Pariôk*, dont le dernier cependant le tua traîtreusement.

Conformément à la promesse faite à Maurice, Khosrov envoya les troupes arméniennes, sous la conduite de *Smbat Bagratouni*[1], en Hyrcanie, avec ordre de soumettre les pays insurgés : *Amazrhoïen*, *Zrêdjan* et *Taparastan*[2].

Smbat exécuta brillamment la mission dont il était chargé et fut comblé en retour des faveurs du roi. Entre autres choses, Khosrov fit présent à Smbat d'une ceinture et d'un sabre qui avaient appartenu à son père Ormizd.

Bientôt après, Smbat tourna ses armes contre les Hephthalites et les Kouschans. Les rois kouschans adressèrent, en suppliant, une demande de secours au grand *khakan*, le roi des contrées septentrionales, et en reçut une armée auxiliaire de 300,000 hommes. Lorsque les hostilités furent commencées, Smbat

grecque, parvinrent aux plus hauts grades militaires, et plusieurs d'entre eux montèrent même sur le trône des empereurs.

[1] On l'appelait aussi *Khosrov-Schoum* (gloire de Khosrov), et *Vrkan-marzpan*, c'est-à-dire gouverneur d'Hyrcanie.

[2] Probablement le district de *Rouïan*, رويان, dans le Khoraçan, cité par Aboulféda. *Zrêdjan* est le Djordjan; *Taparastan*, le Tabaristan. Le peuple du Tabaristan est connu des écrivains arméniens sous le nom de *Taprik*.

les défit en plusieurs rencontres et dévasta les provinces de *Har*, de *Vatagès* et de *Thokhotostan* (Tokharestan). Les trésors provenant du butin furent envoyés à Khosrov, qui en récompensa Smbat, en lui conférant le titre de *Khosrov-schoum*. En outre, voulant honorer Smbat, il prescrivit de faire monter sur un éléphant pompeusement paré Varaztirots, son fils, lequel était élevé à la Porte royale, et lui donna le surnom de *Dschavitean-Khosrov*[1].

Smbat mourut dans la vingt-huitième année du règne de Khosrov, par conséquent, en 617[2].

Après la mort de Smbat, les troupes arméniennes (quelques divisions) se placèrent sous la protection du *Khakan* des contrées septentrionales, qui leur ordonna d'aller rejoindre son général d'armée, le *Djepetoukh de Chine*[3]. Ce sont ces mêmes troupes qui, dans la suite, vinrent, à travers le passage de Derbend, au secours d'Héraclius, à l'époque de sa guerre contre Khosrov[4].

Dans l'année quatorze (lisez douze)[5] du règne

[1] Nous n'avons pas pu expliquer la signification de ce mot. Il signifie peut-être quelque chose comme *jeunesse de Khosrov*.

[2] Sépéos, trad. russe, note 146.

[3] Les écrivains arméniens donnent au roi de Chine le titre de *Djenbakour*. (Cf. Moyse de Khor. *Hist. d'Arm.* p. 162; *Géogr.* p. 616 de ses œuvres complètes; Faust. de Byz. p. 191, 240-241; Étienne de Siounik, p. 271.)

[4] Unique passage où Sépéos parle des secours que les Khazars fournirent à Héraclius lors de sa guerre contre Khosrov II. (Voir plus loin le récit de Moyse de Kaghankatouts.)

[5] Maurice, selon Sépéos, p. 21, ayant commencé à régner dans la cinquième année d'Ormizd IV, c'est-à-dire en 553, la vingtième année de son règne coïncide avec la douzième de Khosrov.

de Khosrov, et la vingtième de Maurice, l'armée de Thrace s'insurgea, tua Maurice et ses fils, et porta sur le trône *Phocas*, 602. Le bruit se répandit qu'un des fils de Maurice, *Théodose*, s'était réfugié à la Porte de Perse. Dans l'empire grec les troubles étaient généraux. Le commandant en chef de l'armée d'Égypte, *Héraclius*, ne voulut pas reconnaître le nouveau gouvernement. Un autre général d'armée grec, *Nersès* (Narsès), se souleva également dans Édesse, mais il fut pris et puni de mort. Quand la nouvelle de ces troubles arriva en Perse, Khosrov rompit la paix qui durait depuis longtemps avec la Grèce, et déclara vouloir venger la mort de Maurice. Il entra en Mésopotamie, s'empara de Tara et d'Édesse, et, ayant envoyé des troupes dans l'Arménie grecque, il retourna chez lui.

Pendant ce temps-là, les généraux de Khosrov, *Dschouan-Veh*, *Datoïean* et *Senitam-Khosrov*, portaient de rudes coups aux Grecs en Arménie.

L'année suivante, 604? 605?, Khosrov réunit une nombreuse armée et l'envoya en Assyrie (en Syrie?) sous la conduite de *Khorheam*, surnommé *Razman* [1], en lui confiant également Théodose, fils

[1] Le Rasmisas, Romizanes des Occidentaux. Ce nom se présente chez les écrivains arméniens avec les variantes diverses de Rhomizan (Michel le Syrien) et de Rhamikozan. La vraie leçon se trouve dans l'*Hist. des Aghouans*, liv. II, ch. x : *Rhozmiozan*, et dans Théoph. p. 245 : Ῥουσμίαζαν. Le nom réel de ce général était *Khorheam*, Khorhean ou Khorhem. Il s'appelait encore *Schah-Varaz* ou Schahrbarz. (Cf. *Hist. des Aghouans*, l. II, c. x, trad. russe, Addit. Sépéos, trad. russe, note 169.)

de Maurice. Arrivé en Mésopotamie, Khorheam s'empara d'*Édesse*, d'*Amid*, de *Tela*, de *Rhaschaiên*, d'*Antioche* et de toutes les villes qu'il rencontra sur sa route. Un autre général de Khosrov, *Aschtat-Yeztaïar*, en compagnie de Théodose, le prétendu fils de Maurice, arriva sur les frontières d'Arménie dans l'année dix-huit du règne de Khosrov, 607-608, et soumit les villes de *Satagh* (Satala) et de *Karin* (Théodosiopolis). Son successeur, *Schahên-Patgoçapan* (Saïs), dans la vingtième année du gouvernement de Khosrov, 609-610, se rendit maître de Césarée de Cappadoce. Les chrétiens abandonnèrent la ville pour aller s'établir ailleurs; il n'y resta que les Juifs.

Dans l'année vingt et un du règne de Khosrov, 610-611, *Schahên* transporta les habitants de Karin à Hamadan-Schahastan (Ecbatane).

Dans l'année vingt-deux du règne de Khosrov, 611-612, Héraclius, commandant de la province d'Égypte, rassembla une puissante armée, arriva à Constantinople où, après avoir tué Phocas, il éleva sur le trône son fils Héraclius. Aussitôt après son avénement au trône, Héraclius envoya à Khosrov des présents magnifiques et lui demanda la paix. Khosrov ne voulut pas même en entendre parler. « L'empire grec m'appartient, répondit-il (il se fondait sur ce qu'il avait été adopté par Maurice), et je l'ai donné à Théodose, fils de Maurice. » Il prit les présents qu'on lui offrait, mais il ordonna de tuer les ambassadeurs. Instruit des sentiments hostiles

du roi, Héraclius donna l'ordre d'assiéger *Césarée*, où les Perses commencèrent bien vite à ressentir le manque de vivres. Alors ils firent une sortie, repoussèrent les Grecs et s'en allèrent.

Schahén avec sa division se joint à l'armée de *Khorhem*.

Parmi les autres généraux de Khosrov qui figurèrent dans cette guerre on connaît : *Schahraïen-pet*, *Parseanpet-Parschenazdat*, *Namgaroun-Schonazp*, *Schahrapghakan*, *Djrhodj-Veh* ou *Djrhodj-Vehan* (Ruzbihan)[1]. *Philippique*[2], gendre de Maurice, combattait pour l'empereur. La guerre se prolongea de cette façon pendant sept ans.

Dans ce temps-là, l'empereur Héraclius mit son fils Constantin sur le trône à sa place, en le confiant au Sénat et aux grands dignitaires. Lui-même, accompagné de son frère (Théodose), à la tête d'une nombreuse armée, prit le chemin de l'Assyrie où, dans le commencement, il livra aux Perses plusieurs batailles indécises.

Sur ces entrefaites, les Perses soumirent presque toute la Palestine. Le général perse, nommé *Rhazman-Khorheâm*, lequel avait son quartier général à Césarée, proposa aux habitants de Jérusalem de rendre la ville; mais bientôt les chrétiens prirent le dessus. Les chefs perses furent massacrés et la ville s'insurgea. Alors Khorheam assiégea de nouveau Jérusalem avec une

[1] Sépêos, trad. russe, note 176.

[2] Au sujet de Philippique, consulter Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. X, p. 198-199; Muralt, *Essai de chronogr. byz.* p. 244.

armée considérable. Au bout de dix-huit jours de siége, il mina les murs de la ville; et, dans la vingt-cinquième année du règne de Khosrov[1], dix jours après Pâques, les Perses se rendirent maîtres de Jérusalem, où ils commirent d'épouvantables massacres. Quand on compta les cadavres de ceux qui avaient succombé, le nombre s'éleva à dix-sept mille, 614-615. Trente-cinq mille hommes furent emmenés en esclavage[2]. Au nombre des prisonniers était le patriarche *Zacharie*. Tout l'or et l'argent qui fut trouvé dans la ville fut converti en lingots et expédié en Perse. Après de longues recherches, la croix vivificatrice fut découverte et transportée à la Porte royale. Les Juifs, qui avaient pris parti pour les Perses, jouirent, au commencement, de leur protection, mais ils ne tardèrent pas d'être expulsés de Jérusalem. L'évêque Modestus fut nommé administrateur de la ville[3].

Après la conquête de la Palestine, Khorheam conduisit son armée contre Constantinople et s'arrêta à Chalcédoine, en face de Byzance. La capitale courut le plus grand danger. N'ayant ni la force ni l'é-

[1] L'original porte vingt-sept, mais nous avons corrigé cette erreur du copiste, lequel a écrit Է pour Ե, sept au lieu de cinq. Que cette erreur appartienne au copiste, cela résulte visiblement de ce fait que Thomas Ardzrouni, qui a emprunté à Sépêos la relation de la prise de Jérusalem, dit que cet événement eut lieu en l'année vingt-cinq du règne de Khosrov.

[2] Sur la prise de Jérusalem par les Perses, voir Lebeau, t. XI, p. 11-12.

[3] Modestus, abbé du monastère de Saint-Théodore, prit le gou-

nergie suffisantes pour repousser l'ennemi, l'empereur recourut à des moyens humiliants. Il envoya à Khorheam de magnifiques présents, expédia des vivres à ses troupes et le pria de ne rien entreprendre contre la capitale, jusqu'à ce qu'il eût écrit à Khosrov et réussi à conclure la paix avec lui. Héraclius envoya en effet à Khosrov de riches présents et lui demanda humblement la paix. Khosrov prit les présents; mais à la lettre humiliante de l'empereur il répondit avec hauteur que l'empire de Byzance lui appartenait, qu'Héraclius était son esclave et un rebelle. Quand Héraclius eut lu la réponse de Khosrov en assemblée, en présence du patriarche, du sénat et d'un peuple nombreux, leur indignation fut sans limites. Tous, du petit au grand, demandèrent une vengeance sanglante.

Alors Héraclius, laissant le gouvernement aux mains de son fils Constantin, entra en campagne contre les Perses avec une armée de 120,000 hommes, et prit la route des rives méridionales de la mer Noire et de l'Arménie. Après avoir battu les meilleurs généraux de Khosrov, *Schahên-Patgoçapan*, *Schah-Varaz* et *Djrhodj-Veh*, l'empereur se porta rapidement sur Tisbon (Ctésiphon), résidence des rois de Perse. Le général perse Djrhodj-Vehan essaya d'arrêter Héraclius, mais il fut rejeté par lui au delà du mont Zarasp en Assyrie. Il fut livré en Assyrie une seconde et sanglante bataille dans laquelle les Perses

vernement de l'église, en l'absence de Zacharie; il travailla aussitôt à rétablir les lieux saints. (Lebeau, t. XI, p. 13.)

essuyèrent une défaite complète. Héraclius était déjà sous les murs de Ctésiphon.

Cependant Khosrov réussit à envoyer à temps dans *Veh-Kavat*, au delà du Tigre, ses femmes, ses enfants, ses écuries, ses trésors, et s'y rendit lui-même après eux. Avant son départ, il réunit les seigneurs, leur expliqua l'état des choses, et se plaignit de Khorheam qui l'abandonna et ne vint point à son aide de l'Occident. A la fin, il se mit à leur reprocher de n'être pas tous morts en défendant la patrie. Alors les seigneurs, épouvantés des méchantes dispositions de Khosrov, formèrent sur-le-champ un complot, se transportèrent nuitamment à *Veh-Kavat*, se rendirent maîtres de la personne du roi, désignèrent des sentinelles pour le garder, et proclamèrent roi *Kavat*, son fils. Instruit du danger, Khosrov bondit de frayeur, changea de vêtements et se cacha dans le jardin derrière un bouquet d'arbrisseaux; mais il fut bientôt découvert et tué par ordre de Kavat. Ses fils, au nombre de quarante, périrent en même temps que lui [1].

Les deux frères *Bndo* et *Vstam*, parents du roi de Perse, se révoltèrent contre Ormizd, père de Khosrov, et le tuèrent [2]. Eux-mêmes, avec leur neveu,

[1] Le nombre des fils de Khosrov est estimé diversement, selon les auteurs. Lebeau, se fondant sur l'historien syrien *Thomas Maraga*, dit que Kavat ordonna de tuer tous ses frères, au nombre de vingt-cinq (t. XI, p. 146). Suivant Mirkhond, p. 409, Khosrov n'avait que quinze fils. Hamza Ispah. *Annal. libri X*, vers. lat. p. 45, cite par leur nom dix-neuf fils de Khosrov II.

[2] Moyse de Kaghank. l. II, c. IX-XIII, XVII.

Khosrov, fils d'Ormizd, s'enfuirent de *Vahram-Tchobin* et cherchèrent un refuge sur les terres grecques, auprès de l'empereur romain Maurice. Maurice donna sa fille en mariage à Khosrov et lui fournit les moyens de rentrer en possession de son royaume. Il s'écoula ensuite plusieurs années. Khosrov entreprit de se venger des meurtriers de son père. Il punit de mort ses deux oncles, *Bndo* et *Vstam*, avec soixante hommes de leur famille environ. L'un d'eux, *Mihran*, avec trente mille familles, se sauve par la fuite en Aghouanie et s'établit dans la province d'Outik. Là il soumet en peu de temps plusieurs provinces, et devient le fondateur d'une nouvelle dynastie de rois d'Aghouanie, la dynastie de *Mihrakan*[1].

Khosrov guerroya longtemps contre l'empereur grec *Flavius Héraclius* et dévasta ses possessions. Il fut redevable du plus grand nombre de ses victoires à son général d'armée *Khorheam* que, pour son entendement à ordonner la bataille et à remporter la victoire, il honora, suivant l'habileté des Perses, des titres fastueux de *Rozmiozan* et de *Schah-Varaz*. Ce Schah-Varaz prit et incendia Jérusalem, *emmena en captivité la sainte Croix*, ainsi que tous les vases d'or et d'argent de ces contrées. Il expédia en Perse, à la Porte royale, tout ce qu'il y avait de précieux dans les magnifiques villes qui tombèrent en son pouvoir, depuis les colonnes de marbre et

[1] *Hist. des Aghouans*, l. II, c. XVII, trad. russe, Addit. (Voir également le tableau généalogique de la famille *Mihrakan*, p. 339-343.)

les corniches jusqu'à des oiseaux et des quadrupèdes qui étaient complétement inconnus, avant cette époque, en Orient. C'était peu. Il traînait à sa suite un grand nombre de chanteurs qui égayaient les festins, de jeunes filles et de jeunes garçons élevés dans la mollesse. Il exerça ses fureurs sur terre et sur mer; il *transporta* de très-élégantes villes romaines avec leurs habitants sur le territoire perse, et prescrivit à ses architectes de construire des villes en Perse sur le modèle des villes détruites. Il appela l'une de ces villes *Antioche la Glorieuse*, et les autres par leur nom précédent en y ajoutant le mot *glorieux* (veh — به[1]).

Dans l'année trente-cinq de son règne, 624-625, dans la première année du dix-huitième bissexte de l'ère arménienne[2], Khosrov commença à faiblir devant l'empereur grec. Celui-ci informa ses troupes et ses généraux de ses succès, et réunit une nombreuse armée.

Ayant confié la capitale à son fils (Constantin), Héraclius laissa ses provinces et ses villes aux mains des Perses, se rendit par mer en *Éger*[3], passa de là en Arménie, et traversa l'Araxe; il espérait surprendre Khosrov à l'improviste. Khosrov se trouvait en ce moment en Médie. Il s'enfuit de là en Assyrie et appela à son aide son grand général d'armée, Schah-

[1] Ce sont les propres expressions de l'auteur.

[2] Éd. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, ch. I, p. 9, note 30.

[3] Sur la rive orientale de la mer Noire, formant une portion de la Mingrélie actuelle et de l'Aphkhazie.

Varaz. Celui-ci, avec des troupes nombreuses et choisies, se rapprocha des frontières d'Arménie. Alors l'empereur dévasta tout l'Atrpatakan et s'arrêta dans un endroit fortifié, nommé *Gaïschavan*, connu par ses sources salutaires, pour faire reposer son armée. De là il s'en alla prendre ses quartiers d'hiver en Aghouanie et établit ses campements dans la province d'*Outik*. Dans le temps que l'empereur se trouvait sur les bords de la rivière *Tghmout*, non loin du village de *Dioutakan*, un corps nombreux de Perses, nommé *nouvelle armée*, s'avança contre lui sous la conduite de *Schahrapghakan*, favori du roi, et de *Granik-Saghar*. Un autre général vint des possessions grecques les renforcer. Avec leurs forces réunies, ils contraignirent Héraclius de se retirer dans Siounik et lui enlevèrent toutes ses conquêtes en Aghouanie.

Sur ces entrefaites, les *Khazars*[1] opérèrent une irruption en Arménie et ravagèrent l'Atrpatakan.

Après avoir amassé un butin incalculable, ils s'en retournèrent chez eux par la porte de *Tchogh* ou de *Tchor*. Leur souverain, que dévorait une soif insatiable de pillage, se décida l'année suivante à entrer en campagne en personne. En conséquence, il informa tout ce qui était soumis à son autorité : « tribus et peuples, habitants des montagnes ou des plaines, vivant sous un toit ou à ciel ouvert, ayant

[1] Sur les Khazars qui vinrent au secours d'Héraclius, consulter Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 117 : *Hist. des Aghouans*, trad. russe, l. II, c. XI et XII, Addit.

la tête rase ou portant chevelure, d'avoir à être en armes au premier signal et prêts à prendre la campagne. »

Dans l'année trente-six du règne de Khosrov, 625-626, les Khazars prirent et détruisirent la ville de *Tchogh* (non loin de Derbend), pour la construction de laquelle les rois de Perse avaient épuisé leur pays. Les Sassanides n'avaient épargné aucune sorte de dépenses pour fortifier cette ville; les plus habiles architectes avaient employé dans ce but les matériaux les meilleurs et les plus solides, afin d'élever une forteresse entre les montagnes du Caucase et la mer Orientale. Les Khazars la détruisirent, pénétrèrent dans l'Aghouanie, s'emparèrent de *Partav,* la capitale, massacrèrent les habitants, pillèrent le trésor, et allèrent assiéger la commerçante, la voluptueuse, l'illustre ville de Tiflis[1]. Là, Héraclius, ayant reçu de leurs nouvelles, se porta avec son armée à leur rencontre et conclut alliance avec *Dschébou-Khakan,* chef des Khazars. Les armées des deux rois commencèrent le siége de Tiflis. La ville, réduite à la dernière extrémité, était prête à se rendre. Sur ces entrefaites, *Schahrapghakan*, avec mille hommes bien armés et des vivres, réussit à entrer dans Tiflis et repoussa toutes les attaques

[1] Tiphilis. Les Khazars pénètrent, sous leur second chef, Ziébel, par les portes Caspiennes dans l'Adroëgan, en dévastant tout, en emmenant les hommes captifs; Ziébel se prosterne devant Héraclius et s'en retourne, après lui avoir donné un secours de quarante mille hommes d'élite, avec lesquels l'empereur va attaquer Chosroës. (Cf. Muralt, *Essai de chronogr. byz.* p. 281.)

des ennemis. N'étant pas en état de prendre la ville, les deux rois résolurent de rentrer chez eux et de se réunir l'année suivante avec de nouvelles troupes, pour travailler en commun à l'affaiblissement de la monarchie perse.

Dans cette même année, l'empereur députa aux Khazars, pour entamer des négociations, un de ses seigneurs, *André*, avec des présents magnifiques et les promesses les plus libérales. Afin de s'entendre sur les conditions finales, *Dschébou-Khakān* envoya à Constantinople un corps de mille cavaliers qui, ayant terminé sa mission, rentra dans sa patrie.

Au commencement de l'année trente-sept, 626-627, le roi du Nord envoya les troupes promises sous la conduite de son neveu, lequel portait le titre de Schah. Les Khazars dévastèrent l'Aghouanie et une partie de l'Atrpatakan. L'empereur, pendant ce temps-là, envahit la Perse et se porta dans la direction de la capitale. Khosrov se jeta dans Tisbon et envoya contre l'empereur toutes les troupes qui se trouvaient sous sa main. Il nomma au commandement de ce corps un seigneur à qui il conféra, à cette occasion, le nom fastueux de *Rhodj-Veh*. Le général obéit au roi à contre-cœur. Il voyait que l'armée de Khosrov, rassemblée à la hâte, ne pourrait soutenir la lutte contre les troupes expérimentées d'Héraclius, et demanda en conséquence, à plusieurs reprises, du renfort à Khosrov. Celui-ci répondit à sa quatrième lettre : « Si tu ne peux pas vaincre, du

moins tu peux mourir! » Alors Rhodj-Veh, levant les mains au ciel, s'écria : « Mes dieux, jugez entre moi et mon impitoyable roi! » Ceci dit, il se précipita dans la mêlée. Malgré une résistance désespérée, il fut exterminé complétement avec son armée par les Grecs.

En voyant la défaite constante de leurs troupes et l'approche d'un ennemi triomphant, 627-628, les seigneurs perses tramèrent une conspiration et résolurent de se défaire de Khosrov. Le précepteur de *Kavat*, fils aîné de Khosrov, dirigea cette conjuration. Il expédia à Héraclius un courrier au nom de Kavat, et envoya des présents aux principaux chefs de l'armée grecque. En même temps, il expédia des lettres à tous les seigneurs de l'empire de Perse, et leur annonça, au nom de Kavat, que Khosrov, son père, avait été renversé du trône, et que lui (Kavat) avait déjà pris les rênes du gouvernement. Il prescrivit en même temps de placer un fort détachement à la tête du pont sur le Tigre, près de la ville de *Veh-Artaschir*, en face de la porte de Tisbon, où Khosrov était gardé par ses troupes favorites.

Kavat, en personne, accompagné d'une nombreuse escorte, parcourut à cheval les rues de la ville. Des hérauts, aux deux côtés du roi, proclamaient l'avénement de Kavat : « Que celui qui aime la vie et veut couler des jours prospères aille au-devant du roi des rois, Kavat!

Les conjurés ouvrirent la porte de la forteresse

d'*Anhousch*[1] (de l'Oubli) et rendirent à la lumière une multitude sans nombre de captifs qui, ayant brisé les uns les autres leurs chaînes, se répandirent en foule hors de la prison, s'élancèrent sur des chevaux, se mêlèrent au cortége de Kavat, l'accueillirent avec de joyeuses acclamations et outrageaient Khosrov[2]. Alors les troupes de la Porte commencèrent aussi à abandonner peu à peu Khosrov, et passèrent avec leurs drapeaux du côté de Kavat. Des courriers de Kavat pénétrèrent dans le palais et donnèrent l'ordre, en son nom, aux serviteurs de la Porte, sous peine de mort, de tenir Khosrov sous bonne garde, de peur qu'il n'échappât. En entendant du bruit et des cris confus, Khosrov apprit ce qui se passait dans la ville. Alors il eût fallu voir quel désespoir s'empara de lui. Il perdit toute espèce d'intelligence; il soupirait, il gémissait, ne sentait rien quand il s'asseyait et éprouvait des soubresauts continuels. Il s'en alla à pied dans le jardin et, là, il se cacha derrière un bouquet d'arbres, attendant à tout moment la mort.

Cependant le palais fut pris. Les conjurés se mirent à la recherche de Khosrov et le trouvèrent derrière les arbres. Ils l'emmenèrent hors du jardin et le conduisirent dans une maison appelée *Kataki-*

[1] Cette forteresse doit être la même que celle que Sépéos nomme *Grvandakan*.

[2] Kavat court à Ctésiphon, où il arrive avant son père, que sa maladie obligeait de marcher à petites journées. Il fait ouvrir les prisons et donne aux prisonniers des armes et des chevaux. (Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* t. XI, p. 148-149.)

hndouk[1], appartenant à *Maraspand*. Lorsque Khosrov reconnut où il était, et chez quel hôte, il se frappa la poitrine et s'écria : « Malheur à moi ! comme j'ai été trompé par les devins qui m'avaient prédit que je serais pris dans l'Inde, dans la localité de Maraspand ! » Ils le gardèrent tout le jour dans cette maison ; le lendemain ils lui abattirent la tête d'un coup de sabre.

Kavat ordonna de trancher les mains et les pieds à ses frères ; il voulait leur conserver la vie ; mais peu de temps après il fut contraint de les mettre à mort.

Dans la huitième année du règne de Maurice, les Perses se soulevèrent contre *Ormizd*, leur roi, lui crevèrent les yeux, et mirent sur le trône son fils Khosrov[2]. Dans la même année, *Vahram*, seigneur perse, voulant s'emparer lui-même du sceptre, força Khosrov à prendre la fuite. Khosrov se rendit à Édesse et de là pria Maurice d'être son *père* et de lui envoyer des troupes à son aide pour rentrer en possession de son royaume. Maurice lui donna les

[1] *Kataki-hndouk*, Կատակի Հնդուկ, signifie probablement *Maison indienne*, du perse کدهٔ هندو : *Maraspand*, ماراسپند, est le nom d'un célèbre *Mobedan-Mobed* du temps des premiers Sassanides.

Selon Théophylacte Simocatta, p. 241, les conjurés, s'étant saisis de Khosrov, l'enfermèrent dans une tour *obscure* qu'il construisait pour y conserver ses trésors. (Cf. Lebeau, t. XI, p. 149.)

[2] La huitième année de Maurice s'étend d'octobre 589 à octobre 590 ; conséquemment, Khosrov monta sur le trône dans cet intervalle. (Cf. Muralt, *Essai de chronogr. byz.* p. 248.)

troupes d'Arménie et de *Thirak* (Thrace). Avec leur aide Khosrov ressaisit son trône, épousa *Marie*, fille de Maurice, et construisit trois églises en son honneur.

Après vingt ans de règne, Maurice fut assassiné par ses soldats[1]. En apprenant cette nouvelle, Khosrov le pleura longtemps; à la fin, il résolut de venger sur les Grecs la mort de Maurice. Dans ce but, il envoya une armée considérable, sous le commandement de *Rhomizan*, à qui il conféra le titre honorifique de *Schahr-barz*. Schahrbarz entra en Mésopotamie, s'empara de *Tara*, de *Rhaza*, de *Merdin* et y passa l'hiver. L'année suivante, il prit *Khahran* (Carræ), *Alep* et *Antioche*. Les villes se soumirent volontairement à lui, parce qu'il ne se vengeait que des Grecs et des Romains.

Dans la huitième année du règne de Phocas, 610, les Perses se rendirent maîtres de toute la Mésopotamie[2], traversèrent la *Cappadoce*, *Ancyre*, l'*Asie*, arrivèrent jusqu'à Chalcédoine et répandirent beaucoup de sang. Ils disaient que l'empire grec appartenait à Khosrov, lequel avait été adopté par Maurice.

Héraclius monta sur le trône dans l'année vingt et un de Khosrov[3], 610-611. Il demanda la paix à Khosrov, mais celui-ci ne lui répondit pas.

Schahrbarz s'empara de Damas dans la quatrième

[1] 27 novembre 602. (Cf. Muralt, *Essai de chronogr. byz.* p. 262.)
[2] Muralt, *ibid.* p. 268.
[3] Héraclius commença en effet à régner le 6 octobre 610.

année d'Héraclius, et, l'année suivante, de la Galilée, 613-614.

Dans la sixième année d'Héraclius, 615-616, Schahrbarz prit Jérusalem, massacra 6,000 (ou 90,000) hommes et emmena les autres en servitude. Il ménagea d'abord les Juifs, qui achetaient des chrétiens à vil prix et les faisaient mourir; mais bientôt il commença à les persécuter, et les chassa de Jérusalem et des environs. Schahrbarz envoya en Perse la sainte Croix, le patriarche Zacharie, pour le service de la Croix, et une portion du butin d'Antioche. L'année suivante, il s'empara de l'Égypte, et soumit toute la Libye jusqu'aux frontières d'Éthiopie.

Dans cette même année, Khosrov envoya en Cilicie *Schahén*, qui saccagea, pilla la contrée entière et emporta avec lui les colonnes de marbre et les vases de cuivre. Héraclius envoya contre les Perses son fils Constantin; mais celui-ci s'en revint sans avoir rien fait.

Dans la quinzième année d'Héraclius, 624-625, les Perses s'emparèrent de l'île de Rhodes. De là ils se dirigèrent sur Constantinople et l'assiégèrent. L'armée perse se répandit dans la Thrace et dans les provinces occidentales. Dans ce temps-là, il se fit un changement subit dans la guerre.

Des détracteurs rapportèrent au roi de Perse que Schahrbarz, enorgueilli par ses victoires, s'était exprimé à son sujet de la manière suivante : « Le libertin Khosrov passe tout son temps dans l'ivrognerie

et dans la société des ouvrières et des servantes. Il ne sait pas que je n'ai nullement l'intention de lui restituer les pays conquis par moi. » Le roi, courroucé, écrit à son second général, *Gharatôghan*, de trancher la tête à Schahrbarz au reçu de sa lettre et de la lui envoyer. La lettre tomba entre les mains des serviteurs d'Héraclius, qui en donna secrètement avis à Schahrbarz et l'invita à venir conférer avec lui. Schahrbarz, ayant pris la lettre chez Héraclius, la changea comme suit : « Schahrbarz et Gharatôghan, mes fidèles! en recevant cette lettre, coupez la tête aux cinquante chefs dont les noms sont écrits ici. » Après avoir inscrit les noms, Schahrbarz montra la lettre aux chefs. Ceux-ci entrèrent en fureur, injurièrent Khosrov et conclurent la paix avec Héraclius.

Sur ces entrefaites, Héraclius expédiait des ambassadeurs au roi du Nord, au Khakan, lui proposait la main de sa fille *Eudoxie*[1], et lui demandait l'envoi d'un secours de quarante mille hommes de cavalerie contre les Perses. Le Khakan consentit avec empressement à envoyer cette armée par la Porte caspienne, « parce que, disait-il, j'ai moi-même envie de piller *Phaïtakaran*[2]. » Héraclius se porta en Arménie au-devant d'eux et prit le chemin des frontières d'Assyrie.

[1] Lebeau, s'étayant du témoignage de Nicéphore, p. 15, dit aussi qu'Héraclius proposa au Khakan la main de sa fille Eudoxie (t. XI, p. 119).

[2] Sous ce nom, il faut entendre *Tiflis*.

En apprenant ce qui se passait, Khosrov rassembla une nouvelle armée, dont il confia le commandement à *Rhouzbihan*, et l'envoya contre Héraclius. Celui-ci, avec l'aide des troupes du nord (des Turcs), le battit. En recevant la nouvelle de cette défaite, Khosrov s'enfuit dans son château de *Sagarth*.

Schirin[1], fils de Khosrov, qui, dans ce temps-là, était détenu en prison, s'échappa, tua son père et devint lui-même roi.

Les Perses tuèrent leur roi Ormizd[2]. Son fils, *Dschamb-Khosrov*[3], s'enfuit en Grèce, embrassa la foi de Chalcédoine, reçut en retour des secours de Maurice et reconquit son trône.

Conclusion. — Khosrov II Parviz était fils d'Ormizd IV; tous les écrivains grecs, orientaux et arméniens sont d'accord sur ce point.

Ormizd IV ayant été tué en 589-590, il s'ensuit que cette année-là doit être comptée pour la première du règne de Khosrov II. Il régna, selon Sépêos et Moyse de Kaghankatouts, trente-sept ans pleins; par conséquent, son règne se prolongea jusqu'au commencement de 628. C'est ce qui eut lieu en effet. Du rapport d'Héraclius, inséré dans le *Chronicon paschale*, il résulte clairement que Khos-

[1] Aboulpharage l'appelle aussi *Schirin*. Les écrivains orientaux lui donnent le nom de *Schirouieh*, que les auteurs grecs ont altéré en Siroes.

[2] Jean de Mamikon, p. 12.

[3] Nous ignorons la signification du mot *Dschamb*. On le trouve encore dans le nom d'une ville *Djembsabar*, fondée par Kavat I. (Cf. Hamz. Ispah. *Annal. libri X*, vers. lat. p. 42.)

rov fut pris et tué par son fils, du 24-25 février 628. (Cf. Muralt, *Essai de chronogr. byz.* p. 248.)

Michel le Syrien dit qu'Héraclius monta sur le trône dans la vingt et unième année de Khosrov, c'est-à-dire lorsque Khosrov avait déjà régné vingt années pleines. Héraclius ayant été couronné roi le 6 octobre 610, si l'on retranche vingt ans pleins de ce nombre, on obtient le 6 octobre 590. De là il résulte également ceci que Khosrov devint roi au commencement de cette année-là, et régna conséquemment de.......................... 590-628

Selon Muralt, p. 284, de 591 au 24 fév. 628
Lebeau, tom. XI,
p. 150, du 28 mai 590 au 24 fév. 628
Richter, pag. 234,
240, de....... 590-628
Mordtmann, p. 111,
de............. 591-628

XXIII.

KAVAT, Կաւատ, قباد شيرويه, SIROËS, CAVADES II (628).

Après le meurtre de son père, Kavat, d'après le conseil des seigneurs, livra à la mort les quarante fils de Khosrov[1]. Il s'appropria les femmes du roi, ses écuries et ses trésors. Suivant le conseil de son entourage, il résolut de conclure la paix avec tous ses voisins, et fut le premier à demander paix et

[1] Sépéos, p. 106-107.

alliance à Héraclius[1]. Ayant scellé du sel, il envoya un de ses seigneurs, *Rhasch*, à l'empereur avec des présents magnifiques. Héraclius, de son côté, rendit la liberté aux prisonniers, et lui députa, avec des présents, un de ses seigneurs, *Iouzdat*[2].

En même temps, Kavat prescrivit d'écrire à son général, Schahr-Varaz, d'évacuer les frontières grecques et de rentrer en Perse, bien que celui-ci n'eût pas envie d'obtempérer. Kavat renvoya Iouzdat à l'empereur avec de nouveaux présents et du sel scellé. Il nomma marzpan d'Arménie *Varaz-Tirots*, fils de Smbat Bagratouni.

Le roi Kavat ne réussit pas à mettre à exécution ses bonnes intentions relativement à la conclusion de la paix avec ses voisins et au bon ordre du pays. Il mourut après un règne de six mois.

Kavat commença à régner dans la dix-septième année d'Héraclius, 627-628.

« Ayant fait mourir ses frères, Kavat monta sur le trône[3]. Il était indulgent et bienveillant pour tous ses sujets et ses serviteurs. Il demanda la paix à tous les rois, et délivra tous les prisonniers qui languissaient dans la prison de la Porte de son père. Il adressa des harangues par toutes les frontières de

[1] Dans sa dépêche officielle insérée dans le *Chron. pasch.* p. 401, Héraclius s'exprime ainsi : Kavat désire vivre en paix avec nous et avec tout le monde. *Θέλει μεθ' ἡμῶν καὶ μετὰ ἑκάστου ἀνθρώπου εἰρήνην ἔχειν.*

[2] Dans la *Chronique pascale*, *ibid.* ce nom se présente sous sa forme complète Εὐστάθιος.

[3] Moyse de Kaghank. l. II, c. XII.

son royaume, souhaitant à tous de vivre dans la joie et la gaieté. Il exempta tout ce qui vivait dans son empire des impôts et de la douane pendant trois ans, et s'efforça d'arriver à ce que personne ne ceignît l'épée pendant toute la durée de son règne. » — « Mais, comme nos péchés devaient nous châtier[1], toutes ses bonnes intentions n'aboutirent à rien, étant restées, au bout de peu de temps, sans exécution. Ce parricide, après un règne de sept mois, alla rejoindre ses pères. Bientôt l'empire des Sassanides allait disparaître et passer aux mains des fils d'Ismaël. »

Kavat, fils de Khosrov I, tua Khosrov II et régna à sa place[2]. Il créa Varaz-Tirots marzpan d'Arménie, et mourut dans les jours du pontificat d'Esdras, laissant le trône à son jeune fils *Artaschir.*

Ayant tué son père, *Schirin* monta sur le trône, demanda la paix à Héraclius et l'obtint. Il mourut après un règne de huit mois[3].

Selon Açoghik, p. 119, Kavat régna deux ans; suivant Samuel d'Ani, p. 54, et Mikhithar d'Aïrivank, p. 21, un an.

Conclusion. — Kavat était fils de Khosrov II; tous les écrivains l'affirment, à l'exception de Jean Catholicos et de Vardan.

Son père étant mort au mois de février 628, le commencement du règne de Kavat doit être compté

[1] Ce sont les expressions mêmes de l'auteur.
[2] Jean Cathol. p. 40.
[3] Mich. le Syr.

à partir de cette époque. D'après l'opinion de la majorité des écrivains, il régna de six à huit mois (Mirkhond, p. 408-409; — Khondemir, Herb. *Bibl. orient.* Schirouïeh; — *Schahnameh*); par conséquent, Kavat mourut à la fin de cette même année.

Sur une monnaie attribuée à Kavat Schirouïeh, M. Mordtmann lit *deuxième* année de son règne (*Erklärung der Münzen mit Pehlvi-Legenden*, p. 141, dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellsch.* t. VIII). Il faut ajouter que l'auteur ne sait point d'une façon certaine à quel Kavat appartient cette monnaie, si c'est à Kavat I, fils de Péroz, ou à Schirouïeh. Une circonstance qui plaide en faveur de la première opinion, c'est la légende pehlvie : *Kavat-Pirudsch*, Kavat, fils de Péroz, qui se lit sur la monnaie. Toutefois, par son *habitus*, elle ressemble complétement à la dernière monnaie de Khosrov II.

Suivant Muralt, p. 284-285, le règne de Kavat dura du 24 février 628 jusqu'au commencement de 629.

Selon Richter, p. 242, Kavat mourut en... 628
Lebeau, t. XI, p. 162, Siroès mourut en........................ 628

XXIV.

ARTASCHIR III, اردشير, ARTASIRÈS III (628-629).

A la mort de Kavat, on éleva au trône *Artaschir*, lequel était encore enfant[1].

[1] Sépêos, p. 21, 108-109.

En apprenant la mort de Kavat, Héraclius écrit à *Khorheam :* « Votre roi, Kavat, est mort. C'est à toi qu'il convient de prendre le trône. Je te le donne à toi et à tes enfants après toi. Prends chez moi autant de troupes que tu voudras. » Ensuite de cela, ils eurent une entrevue dans un lieu nommé *Héracli.* Khorheam promit de respecter les frontières de l'empire et de rendre à l'empereur la sainte Croix. Ayant pris chez l'empereur quelques troupes, Khoream s'achemina vers Ctésiphon, s'empara de la ville et ordonna de mettre à mort le jeune Artaschir.

Artaschir régna trois ans [1].

Dans la deuxième année d'Artaschir, fils de Kavat, le prince du nord, le *Khakan*, envoya en Arménie un corps de brigands sous la conduite de *Tchorpan-Tharkhan* [2]. Schah-Varaz dirigea contre lui *Honahn*, commandant la cavalerie turque, à la tête de dix mille hommes. Les Khazars battirent et exterminèrent son armée.

Après Schirin, *Artaschir*, son fils, monta sur le trône et régna deux ans. Il fut tué par Scharhbarz [3].

Selon Samuel d'Ani, p. 54, et Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, Artaschir régna deux ans.

Conclusion. — Suivant Mirkhond, p. 409-410, Khondemir (Herb. Ardeschir ben Schirouïeb),

[1] Dans le nombre des années d'Artaschir sont comprises aussi celles de l'usurpateur *Khorhem* et d'autres, ainsi que le dit Sépéos lui-même.

[2] Moyse de Kaghank. l. II, c. XVI.

[3] Michel le Syr.

Théoph. p. 97, et autres, Artaschir, fils de Kavat, monta sur le trône à l'âge de sept ans.

La plupart des écrivains orientaux donnent à Artaschir un an et six mois de règne, en tout cas, pas plus de deux ans. M. Mordtmann a expliqué quatre monnaies se rapportant à la deuxième année du règne d'Artaschir (*Erklärung der Münzen*, etc. p. 112). Il faut croire qu'Artaschir régna jusqu'à la fin de 629, ou même jusqu'au commencement de 630.

Selon Richter, p. 243, Artaschir régna d'octobre 628 jusqu'à octobre 629.

Suivant Muralt, *Adeser* régna pendant sept mois, à partir du commencement de 629.

XXV.

SCHAHVARAZ-KHORHEAM, شهربار, SCHAHRBARZ, Σαρβάρας (629-630).

Après avoir tué Artaschir, *Khorheam* monta lui-même sur le trône[1]. Il ordonna de mettre à mort tous ceux des seigneurs en qui il n'avait pas confiance. Son premier acte, après son avénement au trône, fut de rechercher la sainte Croix et de la remettre aux envoyés d'Héraclius. Une fois, ayant revêtu les insignes royaux, il passait, à cheval, une revue de ses troupes. Des conjurés se précipitèrent sur lui à l'improviste par derrière et le tuèrent[2]. Il

[1] Sépéos, p. 22, 110; Thomas Ardzrouni, p. 108; Jean Cathol. p. 44.

[2] Trois soldats, qui étaient frères et natifs de Schiraz, ayant cons-

régna six mois. (Voir règne de Khosrov II et de ses successeurs.) Il était marié à Bor, fille de Khosrov II.

Schahrbarz, ou *Khorheam*, régna du consentement d'Héraclius. Il vainquit et tua *Gharatogh*, lequel avait refusé de le reconnaître. Schahrbarz régna un an et fut tué [1].

Selon Samuel d'Ani, p. 54, et Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, Khorheam régna un an.

Conclusion. — Suivant le témoignage unanime des écrivains arméniens, le nom propre de cet usurpateur était *Khorheam*, *Khorhean* ou *Khorhem*. Lorsqu'il n'était encore que simple général, Khosrov II lui avait conféré, en récompense de divers services, le surnom honorifique de *Rhozmiozan*, altéré par les écrivains grecs en *Romizanes*, et celui de *Schah-Varaz* ou *Schahr-Varaz*, c'est-à-dire *Sanglier du roi*, cet animal étant en Perse le symbole de la force et de la virilité [2]. Sur le sceau de l'empire de Perse était gravée l'effigie d'un sanglier, comme le racontent les historiens arméniens Faustus de Byzance et Moyse de Kaghankatouts. A l'Hermitage, au milieu de nombreuses antiquités perses, se trouve une

piré contre lui, l'attaquèrent lorsqu'il *était à cheval;* ils le jetèrent de dessus son cheval, en lui portant un coup de lance. (Cf. Mirkhond, trad. de S. de Sacy, p. 411.)

[1] Michel le Syr.

[2] Mirkhond, p. 410, et Bar-Hebr. *Chron. syr.* vers. lat. p. 99, disent la même chose. S. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 189, ne peut s'expliquer sur quoi est fondée une semblable étymologie. Le fait, cependant, est clair. *Varaz*, en arménien comme dans le perse ancien, signifie un *porc sauvage*, ou un *sanglier*, comme traduit de Sacy.

figure de sanglier. Le nom *Shakvaraz*, altéré par les écrivains syriaques en *Schahrbarz*; par les grecs, en *Sarbarases*, a été transformé chez les écrivains orientaux en *Schahribar*, et même en *Schahriar*, ce qui a pu provenir d'une erreur dans la ponctuation des lettres [1].

Quant à la durée du règne de Khorheam, il n'existe pas dans les écrivains arméniens d'indications exactes sur ce sujet. Sépêos, p. 22, dit que Khorheam régna six mois, d'autres lui donnent davantage. Les écrivains orientaux ne sont pas plus d'accord entre eux sur le compte de la durée de son règne. Mirkhond lui donne vingt jours; Khondemir, deux ans et deux mois. L'opinion des auteurs grecs, que Khorheam régna environ deux mois, est beaucoup plus probable. Khorheam fut tué au commencement de 630.

XXVI.

BBOR OU BOR, Բոր, پوراندخت, BORAME (630-631).

Après avoir tué *Khorkem*, les conjurés portèrent au trône *Bbor*, fille de Khosrov et *femme de Khorhem* [2]. *Khorokh-Ormizd* [3], père de *Rostom*, et gouverneur

[1] Hamza Ispah. *Annal. lib. X*, vers. lat. p. 14, l'appelle *Schahrizad*. Voir aussi *Hist. des Aghouans*, trad. russe, l. II, c. x, Addit. Sur la perte de la lettre r dans le mot *Schah*, consulter S. de Sacy *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, p. 410; Saint-Martin, *Fragm. d'une histoire des Arsac.* t. II, p. 265-267.

[2] Sépêos, p. 21, 110; Jean Cathol. p. 44; Thomas Ardzr. p. 108.

[3] Mirkhond, p. 413-414, le nomme *Férakh-Hormez*; Hamza Ispah. *Annal. libri X*, vers. lat. p. 47, *Chorhormoz*.

des contrées de l'Atrpatakan, fut nommé premier ministre. Ce Khorokh envoie dire à la reine : « Sois ma femme. » Celle-ci consentit et répondit par le messager : « Viens à minuit avec un seul homme, je satisferai ton désir. » A minuit juste, celui-ci se rendit au lieu du rendez-vous, accompagné seulement d'un serviteur. A peine était-il entré dans le palais royal que des gardes du corps se jetèrent sur lui et le tuèrent sur place[1].

Bbor régna deux ans et mourut.

[1] Tout ce récit se retrouve presque littéralement dans Mirkhond, p. 413-414; seulement il concerne *Azarmidoukht*, sœur de *Bor*, au lieu de Bor elle-même. Le voici : Férakh, qui avait été élevé à la charge de gouverneur du Khorassan, du temps de Khosrou........ se rendit à Madaïn, et laissa son fils Roustam pour le remplacer dans son gouvernement pendant son absence. Férakh étant devenu éperdument amoureux de la reine (Arzémidokht), lui fit faire par un entremetteur la déclaration de sa passion. Arzémidokht lui fit répondre que c'était une honte pour une reine de prendre un époux; mais que, s'il était véritablement épris d'amour pour elle, il n'avait qu'à se trouver une telle nuit en un tel lieu, et qu'elle satisferait son désir, parce qu'elle se sentait le même penchant pour lui. En même temps elle ordonna au commandant de sa garde de l'avertir lorsque Férakh-Hormuz viendrait à un tel kioschk. Le jour qu'elle avait fixé pour le rendez-vous étant proche, Férakh-Hormuz se rendit au bain; il employa de la chaux vive pour dépilatoire, et consomma une grande quantité d'un électuaire nommé *muferrih yacouti*, composé de toutes sortes de drogues de grand prix. Ensuite il se rendit de nuit, avec grande hâte et plein de joie, au lieu que la reine lui avait indiqué. Le commandant de la garde ayant donné avis à Arzémidokht de l'arrivée de ce malheureux, qui venait se prendre dans le piége où il devait perdre la vie, elle donna l'ordre que l'on coupât la tête à cette infortunée victime de sa passion, et qu'on suspendît son corps à la porte du palais, etc..... Selon nous, Sépéos, en sa qualité de contemporain, mérite plus de confiance.

Baram, fille de Khosrov, régna quelques jours et mourut[1].

Conclusion. — On ignore quel était le vrai nom de cette reine. Les écrivains arméniens, à l'unanimité, l'appellent *Bambisch* (reine), *Bbor* ou *Bor;* les auteurs syriaques, *Baram;* les Grecs, *Borame* et Βοράνης. Parmi les écrivains orientaux, les uns la nomment *Pouran-dokht;* les autres, *Touran-dokht.* Cette dernière dénomination est une altération provenant d'une ponctuation erronée de la première lettre.

Selon la plupart des écrivains arméniens et orientaux, Borame régna deux ans ou un an et demi environ. (Richter, *Histor. krit. Versuch, etc.* p. 248.) Selon Théophanes, elle régna sept mois. Nous nous en tenons à l'opinion de la majorité et pensons que Borame mourut dans la première moitié de 631.

XXVII.

KHOSROV.

XXVIII.

AZARMIDOUKHT.

XXIX.

ORMIZD. KHOSROV. ORMIZD (631-632, 16 juin).

Après *Bbor*, régna un certain *Khosrov*, de la fa-

[1] Michel le Syrien.

mille de Sassan; après lui, *Azarmidoukht*, fille de Khosrov II; après elle, *Ormizd*, petit-fils de Khosrov. L'armée de Khorem le tua [1].

« Dans le nombre des années (des années de ces rois?) je comprends, dit Sépêos, les années de l'usurpateur du trône et des serviteurs qui ont régné : *Khorhem*, *Khorokh-Ormizd*, *Khosrov* et *Ormizd*. »

Après *Bbor*, on éleva sur le trône le jeune Khosrov [2]. Il mourut au bout de peu de temps. Alors quelques-uns élevèrent au trône *Azarmik*, fille de Khosrov; mais les troupes de Khorhem créèrent roi dans Mdzbin un certain *Ormizd*.

Les deux sœurs Bbor et *Zarmandoukht*, filles de Khosrov II, régnèrent un an [3].

Zarmik dans Vardan.

Après *Baram*, sa sœur *Zarmandoukht* monta sur le trône; après elle, *Schahrór*, *Dabouran-Khosrov* et *Zrvandoukht-Ormizd*. Tous ensemble régnèrent environ deux ans [4].

Conclusion. — Les rois qui ont monté sur le trône après Borame ne doivent pas être comptés comme successeurs l'un de l'autre. A cette époque, les troupes cantonnées dans les diverses parties de l'empire proclamaient simultanément plusieurs rois différents sans s'inquiéter davantage de leur origine. Par suite de ce fait il règne de grands dissentiments entre les

[1] Sépêos, p. 22, 110; Jean Cathol. p. 44.
[2] Thom. Ardz. p. 108.
[3] Samuel d'Ani, p. 54; Mkhith. d'Airiv. p. 21.
[4] Michel le Syrien.

écrivains sur ce temps et les rois éphémères de cette époque.

Après *Schahriar*, selon Mirkhond, p. 411, régna *Kesra-Djevanschir*. Sépêos le place après *Pourandokht*; nous lui donnons la préférence, en sa qualité de contemporain.

Azarmidokht, fille de Khosrov II, sœur de Borame; dans Mirkhond, *Arzémidokht*. Cette différence provient peut-être d'une erreur dans la ponctuation des lettres. D'après le caractère de leur alphabet, les écrivains arméniens ne pouvaient transposer les lettres. La syllabe *zar* se rencontre aussi dans le diminutif *Zarmik*, dans *Azarmik*[1] et dans *Zarmandoukht*, autre forme de ce nom.

Ormizd n'est mentionné que par les historiens arméniens.

Suivant l'opinion commune de tous les écrivains, de *Borame* jusqu'à l'avénement au trône d'*Yzdigerd III* il s'écoula environ deux ans. Il n'est pas possible, pour le moment, d'obtenir des notices plus précises, premièrement, parce qu'il est difficile de concilier les récits des divers écrivains sur les différents rois de cette époque; en second lieu, parce que, dans ce temps de troubles, c'est tout au plus s'il était possible à quelqu'un de noter l'époque de l'avénement au trône et de la chute de chacun des personnages qui ont régné si peu de temps. La numismatique, à l'heure où nous sommes, n'est pas davantage en état d'éclaircir les faits.

[1] Hamza Ispah. *Annal. libri X*, vers. lat. p. 46, l'appelle *Azarmin*.

La première année d'Yzdigerd III comptant du 16 juin 632 (ère d'Yzdigerd), il faut en conclure qu'après la mort de Pourandokht jusqu'à l'avénement au trône d'Yzdigerd III il ne s'écoula pas plus d'une année.

XXX.

YAZKERT III, یزدکرد یزدجرد YEZDIGERD III (DU 16 JUIN 632-652).

A la mort d'*Ormizd*, *Yazkert*, fils de *Kavat* et petit-fils de *Khosrov*, monta sur le trône[1]. Son règne s'inaugura dans les circonstances les plus défavorables. On se souleva dans trois endroits et l'on refusa de le reconnaître : premièrement, l'armée de la Perse orientale; secondement, l'armée de Khorhem, en Assyrie; troisièmement enfin, l'armée de l'Atrpatakan. Il résidait à Tisbon (Ctésiphon).

A cette époque l'empire de Perse était en décadence. Les Ismaélites entrèrent en Perse et assiégèrent Ctésiphon. *Rhostom*, gouverneur de l'Atrpatakan, avec quatre-vingt mille hommes de l'armée de Médie, conjointement avec les princes arméniens, *Mouschegh de Mamikon* et *Grégoire de Siounik*, à la tête de leurs troupes, marcha contre eux. Les Perses abandonnèrent la ville et se transportèrent de l'autre côté du fleuve *Dglad*. Les Ismaélites le traversèrent à leur tour et poursuivirent l'armée de Médie jusqu'à

[1] Sépéos, p. 110-111, 119-120, 124, 151; Thom. Ardzr. p. 115.

ses propres frontières, jusqu'au village de *Herthidjan*. Là une bataille fut livrée; les Perses furent défaits complétement. Dans cette bataille tombèrent *Rhostom*, *Mouschegh* et *Grégoire*.

Les débris de l'armée perse s'enfuirent dans l'Atrpatakan et choisirent pour général *Khorokh-Azat*, lequel courut à Tisbon, prit avec lui tous les trésors de l'empire et se hâta d'emmener les habitants des villes et le roi dans l'Atrpatakan. Les Ismaélites s'élancèrent à leur poursuite et les atteignirent. Les Perses, épouvantés, abandonnèrent leur trésor et les habitants des villes, et s'enfuirent en désordre. *Yazkert* prit aussi la fuite et se sauva auprès de son armée du midi. Maîtres des trésors, les Ismaélites rentrèrent à Tisbon, dévastèrent tout le pays et emmenèrent les habitants des villes en servitude.

Dans la première année de Constantin, 641, l'armée perse, forte de soixante mille hommes, s'avança contre les Ismaélites, dont le nombre s'élevait à quarante mille parfaitement armés. Une bataille fut livrée dans le district de *Marss;* elle dura trois jours; après une résistance désespérée, les Perses furent battus et dispersés.

Dans la vingtième année de Yazkert, 651-652, la onzième de Constantin et la dix-neuvième de la domination des Ismaélites[1], l'armée des Ismaélites, qui se trouvait dans la Perse et le Khoujastan, se dirigea vers *Pahlav*, l'ancienne Parthie, en marche contre le roi Yazkert. Battu, Yazkert s'enfuit de là

[1] En comptant à partir de la mort de Mahomet.

chez les Thétals (Turcs), qui le tuèrent au bout de peu de temps, et mirent ainsi fin à l'empire des Perses et à la dynastie des Sassanides.

Quatre ans après la mort du grand Khosrov II, roi de Perse, son fils (petit-fils?) *Yazkert*, monta sur le trône [1]. A cette époque, les Agaréniens commencèrent leurs conquêtes. Tous les vassaux du roi de Perse vinrent à son secours, y compris *Dschevanschir*, prince d'Aghouanie. Le commandant en chef des Perses était *Rhostom*. Les Perses traversèrent le Dkghath, arrivèrent dans le district de Veh-Kavat et campèrent au delà de l'*Eau-Morte* [2]. Ils comptaient quarante mille hommes. Les Agaréniens, qui étaient campés près de *Katschan* (Kadêciya), avaient une nombreuse cavalerie et vingt mille fantassins. Les Perses furent battus complétement dans le mois de *méhékan*, le jour de la Nativité du Christ.

Dans la huitième année de Yazkert. 629-630, les Arabes vinrent de nouveau et assiégèrent le roi dans Tisbon. Le siége dura six mois. Les forces perses étaient commandées par *Khorhazat* et *Dschevanschir*. Ceux-ci réussirent à emmener le roi à *Békghagh*. A la suite de cela, il fut livré nombre de batailles dans lesquelles les Perses furent constamment défaits.

Dans la vingtième année de Yazkert, 651-652,

[1] Moyse de Kaghank. l. II, c. XVIII.

[2] M. Dulaurier pense que sous ce nom il faut entendre l'ancien bras de l'Euphrate, nommé *El-Athik* (*Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 355, note 12).

l'existence de l'empire de Perse prit fin. C'était la trente et unième année des victoires universelles des Agaréniens[1], et la quinzième du principat de Dschevanschir en Aghouanie.

Les *Tadjiks* (Arabes) entrèrent en Perse pendant l'interrègne, lorsque, après la mort d'*Ormizd*, l'autorité d'*Aztadjat* n'était pas encore reconnue par tous[2]. Héraclius envoya contre les Arabes *Schahrbarz*, fils du célèbre Schahrbarz, qui était chez lui en otage. Fait prisonnier, il embrassa l'Islam; mais, peu de temps après, il fut mis à mort à la sollicitation des filles de Khosrov, prisonnières chez le khalife Omar.

Omar envoya en Perse l'émir *Saad*[3], qui partit et posa son camp dans le voisinage de la ville de Koufa. Aztadjat marcha contre lui, mais il fut battu et mis en fuite.

Aztadjat s'avança une seconde fois contre les Tadjiks campés sur le bord du Tigre, détruisit le pont jeté sur le fleuve pour empêcher les Arabes de passer de son côté; mais ceux-ci traversèrent le Tigre à la nage, battirent complétement les Perses et les dispersèrent. Des batailles furent livrées dans

[1] Il faut remarquer que les écrivains arméniens placent le commencement de l'empire de l'Islam un peu avant l'hégire. Samuel d'Ani (XII[e] siècle) observe que quelques-uns adoptent, pour point de départ de la domination des Arabes, l'année 614; d'autres, 617; d'autres enfin, 620. Il a été donné de grands détails sur ce sujet dans la traduction russe de l'*Histoire des Khalifes*, de Ghévont, note 3.

[2] Michel le Syrien.

[3] Son nom complet était : Saad-ibn-abou-Vakkhas.

quatre autres endroits, mais les Perses furent constamment défaits. A la fin, Aztadjat s'enfuit dans le Sakastan, dans la contrée de *Maragan* (la Margiane), sur les frontières des Turcs; il y vécut cinq ans, et fut tué par les Turcs. Ainsi finit le *sévère* empire perse de la dynastie des Sassanides.

Suivant Samuel d'Ani, p. 54, et Mkhithar d'Aïrivank, p. 21, Yazkert régna douze ans.

Conclusion. — Yzdigerd III, suivant l'opinion de tous les écrivains orientaux et arméniens, était petit-fils de Khosrov II. Il règne des divergences sur sa filiation. Les écrivains orientaux affirment, à l'unanimité, qu'il était fils de *Schehriar,* fils n'ayant jamais régné de Khosrov-Parviz. Les écrivains arméniens l'appellent simplement petit-fils de Khosrov, sans dire qui était son père, à l'exception de Sépêos, lequel dit en effet qu'il était fils de Schirouïeh.

Les gouverneurs de l'Atrpatakan étaient de très-haute naissance et liés de parenté avec la famille régnante. C'est pour cela qu'à l'époque des troubles des derniers temps, un d'eux, *Khorokh-Ormizd,* fut nommé régent de l'empire sous le gouvernement de Borame. Son fils *Rhostom* est connu de tous les écrivains. Il fut aussi gouverneur de l'Atrpatakan après la mort de son père. A la même époque, il est fait mention chez les Arméniens d'un autre gouverneur d'Atrpatakan, *Khorokh-Azat* ou *Khorokh-Zad,* ou simplement *Khorhazad.* Ici on peut faire deux suppositions : *Khorokh-Zad* est ou le même personnage que Rhostom, Khorokh-Zad signifiant mot à mot

fils de Khorokh (Férakh-Hormuz), ou le frère cadet de Rhostom, nommé gouverneur d'Atrpatakan à la mort de son père, et tué, selon Sépêos, en 640, par les Arabes [1].

Tous les écrivains, tant orientaux qu'arméniens, sont d'accord sur le calcul de la durée du règne d'Yzdigerd III. Tous lui donnent, jusqu'au jour de sa mort, vingt ans de règne. Yzdigerd étant monté sur le trône le 16 juin 632, il s'ensuit qu'il mourut au commencement de 652. Ceux des écrivains qui ne lui accordent que douze ou quinze ans de règne ne comptent pas les dernières années de sa vie qu'il passa en fuite sur les frontières septentrionales de l'empire de Perse et au milieu des Turcs.

Suivant Lebeau, t. XI, p. 193, Yzdigerd III régna
du........ 16 juin 632 à 651-652
Richter, p. 253,
de........ 632-651
Mordtmann,
p. 143, de.. 632-651

Mirkhond, *Hist. des Sassan.* trad. de S. de Sacy, p. 408-415, compte neuf personnages qui portèrent ou usurpèrent le titre de roi dans le court intervalle de temps écoulé depuis la mort de Khosrov II jusqu'à l'avénement au trône d'Yzdigerd III, c'est-à-dire de 628-632.

1. *Kabat Schirouïeh* régna huit mois.

[1] Cette seconde supposition est confirmée par ce que dit Hamza Ispah. *Annal. libri X*, vers. lat. : « Chorzad, filius Chorchormoz, frater Rustemi, Cadessiæ dux, etc. »

2. *Artaschir* régna un an et six mois.

3. *Schahribar* ou *Schahriar* régna vingt ou quarante jours.

4. *Djévanschir*, parent de Bahram-Tchoubin. Ce nom se retrouve également dans le Tarikh Beni-Adam (Richter, p. 246). Aucun autre écrivain n'en fait mention. Selon Moyse de Kaghankatouts, liv. II, ch. XVIII, au commencement même du règne d'Yzdigerd III, *Dschevanschir*, prince d'Aghouanie, se rendit avec ses troupes en Perse et aida Yzdigerd, pendant plusieurs années, dans la guerre contre les Arabes, et se signala par des actes nombreux de bravoure. C'est probablement de ce Dschevanschir qu'il est question dans Mirkhond. Comme les chefs d'armée jouaient à cette époque un rôle beaucoup plus important que les rois, il n'est point surprenant que les écrivains leur aient donné les mêmes titres. Les gouverneurs de l'Aderbéidjan, *Férakh-Hormuz* et *Férakh-Zad* sont qualifiés de rois. Ce qui nous confirme dans notre opinion, c'est ce fait que les historiens arméniens qualifient *Dschevanschir* de parent de Bahram-Tchoubin, parce qu'ils appartenaient tous deux à la famille connue de *Mihran*.

5. *Pourandokht*.

6. *Tschaschinendeh*, nom très-défiguré par les écrivains orientaux, correspondant au *Khosrov* des écrivains arméniens.

7. *Arzémidokht*.

8. *Kesra*, chez les écrivains arméniens *Ormizd*.

9. *Férakh-Zad*. On trouve chez les Arméniens

un *Khorokh-Azat* ou *Khorhazat*, fils de *Férakh-Hormuz*, gouverneur d'Atrpatakan, tué par ordre de Borame. Dans le Lob-al-Tavarikh, il est fait mention d'un général perse, *Férakh-Zad*, qui dirigea l'empire sous le gouvernement de Pourandokht et remporta une victoire sur Abou Obéidah dans la quatorzième année de l'hégire. (Cf. Herbelot, *Bibl. Orient.* p. 888.)

A.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SASSANIDES, D'APRÈS LES SOURCES ARMÉNIENNES.

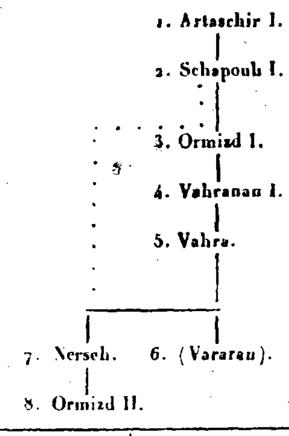
1.	Artaschir I	226 — 240	Pendant une durée de 83 ans, de 226-309. (n°s 1-8)
2.	Schapouh I	240 — 271	
3.	Ormizd I	271 — 272	
4.	Vahranan	272 — 275	
5.	Vahra	275 — 292	
6.	(Vararan)	(292)	
7.	Nerseh	292 — 301	
8.	Ormizd II	301 — 309	
9.	Schapouh II	309 — 380	
10.	Artaschir II	380 — 384	
11.	Schapouh III	384 — 386	
12.	Vrham-Krman	386 — 397	
13.	Yazkert I	397 — 417	
14.	Vrham II	417 — 438	
15.	Yazkert II	438 — 457	
16.	Ormizd III	457 — 459	
17.	Péroz	459 — 486	
18.	Vagharsch	486 — 490	
19.	Kavat I	490 — 531	
20.	Khosrov I, Nouschirvan	531 — 578	
21.	Ormizd IV	578 — 589 — 590	
22.	Khosrov II, Parviz	590 — 627 — 628	
23.	Kavat II	628	
24.	Artaschir III	628 — 629	

SUITE DU TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SASSANIDES.

25. Khorheam	629 — 630	
26. Bor	630 — 631	
27. Khosrov, Azermi- 28. doukht, Ormizd, 29. Khosrov, Ormizd.	631 — 632	16 juin.
30. Yazkert III	632 — 651	

B.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES SASSANIDES D'APRÈS LES SOURCES ARMÉNIENNES.



1. Artaschir I.
2. Schapouh I.
3. Ormizd I.
4. Vahranan I.
5. Vahra.
7. Nerseh. 6. (Vararan).
8. Ormizd II.

Nerseh. — 9. Schapouh II, Sithil-Horhak, sa femme. — Ormizddoukht, mariée à Mérou̇jan Ardzrouni. — N. fille, mariée à Ourhnair, roi des Aghouans.

10. Artaschir II. — 11. Schapouh III. — 12. Vrham I. — 13. Yazkert I. — Zervandoukht, mariée à Khosrov IV, roi d'Arménie.

Schapouh, roi d'Arménie. — 14. Vrham II.
15. Yazkert II.

16. N. (Ormizd III.) — 17. Péroz. — 18. Vagharsch. — N. fille, mariée à Vatché, roi d'Aghouanie.
Zareh.

19. Kavat I, marié à une fille d'Asparapet. Djamasp.

20. Khosrov I, Nouschirvan. Kaïén, princesse thétale, sa femme.

21. Ormizd IV, marié à une fille d'Asparapet.

22. Khosrov II, Parviz, marié à Schirin.

23. Kavat II. 26. Bbor, marié à Khorhem. 28. Azarmidoukht. N. Ormizd.

(Yazkert III). 24. Artaschir III. Ormizd V. 30. Yazkert III.

(Selon Sépéos).

Khorokh-Ormizd, souverain de l'Atrpatakan.

Rhostom. Khorokh-Azat, ou Khorokhzat, ou Khorhazat.

C.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SASSANIDES.

A. SELON MORDTMANN [1].		B. SELON RICHTER [2].	C. SELON SÉDILLOT [3].
1. Ardeschir I....	226 — 238	226 — 240	223 — 238
2. Schapour I....	238 — 269	240 — 271	238 — 269
3. Ormouzd I....	269 — 271	271 — 272	269 — 273
4. Bahram I.....	271 — 274	272 — 275	273 — 276
5. Bahram II.....	274 — 291	275 — 292	276 — 294
6. Bahram III....	291	293	
7. Nersi.........	291 — 300	293 — 302	294 — 303
8. Ormouzd II....	300 — 308	302 — 309	303 — 310
9. Schapour II...	308 — 380	309 — 381	310 — 880
10. Ardeschir II...	380 — 383	381 — 385	380 — 384
11. Schapour III...	383 — 388	385 — 389	384 — 389
12. Bahram IV....	389 — 399	389 — 400	389 — 399
13. Yezdigerd I....	399 — 400		
14. Yezdigerd II...	400 — 420	400 — 420	399 — 420
15. Bahram V.....	420 — 440	421 — 441	420 — 440
16. Yezdigerd III..	440 — 457	442 — 460	440 — 457
17. Ormouzd III...	457 — 458	460 — 461	
18. Pirouz........	458 — 485	461 — 488	457 — 488
19. Palasch........	485 — 491	488 — 491	488 — 491
20. Djamasp......	498		
21. Kobad I (41)...	491 — 531	491 — 532	491 — 531
22. Khousrav I (48).	531 — 579	532 — 579	531 — 579
22. Ormouzd IV (13)..	579 — 591	579 — 590	579 — 590
24. Bahram VI (1)..	591		
25. Khousrav II (38).	591 — 628	590 — 628	590 — 628
26. Kobad II (2)...	....	628	628 — 629

[1] *Erklärung der Münzen mit Pehlvi-Legenden*, dans la *Zeitschrift der deuts. morgenländ. Gesellsch.* t. VIII, p. 1-209; t. XII, p. 1-56.

[2] *Historisch-kritischer Versuch über die Arsaciden- und Sassaniden-Dynastie, nach den Berichten der Perser, Römer und Griechen bearbeitet*, Leipzig, 1804.

[3] *Manuel de chronologie universelle*, p. 174-175.

SUITE DU TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SASSANIDES.

SELON MORDTMANN.	SELON RICHTER.	SELON SÉDILLOT.
27. Ardeschir III (18 mois).	628	629
	Sarbarasès... 629	629
	Djevanschir.	
28. Pourandokht.	Pourandokht. 630	629-632
	Djekhanscheda.	
29. Azermidokht.	Azamidokhta. 631	622
	Khosrov III.. 631	
	Phérakhzad.. 632	
30. Yezdigerd IV (20). 632-651	Yezdigerd III. 632-651	632-652